This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

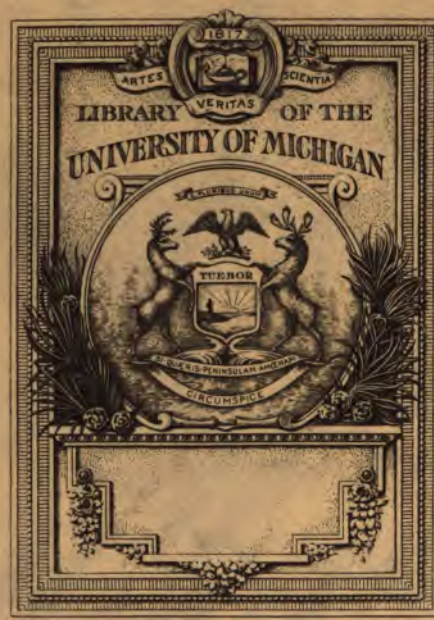
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 465087


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

868
C57
tS13

LA

LÉGENDE DU CID

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

El Cid Campeador

LA

LÉGENDE DU CID

COMPRENANT

LE POËME DU CID

LES CHRONIQUES ET LES ROMANCES

TRADUCTION

D'EMMANUEL DE SAINT-ALBIN

Avec Préface par M. Alex. de Saint-Albin

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

Tous droits de reproduction réservés

Spanish
Nizet
3-24-38
35867

LA LÉGENDE DU CID

ROMANCERO DU CID

NOTICE

Les Romances sont, de tout ce que produisit l'Espagne sur le Cid, la partie la plus brillante, la plus connue, la plus souvent imitée. C'est par les Romances que le Cid, laissé d'abord de côté par l'histoire, y fut ensuite ramené en triomphe avec tout le merveilleux de la légende; c'est par les Romances que, célébré d'âge en âge aux foyers et sur les places publiques, il devint le type le plus populaire du parfait Castillan; c'est dans les Romances que les poëtes sont venus saisir cette grande figure pour en reproduire dans des chefs-d'œuvre les traits héroïques.

Aussi les Romances (1) ont-ils été nommés une Iliade sans Homère. Que leur manque-t-il, en effet, pour former un vrai poëme? Ce n'est assurément ni la grandeur du sujet, ni la simplicité de la forme; ce n'est ni la popularité, ni l'antiquité, ni la foi vive et sincère aux événements qui s'y racontent; non, c'est le génie d'un rapsode, qui eût effacé tous les disparates qui se trouvent nécessairement en une œuvre créée par tous, en temps et lieux différents. Ceux qui se sentent attirés par les charmes sévères de cette littérature qui enfanta les poëmes épiques, ont ici un curieux phénomène à étudier. Tandis qu'au berceau de tant de nations se trouve une épopée, et que les chants populaires qui servirent à la former se sont perdus, ici nous retrouvons bien ces chants populaires, mais nulle main puissante ne les ayant jamais rassemblés, aucun fruit n'est sorti de toutes ces fleurs (2). Tels qu'ils sont cependant, les Romances ont une grande valeur. C'est l'histoire de tout un peuple racontée par lui-même, histoire héroïque et légendaire, où se reflètent toutes ses croyances, toutes ses admirations et toutes ses haines, sa vie et son essence tout entière, et jusqu'à ses mœurs et ses coutumes.

Les Romances sont connus, et tout ce que j'en pourrais dire ayant déjà été dit bien mieux que je ne saurais le faire,

(1) J'ai déjà dit dans mon premier volume que je croyais le genre masculin préférable pour le mot *Romance*, employé en ce sens, afin de le distinguer de son homonyme français.

(2) Si je ne parle pas ici du *Poëme du Cid*, dont j'ai donné la traduction dans mon premier volume, c'est parce que ce poëme, selon toutes les probabilités, fut fait à une époque trop rapprochée du héros pour avoir été formé uniquement ou même principalement de chants populaires. Nul doute cependant qu'il ne jouit alors d'une grande célébrité, mais il fut oublié dans la suite, et certainement il n'est pas aussi pleinement l'expression de toute la pensée espagnole sur le Cid, que le serait une épopée composée avec le Romancero.

je me contenterai d'expliquer en quelques mots ce qu'est le volume que j'offre aujourd'hui au public.

J'ai réuni et traduit tout ce que j'ai pu trouver de Romances sur le Cid, et ce Romancero est plus complet que tous ceux publiés jusqu'à ce jour. Je n'ai écarté que quelques Romances sans intérêt, tous mauvaises variantes de Romances que j'ai donnés.

J'ai mis en notes quelques-unes des imitations les plus remarquables qu'on en a faites en France ou à l'étranger. On y verra comment le Cid, grandissant d'âge en âge, est devenu la plus noble personnification du génie guerrier de l'Espagne, et comment, ses exploits répétés en Europe par de grands poëtes, la Castille n'est plus seule intéressée à sa gloire, car le génie crée des liens puissants, et Roland, le grand Français, n'est pas en France plus populaire que le Cid.

LIVRE I

LE CID SOUS LE ROI FERDINAND

I

Le Cid, à l'âge de dix ans, remplit l'office de juge.

« Ne me reprenez point si j'ai suivi la justice et le devoir, puisque vous m'avez nommé juge malgré mon jeune âge. Entre tous vous m'avez choisi comme de tête plus mûre pour faire droit aux actes bons et mauvais.

« Ne me faites pas de blâme, si j'ai pendu le voleur : pour le crime les hommes n'ont pas de récompense. Comme la vérité me satisfait, je n'ai pris garde à la plaisanterie : qui combat pour l'honneur, la traite en ennemie. Considérez donc que ma justice, en ces vérités et ces plaisanteries, fut une verge droite et ferme à ne pouvoir fléchir. Au milieu du jeu et de la plaisanterie, la vérité, fille de la foi, est comme une roche demeurant toujours malgré vent et eau.

« Il me souvient que mon aïeul, — son âme soit dans la

vie bienheureuse! — me disait à fréquentes reprises ces mots que je vous redirai : « Dès ses jeunes ans, l'homme « ne manquera pas d'apprendre à obéir au droit en toutes « choses, même des plus plaisantes. » Ainsi ai-je fait cette fois, et j'estime que j'ai bien fait, puisque j'ai imité ce vénérable aïeul dont personne ne se plaignit jamais. »

Rodrigue parlait de la sorte, agenouillé aux pieds du Roi, devant ceux qu'il avait jugés, n'ayant pas encore dix ans.

II

Diègue Laynez éprouve ses fils.

Diègue Laynez s'afflige sur l'outrage reçu par sa maison, noble, riche et ancienne avant celle de Nuño et d'Abarca, et il voit que les forces lui manquent pour la vengeance.

Inhabile à la prendre par lui-même à cause de ses vieux jours, et voyant que le comte d'Orgaz, ivre de joie et de renommée, se promène tranquille et libre sur la place sans que personne ne l'en empêche, don Diègue ne peut plus dormir la nuit, ni goûter aux viandes, ni lever les yeux de terre; il n'ose sortir de sa maison, non plus que causer avec ses amis : pour eux, au contraire, il s'abstient de toute parole, crainte de les offenser par le souffle de son infamie.

Ainsi, comme à ces affreuses pensées de déshonneur son cœur se soulevait, pour tenter une expérience dont l'issue fut heureuse, il fit appeler ses fils. Et sans leur dire mot, il alla de l'un à l'autre, serrant leurs nobles et tendres mains. Il n'y chercha point les raies de la chiromancie, car cette pratique de sorcier n'existait pas en Espagne. Mais l'honneur lui prêtant des forces malgré ses ans et sa tête blanche, malgré le sang figé de ses veines, malgré ses nerfs et ses artères glacés, de telle sorte les serra-t-il qu'ils s'é-

crièrent : « Seigneur, assez! Que désirez-vous, ou que prétendez-vous? Lâchez-nous vite, car c'est nous tuer. »

Mais quand il arriva à Rodrigue, comme l'espérance du résultat qu'il avait attendu était presque morte, — où l'on n'y pense pas quelquefois l'on rencontre, — voici que les yeux étincelants, tel qu'un tigre furieux d'Hyrcanie, avec grande colère et grande audace, Rodrigue lui a dit :

« Lâchez, père, en cette mauvaise heure, lâchez, en cette heure mauvaise, car si vous n'étiez point mon père, je ne prendrais point satisfaction en paroles, mais de cette même main je vous arracherais les entrailles, mon doigt vous fouillerait comme la pointe du poignard ou de la dague (1). »

Le vieillard pleurant de joie lui dit : « Fils de mon âme, ta colère m'apaise, ton indignation m'enchante. Tes trans-

(1) Diamante, en cet endroit, est ainsi traduit par M. Hippolyte Lucas :

« Rodrigue. Lâchez-moi, mon père, sans quoi vous verrez votre main déchirée par mes dents.

« Don Diègue. Assez, mon fils.

« Rodrigue. Puisque vous me lâchez, soit.

« Don Diègue. Tu m'as blessé! Tu commences à verser du sang? (A part.) Tu vengeras mon offense, l'épreuve a réussi. » *Documents relat. à l'hist. du Cid.*

Guillen de Castro avait aussi imité ce passage :

« Fils de mon âme, j'adore ce beau courroux. Cette colère me plaît; je bénis cette fureur. Le sang prompt à s'enflammer, qui bouillonne dans tes veines, et qui brille dans tes regards, est celui que m'a transmis la maison de Castille; c'est le sang que tu tiens par moi de Layn Calvo et de Nuno, le sang, que vient d'insulter, en me frappant la figure, le comte d'Orgaz. » *Las Mocedades del Cid*, 1re part., 1re jour. Trad. de M. A. La Beaumelle.

On se rappelle ce vers de Corneille dans *Le Cid :*

« Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux! »

ports, mon Rodrigue, montre-les dans la cause de mon honneur, qui est perdu, s'il n'est recouvré par ta victoire. »

Il lui conta son outrage, et avec sa bénédiction lui remit l'épée avec laquelle Rodrigue donna la mort au comte, et commença ses exploits.

NOTE

A PROPOS DE DEUX IMITATIONS DU ROMANCE II

Herder, le grand poëte et philosophe allemand, composa sur le Cid une série de romances, qui ont été l'objet des jugements les plus contradictoires. M. de Sismondi, dans sa *Littérature du midi de l'Europe*, les prétend *traduites en vers de même mesure, avec cette exactitude scrupuleuse que les Allemands apportent dans leurs traductions*. M. Villemain, dans son *Tableau de la littérature au Moyen Age*, dit au contraire : « L'écrivain étranger qui, « par ses éloges et ses traductions, a jeté le plus d'éclat sur ces « romances, Herder, en détruit tout à fait la simplicité par son « faux coloris germanique. On a plus d'une fois loué ces romances « d'après *sa version, qui ne leur ressemble pas*. Ainsi, dans la « première, il supprime l'épreuve toute matérielle que don Diègue « essaye sur les poignets et les bras de ses fils, pour chercher un « vengeur. A cette torture, Corneille avait substitué un admirable « dialogue. Herder est moins heureux. » Je prie le lecteur de bien retenir ces mots : « Ainsi, dans la première, il supprime l'épreuve, etc. » Veut-on voir en regard de l'opinion de M. Villemain, ordinairement si juste dans ses appréciations, l'opinion d'un excellent critique allemand, M. Kurtz, à qui la littérature espagnole est probablement moins familière que celle de son pays? Dans son *Histoire de la littérature allemande*, après avoir parlé sommairement des romances espagnols, il dit : « Herder tira de cette matière ingrate et

« hétérogène (*verschiedenartigen und spröden Stoff*) une sorte « d'épopée à laquelle manque une haute unité épique à cause de « l'assemblage de romances si différents, mais qui captive par la « grandeur du sujet et l'excellente disposition du commencement « à la fin. Le sens délicat de Herder se donne à connaître en ce « qu'il conserve de la forme espagnole des originaux tout ce qui « se peut sans peine plier à la langue allemande, rejetant seule- « ment ce qui eût pu choquer par son caractère étranger. Ainsi, « d'un côté il s'attache en son œuvre au rhythme espagnol de huit « syllabes, mais il en supprime l'assonnance, qui dans un long poëme « eût été désagréable à une oreille allemande en lui offrant en même « temps ou trop ou trop peu. Le grand mérite du *Cid* consiste en « ce que Herder peint avec une extrême fidélité l'esprit du peuple « et du temps, tout en imprimant à ce langage et à cette peinture « un tel cachet allemand, que son œuvre en semble essentielle- « ment allemande. Reconnaissons l'esprit de Herder en ce qu'il « nous représente le Cid comme le propagateur de ses propres « idées humanitaires, tout en réussissant, grâce à son talent poé- « tique, à ne pas défigurer le caractère du temps et du héros. » Je n'oserais affirmer que Herder ne connût point les romances espagnols, mais je puis bien dire, et des témoignages érudits confirment cette opinion, que Herder est beaucoup moins Allemand en réalité qu'il ne paraît l'être dans l'affirmation de M. Villemain et dans les explications de M. Kurtz, car ses romances sont la traduction souvent presque littérale d'une imitation française des romances espagnols, publiée en 1783 dans la *Bibliothèque universelle des Romans*. Ainsi, point *d'exactitude scrupuleuse*, ni *de faux coloris germanique*, ni *de représentation d'une extrême fidélité de l'esprit du peuple et du temps, toute pleine cependant d'esprit allemand :* Herder a mis en vers allemands, de même mesure, il est vrai, que les vers espagnols, mais qui n'ont pas avec eux d'autre rapport, une imitation française, — belle infidèle, comme on les faisait jadis, — qui se permet entre autres licences de donner en français des romances qu'on ne connut jamais en espagnol. Le lecteur sera juge. Je lui donne ici, et plus loin, avec les romances traitant de la mort du Cid, l'imitation de la *Bibliothèque universelle des Romans*, et en même temps un essai de traduction de Herder, que j'ai fait avec le plus d'exactitude possible. Il pourra se convaincre ainsi par lui-même que Herder n'a pas retranché *l'épreuve toute matérielle que don Diègue essaye sur les poignets et les bras de ses fils ;* il pourra voir si les romances espagnols — dont Lope de Vega disait : « Je « les crois très-suffisants, non-seulement pour exprimer et rendre

« toute idée avec une aimable facilité, mais encore pour soutenir « l'action imposante d'un long poëme, » — sont, comparés à leur imitation allemande, *une matière ingrate et hétérogène;* il pourra, en un mot, discerner le vrai et le faux dans les différentes appréciations que je viens de rapporter.

Voici l'imitation de ce romance telle que l'a donnée la *Bibliothèque universelle des Romans :*

« Jamais homme ne fut plus triste que l'était don Diègue. Jour et nuit il ne faisait que penser à la honte de sa maison. La maison des Laignez était riche, noble, antique; passant celle des Ignigos et des Abarca. Il voit que sa force ne suffit plus à ses ressentiments généreux; que sa vieillesse l'entraîne au tombeau sans vengeance, et que l'ennemi Gormaz se pavane sous le ciel, sans que personne ose lui barrer son chemin. Il ne peut dormir, ni manger, ni lever les yeux de la terre, ni passer le seuil de sa maison, ni porter la parole à ses amis. Il refuse la parole à ses amis qui le consoleraient, et il craint que l'haleine d'un homme déshonoré ne les déshonore.

« Enfin Don Diègue secoua la charge de tant d'idées cruelles, et fit venir ses fils. Il ne leur fit pas entendre un mot; il leur prit seulement les mains à tous, et les leur serra de forts liens qu'ils souffrirent, quoique avec des larmes ils lui demandassent miséricorde.

« L'espérance qu'il avait conçue s'écoulait de sa pensée, lorsque, venant pour lier aussi Rodrigue, le plus jeune de tous, il trouva ce qu'il n'avait pas espéré. Le jeune Rodrigue, avec des yeux embrasés de colère, pareils à ceux d'un tigre, recule avec souplesse et dit au Vieillard avec fierté : — Vous oubliez que vous m'avez fait Gentilhomme; je me souviens que c'est vous qui m'avez fait. Sans cela, cette main que vous voyez tendue me servirait de poignard pour aller chercher au fond de vos entrailles la réparation de cette injure. —

« Des larmes de joie coulèrent alors des yeux du Vieillard : — Bien, mon fils, dit-il; c'est toi qui es mon fils : ta colère me redonne la paix, et ton indignation charme toutes mes douleurs. Cette main, mon enfant, il te la faut montrer, non plus à moi, mais à l'infâme qui nous a dépouillé de notre honneur. — Où est-il? — Ce fut toute la réponse de Rodrigue; et il ne donna pas le temps à son père de lui raconter son aventure. »

L'imitation de Herder n'est qu'une traduction, assez littérale même, de ce qu'on vient de lire. La voici ;

« Dans une profonde affliction se tenait assis Don Diègue; per-

sonne jamais n'eut si grande tristesse. Plein de chagrin, il songeait nuit et jour à l'ignominie de sa maison, l'ignominie de l'antique, noble et vaillante maison des Lainez, qui l'emportait en gloire sur les Inigos et les Abarcos.

« Profondément mortifié, brisé par l'âge, il se sent bien près de la tombe, cependant que son ennemi Don Gormaz triomphe sans adversaire. Plus de sommeil, plus de nourriture, il tient ses regards baissés vers la terre, il ne s'avance plus sur le seuil de sa maison et ne parle plus avec ses amis ; il n'écoute plus les douces paroles de l'amitié lorsqu'on vient pour le consoler, car l'haleine d'un homme déshonoré, croit-il, souille son ami.

« Enfin il secoue le faix de cette cruelle et muette affliction; il fait venir ses fils, mais... ne leur parle pas. Sévère et dur, il leur attache à tous les mains avec des liens solides, et tous, les larmes aux yeux, implorent sa pitié.

« Il n'a déjà presque plus d'espoir, lorsque le plus jeune de ses fils, Don Rodrigue, vint rendre à son cœur l'espérance et la joie. Avec les yeux enflammés d'un tigre, il se retourne vers son père : « Père, dit-il, vous oubliez qui vous êtes et qui je suis! Si je « n'avais de vos mains reçu mes armes, je châtierais par la dague « l'outrage qui m'est fait. »

« Des larmes de joie inondèrent ses joues de père : « Toi, dit-il « en embrassant l'enfant, toi, Rodrigue, tu es mon fils! Ta colère « me rend le calme, ton trouble guérit ma douleur. Que ton bras « se lève, non contre moi, ton père, mais contre l'ennemi de « notre maison! » — « Où est-il? s'écrie Rodrigue. Qui fait ou- « trage à notre maison? » A peine laisse-t-il à son père le temps de le lui conter. »

III

Le Cid se prépare à la vengeance paternelle.

Le Cid restait pensif, se voyant de si jeune âge pour venger son père par la mort du comte Lozano, et songeant au parti redouté de ce puissant adversaire qui, sur les monts asturiens, comptait mille amis, et songeant qu'aux cortès de Ferdinand, roi de Léon, son vote était le premier, qu'à la guerre son bras était le plus fort.

Mais tout lui semble peu en face de l'outrage, le premier qu'on ait fait au sang de Layn Calvo.

Au ciel il demande justice, à la terre champ de combat, à son vieux père congé, et à l'honneur vaillance et bras fort.

Il ne s'inquiète pas de sa jeunesse : dès sa naissance, le vaillant gentilhomme est habitué à l'idée de mourir pour aventures d'honneur.

Il dépend une vieille épée de Mudarra le Castillan, qui avait amassé bien des ans et de la rouille depuis la mort de son maître. Il pense que seule elle suffirait à la vengeance, et lui parle ainsi tout troublé :

« Veuille croire, épée vaillante, que mon bras est le bras de Mudarra, et que le bras de Mudarra te brandit pour un sien outrage.

« Je sais bien que tu auras honte de te voir ainsi dans ma main, mais honte d'avoir reculé d'un pas, tu ne le pourras. Tu me trouveras au champ du combat aussi fort que ton acier. Tu as rencontré un second maître non moins brave que le premier : que quelqu'un triomphe de toi, et, indigné de ma honteuse faiblesse, follement furieux, je te cache dans ma poitrine jusqu'à la garde.

« Allons au champ : l'heure est venue de donner au comte Lozano le châtiment que méritent langue et main aussi infâmes. »

Déterminé s'en va le Cid, il s'en va si déterminé, que, dans le laps d'une heure, il resta vengé du comte.

IV

Défi et mort du comte Lozano.

Le valeureux Rodrigue s'occupe à consoler son noble père, il apprête sa vengeance et retient ses soupirs. A voir que ce vénérable vieillard a reçu cet affront aussi peu mérité, il ne saurait plus manger une bouchée : l'offense ne l'a jamais laissé manger.

« Ne vous tourmentez point, seigneur, de l'injure que vous avez reçue du comte ; quand il osa vous outrager, il ne songeait point que j'étais en vie. Les larmes que vous répandez tombent sur mon cœur goutte à goutte, et, en le traversant, elles se changent en flammes dévorantes. Par le grand Dieu du ciel, et aussi véritablement que je suis votre fils, je vous donnerai vengeance ou je me tuerai moi-même. Accordez-moi votre bénédiction, ô vous qui avez heureusement éprouvé mon courage avec la pierre de touche de votre honneur. En l'éprouvant, vous l'avez fait grandir de beaucoup, aussi bientôt tiendrez-vous cette vengeance dont l'attente est si douloureuse. »

Il a pris une épée et une rondache, et il est parti secrètement : voyant le comte passer, il lui adressa ces paroles :

« Soyez fier (1), comte, de cette grande prouesse par la-

(1) *Lozano*, fier, hautain. Le surnom du comte donne lieu ici à un jeu de mots.

quelle vous avez porté votre main où tout homme pouvait la porter. Mais sachez aussi que les lois de Dieu permettent au fils de réparer l'injure faite au père. Je vengerai donc le mien, encore que d'après les lois de la guerre l'outrage ne doive pas l'atteindre, parce qu'il compte quatre-vingt-quinze ans, mais retomber sur vous : l'homme qui monte sa garde, disent en effet ces lois, comme celui qui a passé un certain âge, n'est pas, et ne doit pas se croire offensé. Crainte cependant que la douleur ne l'épuise ou qu'il ne suffoque de honte, je viens chercher votre tête, comme je le lui ai promis. »

Comme il méprisait le Cid, le comte souriait :

« Va-t'en, gamin, que je ne te fasse pas fouetter comme un petit page. »

Le Cid a porté sur lui sa main, et lui dit avec grande colère :

« Bon droit et sang noble valent mieux que dix amis. »

Et il frappe de si fiers coups, des coups si inévitables, qu'en un instant il a séparé la tête du corps ; il la prend par les cheveux et la présente à son père avec ces mots:

« Vous voyez à votre merci celui qui vivant vous maltraita. »

V

Même sujet.

« Il n'appartient pas à un homme de sens, il n'appartient pas à un infançon de mérite de faire injure à un gentilhomme plus considéré que lui. Ce n'est pas à frapper de gros coups sur les vieilles gens, que vous parviendrez, glorieux cruel, à prouver la jeunesse et l'ardeur de votre sang. Non, ils ne sont pas beaux, les coups que donnent les hommes de Léon sur le visage d'un vieillard plutôt qu'à la poitrine d'un in-

façon. Vous savez que mon père était descendant de Layn Calvo, et qu'ils ne souffrent point les blessures, ceux qui tiennent leur blason de braves aïeux.

« Mais comment vous êtes-vous attaqué à un homme, que Dieu seul, puisque je suis son fils, pouvait ainsi traiter; un autre, non?

« Par vous sa noble face a été obscurcie d'un nuage de déshonneur; mais je dissiperai le nuage, j'aurai la force du soleil.

« C'est au sang à laver les taches qui ternissent l'honneur (1), et, si je raisonne bien, ce sang doit être celui du malfaiteur. Le vôtre donc, comte, le vôtre, tyran, puisque sa chaleur vous a porté à l'injustice en vous privant de raison.

« Vous avez porté la main sur mon père, devant le Roi, en furieux : sachez que vous l'avez outragé et que je suis son fils, moi.

« Cette action fut mauvaise, comte, et je vous défie comme traître : voyez si je vous attends, et si vous me causez quelque frayeur. Diègue Laynez m'a fait sortir bien pur de son creuset : contre vous, à punir vos desseins déloyaux, je montrerai toute ma férocité. Et votre habileté de vieux batailleur ne vous servira de rien, car pour vous combattre j'amène mon épée et mon cheval. »

Ainsi parla au comte Lozano le bon Cid Campeador, qui depuis mérita ce nom par ses exploits. Pour se venger il lui donna la mort, lui coupa la tête, et, avec elle, devant son père il s'agenouilla content.

(1) Guillem de Castro, *Mocedades del Cid* :

« Lave dans le sang cette tache de mon honneur, car le sang seul efface semblables taches. »

Corneille, *le Cid* :

« Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage. »

VI

Le Cid présente à son père la tête du comte Lozano.

Diègue Laynez en pleurs restait assis devant sa table, répandant des larmes amères et songeant à son outrage. En son esprit plus de calme, mais une noire mélancolie, aussi cruelle qu'honorable. Il s'attristait sur de nouvelles chimères, quand Rodrigue est arrivé, tenant par la chevelure la tête du comte coupée, dégouttante de sang.

Il tira son père par le bras pour le réveiller de ses songes, et, avec la joie dont il est rempli, il lui parla en ces termes :

« Voyez la mauvaise herbe, maintenant vous pouvez en manger de la bonne. Oui, mon père, ouvrez les yeux et levez la tête, votre honneur est assuré, et en le recouvrant vous recouvrez la vie. Votre honneur a été lavé de sa souillure, malgré l'orgueil de notre adversaire; car voici des mains qui ne sont plus des mains, une langue n'est plus sa langue. Je vous ai vengé, seigneur : la vengeance est certaine pour qui la cherche avec la force et le bon droit. »

Le vieillard pense que c'est un rêve, mais non, non, il ne rêve pas, il voit seulement mille fantômes à travers l'abondance de ses pleurs. Enfin ses yeux aveuglés par de nobles ténèbres se sont éclaircis, et il a reconnu son ennemi quoique sous la livrée funèbre.

« Rodrigue, fils de mon âme, cache cette tête : qu'elle ne soit point une autre Méduse me changeant en roche dure, ou, par un autre malheur, qu'avant de t'en avoir remercié, mon cœur ne rompe point sous une si grande joie.

« O infâme comte Lozano! contre toi le ciel m'accorde vengeance, et mon bon droit a donné des forces à Rodrigue.

« Sieds-toi à table, mon fils, où je suis, au haut bout : qu'il soit la tête en ma maison, celui qui apporte pareille tête. »

VII

Le Cid à la cour du roi Ferdinand.

Diègue Laynez s'en va sur son cheval baiser la main du Roi.

Il emmène avec lui ses trois cents gentilshommes, parmi lesquels Rodrigue, le superbe Castillan. Tous font route sur des mules, Rodrigue seul sur un cheval; tous sont revêtus d'or et de soie, Rodrigue d'une bonne armure; tous portent l'épée, Rodrigue une dague dorée; tous tiennent à la main une houssine, Rodrigue sa lance; tous des gants parfumés, Rodrigue le gantelet de guerre; tous de riches coiffures, Rodrigue un casque d'acier, et au-dessus du casque un bonnet écarlate.

En suivant le chemin et conversant les uns avec les autres, ils sont arrivés à Burgos et ont rencontré le Roi. Ceux qui marchent avec lui vont devisant entre eux, et disent, les uns tout bas, les autres tout haut : « Voici venir parmi ces gens le meurtrier du comte Lozano. »

Rodrigue, comme il les entendait, les a regardés fixement, et d'une voix haute et superbe, il leur a parlé en cette manière :

« Si parmi vous il est quelqu'un, son parent ou son allié, que sa mort afflige, qu'il sorte à l'instant des rangs pour m'en demander raison. Je me défendrai contre lui, à pied ou à cheval, comme il le voudra. »

Ils répondirent tous d'une seule voix : « Que le diable lui demande raison ! »

Ils descendirent tous ensemble de leurs montures pour baiser la main au Roi : Rodrigue seul resta sur son cheval. Alors parla son père. Écoutez bien ce qu'il lui dit :

« Descendez, mon fils, et allez baiser la main au Roi, parce qu'il est votre seigneur, et vous, mon fils, son vassal.»

A entendre ces mots, Rodrigue se sentit très-offensé. aussi les paroles qu'il répondit sont-elles d'un homme en grande colère.

« Si un autre me l'avait dit, il lui en aurait coûté ; mais parce que c'est vous qui commandez, ô mon père, je ferai la chose de bon gré. »

Et il mit en effet pied à terre pour baiser la main du Roi; mais comme il fléchissait le genou, sa dague s'est détachée.

Grande épouvante du Roi, qui s'écrie tout troublé :

« Ote-toi de là, Rodrigue, ôte-toi de là, démon : d'humain tu n'as que le visage, tes actions sont d'un lion féroce. »

A peine Rodrigue a-t-il entendu ces mots, qu'il demande son cheval, et d'une voix profondément altérée, il a parlé ainsi au Roi :

« Je ne me tiendrais pas honoré pour avoir baisé la main du Roi; mais parce que mon père l'a baisée, je me tiens déshonoré. »

En disant ces mots, il est sorti du palais, emmenant avec lui ses trois cents gentilshommes : s'ils vinrent bien vêtus, ils reviennent encore mieux armés; s'ils vinrent sur des mules, ils reviennent tous à cheval.

VIII

Chimène demande justice.

Grand tumulte s'élève d'armes et de voix et de cris dans le palais du Roi, où sont les vilains.

Le Roi descend de son appartement, et avec lui tous ses courtisans. Et voici qu'aux portes du palais ils trouvent Chimène Gomez, la chevelure en désordre, pleurant son père le comte, et Rodrigue de Bivar, à la dague encore sanglante, et ils voient avec quel visage courroucé le jeune homme entend ces cris plaintifs de Chimène :

« Justice, bon Roi, je vous en prie, et vengeance des traîtres! Qu'ainsi l'obtiennent vos fils et qu'ainsi vous vous réjouissiez de leurs exploits. Celui qui ne la maintient pas, ne mérite point de porter le nom de Roi, non plus que de manger pain sur nappe, non plus que d'être servi par les nobles.

« Souvenez-vous que vous descendez de ces illustres héros qui défendaient Pélage avec les pennons castillans : et il n'en serait pas ainsi, que votre bras devrait encore être le même, donnant aux petits vengeance rigoureuse contre les grands.

« Et toi, meurtrier furieux, que ta sanglante épée s'abatte sur cette gorge innocente qui se soumet à tes coups cruels. Tue-moi, traître, tue-moi. Ne pardonne point parce que c'est une femme, mais considère que c'est Chimène Gomez demandant justice contre toi.

« Maintenant que tu as tué un chevalier, le meilleur d'entre les meilleurs, la défense de la foi, l'épouvante des Almanzors, il faudrait, petit vilain, un bien grand forfait pour te faire rougir et reculer.

« Traître, je te demande la mort : pas de refus, pas d'empêchement ! »

Voyant qu'à ces paroles Rodrigue ne répond pas, mais qu'il a pris les rênes et monte à cheval, Chimène se tourne vers la troupe des chevaliers pour les exciter par ses paroles, et, comme ils ne le suivent pas : « Vengeance, s'écrie-t-elle, ô seigneurs ! »

IX

Même sujet.

Le bon Roi se trouvait à Burgos, assis à dîner, quand la Chimène Gomez vint se plaindre à lui. Elle était toute couverte de deuil, avec des coiffes de *cendal* (1) noir. Les genoux à terre, elle commença ainsi :

« O Roi, je vis dans le chagrin, dans le chagrin est morte ma mère : chaque nouvelle aurore me montre le meurtrier paternel.

« Ce beau chevalier est à cheval, tenant sur le poing un épervier. Pour accroître ma tristesse, il le lâche sur mon colombier, il tue mes tourterelles apprivoisées et mes tourterelles sauvages : le sang de ses victimes a taché mes jupes.

« Comme je le lui avais envoyé dire, il m'a répondu par une menace.

« Le Roi qui ne fait point justice, ne devrait point régner, ni monter un cheval, ni parler avec la Reine, ni manger pain sur nappe; il devrait encore moins revêtir une armure. »

(1) Étoffe de soie légère.

Le Roi, en entendant ces paroles, se prit à réfléchir ainsi (1) :

« Que j'emprisonne ou tue le Cid, mes cortès se révolteront; que je le laisse agir ainsi, Dieu m'en demandera compte. Je veux lui écrire une lettre, je veux le faire venir. » Ces mots à peine achevés, la lettre était en chemin.

Le messager qui la porte l'a donnée à don Diègue.

— « Vous avez une mauvaise habitude, comte, dont vous ne sauriez vous affranchir, celle de ne pas vouloir me montrer les lettres que le Roi m'adresse. »

— « Ce n'est rien, mon fils, sinon que vous alliez là-bas. Mais, mon fils, restez plutôt ici, moi, j'irai à votre place. »

— « Que jamais Dieu ne le permette, ni sainte Marie sa mère! Quelque part que vous soyez, je veux marcher devant vous. »

(1) Je trouve cette variante dans un romance semblable à celui-ci pour le commencement et la fin :

Le Roi, quand il eut entendu ces mots, se mit à dire :

« Oh! que le Dieu du ciel me protége! qu'il veuille me conserver! Si j'emprisonne ou que je tue le Cid, mes cortès se révolteront; si je ne fais point justice, mon âme le payera. »

« — Conservez vos cortès, ô Roi, et que personne ne les pousse à la révolte. Mais alors donnez-moi pour égal celui qui tua mon père : il m'a fait trop de mal, pour ne pas me faire, je le sais, quelque bien. »

Alors parla le Roi; écoutez bien ce qu'il a répondu :

« C'est une chose que j'ai toujours entendu dire et dont je vois aujourd'hui la vérité, que le sexe féminin est bien bizarre. Jusqu'à présent elle a demandé justice contre lui; aujourd'hui c'est avec lui qu'elle veut se marier. Je m'y prêterai de tout cœur, avec la meilleure volonté. Je veux lui écrire une lettre. Je veux le faire venir. »

Dans la *Rosa Espanola* (troisième partie des romances de Timoneda), toute cette fin est changée :

Dona Chimène dit des paroles qu'il faut remarquer :

« Je vous apprendrai, ô Roi, quel remède vous pouvez apporter à ces choses. Donnez-le moi pour époux, veuillez le marier avec

X

Promesse du Roi.

Devant le roi de Léon, doña Chimène un soir vient demander justice du meurtre de son père, justice contre le Cid don Rodrigue de Bivar qui, en tout jeune âge encore, la rendit orpheline :

« Si j'ai raison ou non, ô Roi, vous le savez bien, vous le savez trop; car les affaires d'honneur ne peuvent se dissimuler.

« A chaque nouvelle aurore, je vois ce buveur de mon sang faire caracoler son cheval devant moi pour accroître mon chagrin.

« Ordonnez-lui, bon Roi, puisque vous le pouvez, qu'il n'assiége pas ainsi ma rue : ce n'est pas sur des femmes que se venge l'homme de grande vaillance.

« Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père : n'est-ce pas assez en effet que le prix d'une vie pour le rachat d'un honneur?

« Je suis sous votre protection : ne permettez point que l'on m'insulte, car qui me ferait injure, ferait injure à votre courage. »

— « Taisez-vous, doña Chimène, car vous me peinez grandement, et à tous ces mots je sais un remède.

« Je ne saurais offenser le Cid, parce que c'est un homme de grande vaillance ; il me défend mes royaumes et je veux qu'il me les garde. Mais avec lui je conclurai un accord,

moi et lui demander, pour tout le mal qu'il m'a fait, de me faire quelque bien. »

Le Roi, sans perdre un instant, envoya quérir le Cid : qu'il vienne avec l'assurance que son pardon l'attend.

qui pour vous ne sera point mauvais : je lui ferai donner sa parole de se marier avec vous. »

Chimène se montra contente de la grâce que lui accordait le Roi, lui donnant pour soutien celui-là même qui la rendit orpheline.

XI

Rodrigue fait prisonniers cinq rois maures.

Des rois maures sont entrés en Castille avec de grands cris, au nombre de cinq, et derrière eux une grande troupe.

Ils ont passé auprès de Burgos, se sont précipités à Montes-d'Oca, puis ont fait une course sur Santo-Domingo, et Naxera, et Logroño, détruisant tout sur leur passage. Comme butin ils emmènent des troupeaux, et nombre de Chrétiens faits prisonniers, hommes et femmes, petits garçons comme petites filles.

Ils retournent à leurs terres aussi tranquilles que riches, parce que ni le Roi, ni aucun autre seigneur n'est venu leur disputer cette proie.

Comme il se trouvait à Bivar, en son château, Rodrigue l'apprend. Il est encore dans sa première jeunesse, il n'a pas vingt ans accomplis.

Cependant il monte à cheval, et avec lui ses amis : il fait appel aussi à ses vassaux, qui accourent nombreux autour de lui.

Au château de Montes-d'Oca, il a donné aux Maures un grand assaut dont il est sorti complétement vainqueur. Il s'est emparé des cinq rois, il leur a enlevé leur magnifique butin et les gens qu'ils traînaient en esclavage. Puis il a réparti les dépouilles entre les braves qui l'ont suivi, et il

emmène les rois captifs en son château de Bivar, où ils sont reçus par sa mère à qui il les confie.

Quand il les fit sortir de prison, ils reconnurent le vasselage. Et tous bénissaient ce bon Rodrigue de Bivar, louaient sa vaillance et lui promettaient tribut.

De retour dans leurs terres, ils remplirent leurs engagements.

XII

Nouvelles plaintes de Chimène.

Le seigneur Roi se tient assis sur son siége à dossier, pour juger les différents de ses sujets mal disciplinés. Généreux et justicier, il récompense le bon et châtie le méchant ; les châtiments et les récompenses font la sûreté des États.

Voici, que traînant un long deuil, sont entrés trente gentilshommes, écuyers de Chimène, fille du comte Lozano. Après renvoi des massiers, le palais demeura libre, et Chimène de commencer ainsi ses plaintes agenouillée sur les marches :

« Seigneur, voici huit mois aujourd'hui que mon père est mort entre les mains d'un jeune homme, élevé par les vôtres pour le meurtre. Par quatre fois je suis venue à vos pieds, et chaque fois j'ai obtenu des promesses; justice, jamais.

« Don Rodrigue de Bivar, ce petit monstre d'orgueil, profane vos lois équitables, et vous le soutenez, le profanateur. Vous le cachez, vous le mettez à couvert, et une fois qu'il se trouve en sûreté, vous punissez vos sénéchaux parce qu'ils ne peuvent le saisir.

« Si les bons rois sur cette terre représentent aux yeux

des simples mortels l'image et le pouvoir de Dieu, celui-là ne doit pas être un roi bien redouté, ni bien aimé, qui manque à la justice et encourage à son mépris! Vous y avez mal regardé! vous y avez mal pensé!

« Pardonnez, si ces paroles sont coupables; mais l'injustice change le respect d'une femme en irrévérence. »

— « Assez, assez, gentille damoiselle, répondit le premier Ferdinand; vos plaintes amolliraient un cœur de marbre ou d'acier. Si je conserve Rodrigue, c'est bien pour vous que je le conserve; un temps viendra que pour lui vous convertirez en joie votre tristesse. »

Sur ce, on apporta dans la salle un message de doña Urraque. Le Roi prit le bras de Chimène et ils entrèrent où était l'Infante.

XIII

Le Roi conclut le mariage.

De Rodrigue de Bivar la renommée s'est étendue au loin: Il a vaincu cinq rois Maures de la Maurérie; il les a tirés de la prison où il les tenait enfermés; il se sont constitués ses vassaux et lui ont promis tribut.

Comme le bon Roi, appelé Ferdinand, se trouvait à Burgos, la Chimène Gomez a paru devant lui, et se prosternant à ses pieds, elle lui a adressé ce discours :

« Je suis fille de don Gomez, qui avait à Gormaz un comté. Don Rodrigue de Bivar l'a tué avec vaillance. Des trois filles du comte, je suis la plus jeune, et je viens auprès de vous solliciter une grâce, une grâce que vous m'accordiez en ce jour! C'est ce don Rodrigue que je vous demande pour époux. Je me tiendrai pour bien mariée, je

m'estimerai très-honorée, car je suis assurée que son bien ira prospérant, et deviendra le plus grand dans le royaume que vous gouvernez.

« Ainsi me ferez-vous grande faveur, et, comme je le crois, grand bien à vous-même, parce que c'est pour le service de Dieu; et je lui pardonnerai d'avoir donné la mort à mon père, s'il m'accorde cette union. »

Le Roi donna son agrément à la demande de Chimène : il écrivit une lettre à Rodrigue, pour lui mander de venir à Plasencia, où il se trouvait : c'était pour affaire le concernant.

Rodrigue, ayant lu la lettre que le Roi lui envoyait, se mit en route, sur Babieca, avec nombreuse compagnie. Tous ceux qu'il emmenait étaient gentilshommes; ils portaient armures neuves et vêtements de même couleur. Il n'avait dans sa suite que des parents et des amis; il en comptait ainsi trois cents à faire route avec lui.

Le Roi sortit pour le recevoir : car il l'aimait de très-grand amour :

« Don Rodrigue, lui dit-il, je vous remercie d'être venu, parce que la Chimène Gomez vous demande en mariage et vous accorde pardon pour la mort de son père. Acceptez, je vous prie; cela me fera grand plaisir ; aussi vous montrerai-je grande protection et vous accorderai-je maintes terres. »

— « Volontiers, Roi mon seigneur, a répondu le Cid, en cela, et en tout ce qui serait votre volonté. »

Le Roi lui en fut reconnaissant; et après que l'évêque de Palencia les eût mariés, il accorda au Cid beaucoup plus qu'il ne possédait de par avant, et il l'aima en son cœur, ce qu'il méritait bien. Alors le Cid prit congé du Roi et s'en retourna à Bivar, emmenant avec lui son épouse, que sa mère reçut très-bien. Il la lui a recommandée comme un autre lui-même, puis, il est parti, promettant à Chimène, qu'aussi sûrement qu'il existait, il ne reviendrait point vers elle avant d'avoir vaincu aux Maures cinq armées.

XIV

Mariage du Cid avec Chimène.

A Chimène et à Rodrigue le Roi a fait donner leur parole et leur main qu'ils s'uniraient tous deux en présence de Layn Calvo. Ils ont oublié dans l'amour les vieilles inimitiés ; car où l'amour préside, s'oublient beaucoup d'injures.

Le Roi a fait don au Cid de Valduerña, Saldaña, Belforado et Saint-Pierre de Cardeña, les enchaînant pour jamais en sa possession.

Rodrigue alla avec ses frères s'habiller pour la noce ; il enleva ses simples habits de fête, ainsi que son armure resplendissante et ciselée. Il prit une culotte courte à bordure violette, des chausses tudesques à pointillés rouges, comme on en portait en ces bons siècles d'or, et des souliers de cuir de bœuf, avec deux boucles, en guise de lacet, pour serrer sur les côtés.

Il passa une chemise ronde et juste, sans lisérés ni broderies, car alors ces puérilités étaient réservées aux enfants ; puis un pourpoint de satin noir, à manches larges et piquées, que son père avait baigné de la sueur de trois ou quatre batailles.

Par-dessus une veste de peau à crevés, en souvenance et mémoire des nombreuses trouées qu'il avait faites. Il avait un bonnet en drap de Courtrai avec une plume de coq et un manteau tout doublé de peluche. Il portait l'enragée Tizona (1), terreur et effroi du monde, soutenue par des pendants neufs, qui avaient coûté quatre quartos.

Plus gentil cavalier que Gerineldos, le fameux Cid des-

(1) Je ne puis faire remarquer tous les anachronismes, mais l'épée Tizona, qui paraît ici, reparaîtra encore avant sa conquête.

cend dans la cour où le Roi, l'Évêque et les Grands d'Espagne étaient à l'attendre debout.

Derrière lui descendait Chimène, coiffée d'une coiffe à *papos* (1), et non d'un de ces colifichets qu'on nomme aujourd'hui *urraques* (2). Elle portait une robe de drap fin de Londres, brodée, et bien juste à sa taille. Ses mules étaient d'écarlate et son collier comptait huit grosses médailles entre lesquelles était suspendu un saint Michel, que l'on estimait autant qu'une ville, rien que pour la main-d'œuvre.

Les deux nouveaux époux arrivèrent ensemble : et au moment de donner à Chimène sa main et son premier baiser, le Cid lui dit tout troublé, en la regardant :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais en toute loyauté : je l'ai tué d'homme à homme pour venger un outrage bien certain. J'ai tué un homme, mais c'est un homme que je rends; car me voici à ton commandement. Pour remplacer ton père mort, tu as acquis un époux honoré. »

Tous approuvèrent ces paroles et louèrent le jugement du Cid : ainsi s'accomplirent les noces de Rodrigue le Castillan.

XV

Vêtements de noce du Cid et de Chimène.

L'aurore de ce dimanche fut éclairée par un soleil plus joyeux que d'ordinaire, comme si ces événements lui eussent causé du plaisir. Ce fut en effet le jour où Rodrigue

(1) Le *papo* est proprement la fleur du chardon ; il s'agit ici d'une coiffure, qui, pour quelque ressemblance, lui aurait emprunté son nom.

(2) M. Damas-Hinard croit que l'urraque *était une toque à la Médicis ;* il ne dit pas sur quels renseignements.

de Bivar accomplit la parole qu'il avait donnée de se marier avec Chimène.

Pour aller à l'église recevoir la bénédiction, oh! comme il montra sa prestance, comme il était sorti beau cavalier!

Il porte un riche pourpoint de satin isabelle; et dessus un justaucorps tout fendu de crevés, à haut-de-manches bouffant et à basques assez courtes pour laisser paraître le pourpoint; puis un petit manteau de drap noir, aux manches larges et étroites, au capuce évasé. Sa culotte courte et écarlate marque son bon goût. Sa ceinture a des galons d'or et des effilés d'argent : il y a mis son mouchoir, qu'on voit un peu, proprement plié. Il a chaussé des souliers de soie jaune, ouverts et comme pourfendus, parce qu'il est pourfendeur. Il s'est paré d'un collier de pierres précieuses et d'or dont se servait son beau-père avant sa mort. Il a un bonnet orné de plumes, il a une chemise brodée, il a son épée Tizona que tant il estime, avec un fourreau et des pendants de velours violet.

Tous les grands, qui sont à la cour, l'attendent; et ils lui font place parce qu'il est le Cid Campeador. Le Roi le met à son côté, parce qu'il a deviné que de beaucoup d'autres royaumes le Cid le fera seigneur.

Ils s'en vont donc à l'église en grand ordre et comme en procession, ayant le Cid au milieu d'eux : on n'entend qu'un seul pas.

XVI

Réjouissances du mariage.

A son palais de Burgos, comme un bon et digne parrain, le Roi voulut emmener dîner ses nobles filleuls. Le Cid et l'évêque Layn Calvo sortent ensemble de l'église, des flots

de peuple leur faisant cortége. Dans la rue par laquelle ils passent, on a, sur le trésor du Roi, dépensé à un arc de triomphe très-gracieux plus de trente-quatre quartos. Puis, aux fenêtres, c'étaient des tapis; à terre, des joncs et des branchages, et de distance en distance on chantait au marié quelques vers.

Pélage se montra sous un déguisement de taureau fait avec des étoffes rouges : d'autres masques le suivaient, et aussi une danse de laquais. Antolin parut de même à la genette (1) sur un âne, et Pelaez avec des vessies qui le faisaient poursuivre des enfants. Le Roi accorda seize maravédis à un laquais parce qu'il épouvantait les femmes avec un travestissement de diable.

Derrière venait Chimène tenant la main du Roi, avec la Reine, sa marraine, et toute la foule des femmes. Par les grilles et les fenêtres on jetait tant de blé, que le Roi, sur son large bonnet, en portait bien une grande poignée. On en lança aussi à la modeste Chimène, mille grains peut-être dans sa gorgerette. Mais le Roi allait les retirant à mesure.

Suero jaloux dit à haute voix pour être entendu du Roi : « Je souhaiterais volontiers d'être le Roi, mais plutôt encore d'être sa main. » Le Roi, pour ce mot heureux, lui octroya un riche panache, et pria Chimène de lui donner un baiser quand ils seraient au palais.

Dans la route le roi parlait à Chimène, mais vainement, et en effet, ses belles paroles ne répondraient pas aussi bien que sa bouche silencieuse.

La foule, arrivant à la porte, se rangea sur deux haies Le Roi et les conviés restèrent à dîner.

(1) Selle à étriers courts.

XVII

Comme le Cid allait en pèlerinage à Santiago, saint Lazare lui apparaît.

Déjà se met en route ce don Rodrigue, qu'on appelle de Bivar, pour visiter Santiago, où il va comme pèlerin. Il a dit adieu à don Ferdinand, ce bon roi de Castille, qui lui accorda de nombreux honneurs et en outre de grands biens. Il emmène avec lui, en sa compagnie, vingt vassaux.

Partout où il passait, il répandait grands bienfaits, larges aumônes ; il donnait à manger aux indigents, et à ceux qui s'étaient voués à la pauvreté.

Voici qu'en suivant son chemin il entendit de grandes plaintes, que du milieu d'un marais poussait un malheureux lépreux, s'écriant que pour Dieu et Sainte Marie, on voulût bien le tirer de ce lieu. Rodrigue, sitôt qu'il l'eût entendu, vint à lui, et, laissant sa monture, descendit à terre. Puis il l'assit sur la selle et le plaça devant lui. Ainsi arrivèrent-ils à l'hôtellerie, où ils logèrent ce jour-là.

Ils se sont assis à table où ils prennent leur tasse de bouillon. Les gens du Cid sont fort irrités de la conduite de leur maître ; ils ne veulent point rester présents et s'en vont à une autre auberge.

On avait donné au Cid et au lépreux un seul lit dans lequel ils se couchèrent tous les deux. A minuit, comme le Cid dormait, le lépreux lui souffla dans le dos, et si violemment, que don Rodrigue sentit sa poitrine comme traversée par ce souffle. Il se réveilla fort épouvanté et chercha le lépreux : ne le trouvant point dans le lit, il demanda à grands cris de la lumière. La lumière apportée, le lé-

preux ne parut pas. Le Cid regagna son lit, l'esprit très-agité par ce qui venait d'arriver.

Alors il vit venir à lui un homme vêtu de draps blancs, un homme qui lui dit : « Dors-tu ou veilles-tu, Rodrigue? »

« Je ne dors point, répondit-il : mais apprends-moi qui tu es, toi qui resplendit tant? »

— « Je suis Lazare, ô Rodrigue, et je viens pour te parler ; je suis ce lépreux à qui pour l'amour de Dieu tu as fait si bon traitement.

« Rodrigue, Dieu t'aime beaucoup, et j'ai obtenu de lui, que tout ce que tu entreprendrais, soit à la guerre, soit ailleurs, tu l'accomplisses à ton honneur. Ainsi ta gloire grandira-t-elle chaque jour, tu seras craint de tous, des Chrétiens comme des Maures, et tes ennemis ne pourront te nuire.

« Tu mourras d'une mort honorable sans jamais avoir été vaincu, mais toujours vainqueur. Dieu t'envoie sa bénédiction. » Il dit et disparait aussitôt.

Don Rodrigue se lève, et se met à genoux pour rendre grâces au Dieu du ciel et pareillement à Sainte Marie. Ainsi reste-t-il en oraison jusqu'à ce qu'il soit jour (1).

(1) Cet épisode du lépreux secouru est magnifiquement développé dans Guillen de Castro, et j'ai le regret de ne pouvoir donner la scène tout entière. Je citerai seulement la réponse du Cid au berger, qui s'étonnait de voir « un homme être à la fois si dévot et si soldat. »

« Être chrétien, répond le Cid, n'empêche pas d'être chevalier. La main de Dieu, pour sauver tous les hommes, les conduit par mille sentiers différents, qui tous les mènent au ciel. Ainsi chacun, voyageur et pèlerin dans ce monde périssable, doit chercher la route qu'il doit suivre dans son état. Afin d'atteindre le bonheur mérité par une vie simple et pure, le moine porte son capuchon, le prêtre son bonnet, et le grossier laboureur son manteau de bure : celui-là peut-être, en suivant les sillons de sa charrue a trouvé la plus sûre voie; et le soldat, le chevalier, s'il a des in-

Le Cid poursuivit vers Santiago pour accomplir son pèlerinage ; de là il se rendit à Calahorra, où se trouvait le bon Roi. Le Roi lui fit excellent accueil et se réjouit fort de sa venue.

Ayant combattu avec Martin Gonzalez, le Cid resta vainqueur dans le champ-clos.

XVIII

Martin Gonzalez est vaincu par le Cid en champ-clos.

Au sujet de la ville de Calahorra, un conteste s'est élevé entre le bon roi de Léon, appelé le premier Ferdinand, et Ramire d'Aragon, de qui le royaume vient d'être nommé : car ces deux rois disent chacun que cette ville relève de leur couronne.

Pour éviter les victimes et les batailles, les deux rois ont fait cet accord, que deux chevaliers seulement combattraient, un pour chaque parti, et que le vainqueur du duel conquerrait la ville à la domination de son Roi. Ferdinand choisit Rodrigue de Bivar, à la grande renommée, et Ramire choisit Martin Gonzalez, guerrier très-fort et très-vaillant.

Armés qu'ils sont tous les deux, ils s'élancent dans le champ, font le salut d'usage, et se choquent avec grande impétuosité : leurs lances en sont brisées.

tentions pures, avec des armes brillantes, avec des éperons dorés, avec un casque couvert de plumes, pourra parvenir comme les autres au but de son voyage, s'il ne se trompe de chemin. Dans cette course, tantôt tristes, tantôt joyeux, les uns marchent en souffrant, les autres en combattant; mais tous peuvent arriver. » *Las Mocedades del Cid*, 1re partie, 1re journée.

Traduction de M. A. La Beaumelle.

Après plusieurs rencontres, les coups les eurent violemment excités, irrités.

Martin parla à Rodrigue, il lui dit ces mots :

« Ayez grand repentir, ô Rodrigue, de vous être montré assez osé pour entrer avec moi dans ce combat, d'où vous sortirez maltraité : car votre tête va rester ici, au milieu de ce champ-clos. Vous ne retournerez pas en Castille, vous ne retournerez pas à Bivar, votre domaine; Chimène votre épouse ne vous verra non plus jamais, quoiqu'on prétende que vous l'aimiez et qu'elle vous aime aussi. »

Les paroles que Rodrigue vient d'entendre lui ont fort déplu : aussi répond-il tout bouillant de colère :

« Vous êtes, ô Martin, un bon chevalier, et vous le marquez dans votre langage. Non, ces propos, vos propos ne sont point ceux d'un homme brave : le duel que nous avons commencé, mettons-le à sa fin par la force de nos bras, et non par ces vains discours dont vous êtes si largement pourvu. Vous pérorez sur une chose qui se trouve dans la main de Dieu : c'est lui qui donnera la gloire à celui chez qui il la verra bien placée. »

Il dit et avec grande furie il se précipita contre Martin : il lui fit nombre de blessures et l'abattit enfin à terre.

Alors il descendit de cheval, lui coupa la tête et s'empressa d'essuyer son épée sanglante. Les mains levées au ciel, les genoux en terre, il fit de grands remercîments à Dieu qui lui avait accordé pareille victoire.

Puis, s'adressant aux juges, il les interrogea ainsi :

« Me reste-t-il encore à faire quelque chose pour que Calahorra, au sujet de laquelle j'ai combattu, appartienne au royaume de mon seigneur? »

Ils répondirent tous d'une même voix :

« Non, vaillant chevalier : en ce duel vous venez d'enlever tout droit au roi Ramire, qui la disait appartenir à ses États. »

Le roi Ferdinand embrassa Rodrigue, et les grands lui

accordèrent leur estime. Il était fort aimé du Roi et loué de tout le monde.

XIX

Plaintes de Chimène au départ du Cid.

Aux armes! aux armes! sonnaient, fifres et tambours : guerre, sang et feu, s'écriaient leurs voix épouvantables.

Le Cid d'apprêter sa troupe, qui se met en rangs, et la douce et plaintive Chimène de lui dire :

« Roi de mon âme, et comte de cette terre, pourquoi m'abandonner? Où vas-tu? où donc?

« Que si tu es Mars à la guerre, tu es Apollon à la cour. Tu y blesses les belles dames comme là-bas les Maures féroces. Devant ton visage s'agenouillent et se prosternent les chefs des Maures comme les filles des nobles rois chrétiens.

« Roi de mon âme, et comte de cette terre, pourquoi m'abandonner? Où vas-tu? où donc?

« Tous déjà quittent les habits de fête pour de brillants morions et pour des harnais de Milan, les blanches toiles de Londres : tous quittent leurs chausses pour les fortes grèves, et pour des gantelets, leurs gants parfumés. Mais nous aussi nous saurons quitter nos sentiments et nos amours.

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi m'abandonner? Où vas-tu? où donc? »

Pour avoir entendu ces plaintes amères de sa compagne bien-aimée, le Cid ne saurait se résigner à ne pas la consoler, à ne pas pleurer.

« Séchez vos yeux, ô madame, dit-il, jusqu'à mon retour! »

Mais elle a regardé les siens et elle répète son refrain de douleur :

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi m'abandonner ? Où vas-tu ? où donc ? »

XX

Victoire du Cid sur les Maures.

D'immenses troupes de Maures couraient vers l'Estramadure, faisant de nombreux captifs parmi les Chrétiens dénués de tout secours.

Cependant les Chrétiens ont requis l'aide de Rodrigue de Bivar, et Rodrigue, comme un brave, a convoqué ses gens : tous ceux qui accourent lui sont parents ou amis.

Ensemble ils vont à la recherche des Maures, la bannière du Cid en tête, car le Cid y va comme capitaine. Il est couvert d'une bonne cuirasse et chevauche sur Babieca. C'est plaisir de le voir aller : en route il exhorte les siens :

« Que personne ne montre de couardise : car tous vous êtes des gentilshommes et des preux de Castille. Mourons comme des braves : c'est ici qu'il fait bon mourir. »

Entre Atienza et Sant-Esteban, Sant-Esteban de Gormaz, ils rejoignirent les Maures et ils engagèrent une bataille rangée. Rodrigue en sortit victorieux, délivra la gent captive et enleva aux ennemis leurs troupeaux.

Il les poursuivit l'espace de sept lieux et tua tant de Maures qu'on n'aurait pu les compter. Le Cid fit un grand butin et des prisonniers en abondance. Les chevaux qu'il prit furent au nombre de deux cents, et il eut d'argent cent mille marcs. Il répartit le tout entre tous ses gens, également, sans cupidité.

Puis il retourna à Bivar avec le grand honneur qu'il venait d'acquérir : il est beaucoup loué de tous et du Roi merveilleusement.

XXI

Prise de Coïmbre.

Il tient assiégée Coïmbre, ce bon roi Ferdinand. Le siége a duré déjà sept ans, car la place est très-forte et à murailles flanquées de bonnes tours, sept ans, sans que jamais on l'abandonnât. Mais voici que les vivres manquent au camp royal : on les a tous épuisés. Aussi songeait-on à lever le siége, quand de ce grand monastère qu'on appelle Lormano, des moines sont venus vers le Roi. Par de pénibles travaux ils avaient amassé force froment, force millet et aussi des légumes, et tout cela ils le donnent au Roi, le suppliant de ne point lever le siége ; qu'ils l'approvisionneraient copieusement.

Le Roi, plein de reconnaissance, prit ce qu'on lui offrait, et le distribua entre ses compagnies. Elles, se trouvant alors dans l'abondance, de renverser maintes murailles, et les Maures de cesser les hostilités. Ils abandonnent au Roi la ville et tout leur avoir : ils ne conservent que la vie, car la vie seule leur est accordée.

Cependant que le siége durait, un pèlerin était arrivé, qui venait de la lointaine Grèce vers l'apôtre saint Jacques. Son nom était Astiano et il avait le titre d'évêque. Comme il se trouvait en oraison devant saint Jacques, il entendit dire que ce très-saint apôtre entrait dans les grandes batailles, sur un cheval et avec une armure, pour combattre contre les Maures en faveur des Chrétiens.

L'évêque, entendant ces paroles, se sentit très-scandalisé :

« Ne dites point cela, chevalier : on l'appelait le Pêcheur. »

Et après cette mauvaise querelle, il se laissa aller au sommeil. Saint Jacques lui apparut, des clefs à la main, et lui dit avec un visage très-souriant :

« Tu tournes en moquerie mon nom de chevalier, tu t'en tourmentes même beaucoup. Je viens aujourd'hui me montrer à toi pour que tu ne demeures pas en de vains doutes. Je suis chevalier du Christ, je suis allié des Chrétiens contre le pouvoir des Maures, et aussi leur patron. »

Comme saint Jacques tenait ce discours, on lui amène un cheval blanc et de toute beauté sur lequel il s'élance, armé lui-même d'une armure complète et brillante et reluisante comme des blancas (1). Il va en guise de chevalier donner aide au roi Ferdinand campé sous les murs de Coïmbre depuis sept ans déjà.

« Et avec ces mêmes clefs, dit-il, que je porte en mes mains, j'ouvrirai, moi, cette place : demain au jour levant, je la livrerai au Roi qui l'a tenue assiégée. »

Et à cette même heure il avait livré la ville au Roi.

Ils nommèrent Sainte-Marie la mosquée qu'ils y trouvèrent, la consacrant au nom de la Vierge. C'est là que fut armé chevalier don Rodrigue de Bivar, le renommé.

Le Roi lui ceignit l'épée et sur la bouche lui donna le baiser de paix. Mais il ne lui donna point d'accolade comme il avait fait à plusieurs autres. Pour lui faire plus grand honneur, la Reine lui fit présent du cheval, et doña Urraca, l'Infante, lui chaussa les éperons.

Don Rodrigue arma à son tour neuf cents chevaliers.

Le Roi le traita avec grande considération et tous le comblèrent d'éloges, parce qu'il avait montré beaucoup de

(1) Monnaie, de peu de valeur.

vaillance dans le siége qu'on a raconté, et devant bien d'autres places qu'il conquit à son Roi.

XXII

Le Cid demandant le tribut à un Roi maure.

Par le val des Estacas, le Cid passait à midi sur son cheval Babieca. Oh ! qu'il paraissait beau !

Le Roi maure qui le sut, sortit pour le recevoir : « Bienvenue pour le Cid, lui dit-il : sois le bienvenu. Si tu veux gagner une solde, je m'offre à t'en payer une excellente, ou, si tu cherches femme, je puis te donner ma sœur. »

« Je n'accepte point solde de toi, et je ne l'accepterais de personne : je ne viens pas davantage pour une femme, puisque j'ai la mienne vivante. Je viens pour que tu payes le tribut que tu dois à la Castille. »

— « Je ne te le donnerai pas, bon Cid : Cid, je ne te le donnerai pas. Si mon père l'a payé, il a fait ce qu'il ne devait point. »

— « Si de bon gré tu ne me le donnes, de mauvais je le prendrai. »

— « Non, beau Cid, tu ne feras pas ainsi : car j'ai bonne lance. »

— « Quant à cela, Roi maure, je ne te le cède en rien; car si tu as bonne lance, pour bonne aussi je tiens la mienne : et cependant elle donne tribut au Roi, à ce bon roi de Castille. »

— « Puisque toi, tu es son messager, je lui payerai tribut volontiers. »

XXIII

Le Cid défend une dame de violence.

Tandis que Phœbus de ses rayons dorés éclairait notre hémisphère, et que sa sœur gracieuse se montrait dans l'autre : à travers l'épaisseur verdoyante de taillis touffus, où résonnaient les chants doux et brillants des rossignols, où languissait du zéphyr le souffle si suave, voici passer sur un cheval fougueux, au harnais brodé d'argent, un chevalier plein de noblesse et d'intrépidité.

Il porte une armure de fin acier, une armure toute resplendissante : sa lance est longue et massive, surmontée d'une blanche banderole.

Il est sorti de Castille et entre bravement en Lusitanie : seul il va chercher ce Maure qu'on appelle le vaillant Abdalla, et dont la renommée guerrière a volé par toute l'Espagne.

Au milieu du chemin le cheval s'est arrêté. C'est bien Rodrigue qui lui donne de l'éperon ; mais la bête n'en avance pas davantage. Alors Rodrigue se dresse sur ses étriers : et pour découvrir quelle chose se passe, il regarde de tous côtés. Il a appuyé sa lance contre terre et il affermit son corps dessus.

Et, sans voir cependant qui gémissait, il entendit cette gémissante voix : « Oh ! cruelle et ingrate fortune ! dis, n'est-ce pas assez te venger de moi, que m'enlever la vie et avec elle le bien de mon âme ? »

Il s'élançait par l'épaisseur du bois pour savoir qui se lamentait, et bientôt non loin de lui il aperçut un Maure exhalant des plaintes. Il était étendu sur l'herbe fraîche,

toute souillée du sang qui coulait de ses blessures, blessures qui le perçaient de part en part.

Ce spectacle avait touché Rodrigue d'une grande pitié, et il descendait de cheval ; il en était presque descendu quand soudain s'offrirent à sa vue quatre chevaliers et avec eux une dame qui se défendait encore de leurs attaques, quoique déjà bien fatiguée.

Celle-ci apercevant aussi don Rodrigue, l'appela à grands cris : « A mon aide, chevalier, si vous connaissez la courtoisie. Je suis la malheureuse Axa, la captive du valeureux Abdalla. »

Don Rodrigue met sa lance en arrêt et fond sur eux. Tous quatre accourent et font avec lui rencontre. Mais ils ne l'ébranlent point de dessus la selle, et Rodrigue démonte l'un d'eux. Furieux, il se retourne vers les trois autres, en saisissant son épée. Il commence par donner un coup si fort qu'il renverse son homme par terre : les deux derniers tournant bride s'enfuient, et il n'en prend souci.

Il s'approche alors de la dame pour savoir ce dont il s'agit : mais la dame tremblante ne répond mot, et s'empresse d'aller chercher son Abdalla par l'épaisseur du bois.

Sur ce, il ne s'inquiéta pas de la suivre ; mais il rentra en Castille. Ainsi à celui dont il avait juré le mal ne fit-il que du bien.

XXIV

Le Cid tue Abdalla, roi de Séville.

Le bon Cid passait par le val des Estacas, en laissant à sa gauche la ville de Constantine. Il est monté sur Babieca et porte une lourde lance : il va à la recherche du Maure Abdalla qui l'a courroucé. Voici qu'il traverse un défilé et

monte sur une côte de montagne. Le soleil donne sur son armure. Oh qu'il paraît beau !

Tout à coup il a aperçu le Maure Abdalla s'avançant par une plaine située non loin de là : il est revêtu d'une forte armure et suivi d'une magnifique armée.

Le Cid de le héler en ces termes : « Attends-moi, Maure Abdalla et ne montre pas de couardise. »

Aux paroles que lui adresse le Cid, le Maure a répondu : « Voici déjà longtemps, mon bon Cid, que j'attendais ce jour. Car parmi les fils des hommes il n'en est pas un seul dont moi, je me cache : moi, depuis mon enfance, j'ai toujours fui la couardise. »

— « Faire ton éloge, Maure Abdalla, te servirait de peu : car si tu es en force et en courage l'homme que tu annonces, je crois que tu touches à une occasion qui te conviendra. »

En disant ces mots il se jette sur le Maure ; sa lance l'a heurté et abattu par terre. Le Cid lui coupe la tête sans lui faire d'incivilité.

XXV

Chimène se plaint de l'absence du Cid.

La noble Chimène Gomez, fille du comte Lozano, demeura après dîner à converser avec le Cid son mari. Elle était triste, plaintive, honteuse de voir que le Cid s'était mis à délaisser sa compagnie pour rechercher celle du soldat. Elle soupçonnait qu'il assouvissait de nouveau sur elle-même son ressentiment contre le comte Lozano, dont pourtant il s'était bien vengé par la mort. C'est dans ce sentiment, la voix pleine des soupirs de la tendresse, les yeux des larmes de l'amour, qu'elle dit à Rodrigue :

« Malheureuse la grande dame de cour qui fait le ma-

riage le plus beau, et heureuse, souverainement heureuse la villageoise, parce qu'il n'est personne qui lui enlève son bien ! Encore qu'à l'aurore elle se voie seule, elle n'arrive pas comme moi au soir, sûre de son malheur, de l'absence de son bien-aimé, et, pour quelque frivolité, privée de s'endormir à son côté.

« Elle n'est point réveillée par des songes de batailles, mais par son petit altéré qui demande le sein : de se donner à lui, de le bercer, elle a la douce joie, elle ne le laisse qu'endormi et satisfait. Elle croit que le monde est renfermé dans son hameau, et sous son pauvre toit de chaume elle ne s'inquiète point des palais : car le bonheur ne consiste point dans l'or.

« Vienne le saint jour, elle passe chemise blanche, elle met gaîment sa robe de noces, et ses coraux, et sa médaille, en signe du sentiment de joie et de liberté qui remplit son âme : puis elle va se divertir, et, pour ce, riante, allègre, elle rencontre quelque voisine, ou quelque parent, dont les rudes entretiens la remplissent d'aise et la feront jeune encore aux jours de sa vieillesse. (1) »

(1) Voici la traduction libre que Florian donne de ce romance :

« Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir ;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs,
Et tout à coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleur :

« Ah ! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux !
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein. »

Le Cid n'a point aimé ces plaintes et ce ressentiment de Chimène contre lui, et sur la croix de sa Tizona, de l'épée qu'il ceint à son côté, il lui jure de ne plus retourner aux combats des frontières, mais de se complaire auprès d'elle, dans son noble comté.

XXVI

Même sujet.

« Je suis effrayée, ô mon Rodrigue, de voir que vous osiez vous éloigner ainsi de moi, encore qu'assuré par l'expérience de la fidélité de mon cœur — si la fidélité a

« Paisiblement elle sommeille,
Sans voir en songe des combats;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras;
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement;
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

« Chaque dimanche elle s'habille
Et prend ses plus beaux ornements;
Douce gaîté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine
Pressant son fils contre son cœur,
Elle rencontre sa voisine
Et lui parle de son bonheur.

« Sur le pommeau de son épée
Le Cid appuyé tristement,
De ces accents l'âme frappée
Répond à Chimène en pleurant :
Va, rassure-toi, ma Chimène,
Nos deux cœurs ont même désir;
Peu d'instants finiront ta peine,
Je vais voir, vaincre et revenir. »

un nom, là où règne l'amour — car ne sait-on point que le mal de l'absence a maintes fois changé les affections les mieux enracinées? Par quel triste aveuglement voyez-vous les choses tout autres, et pouvez-vous me traiter ainsi, à moins que vous ne vouliez ma mort?

« *Oui, avec si longue absence vous faites perdre à Chimène la patience et la vie!*

« Vous vous fiez à ce que je vous adore, et vous ne regardez point à l'inclémence du temps, qui, par sa nature, s'enfuit en ne laissant derrière lui qu'un avenir incertain. Je ne vous menace pas, Rodrigue, car telle n'est point votre Chimène qu'elle vous fasse trahison, quoique la jalousie lui fasse la guerre. Dites, que voyez-vous par hasard en moi qui vous porte à me délaisser ainsi? Vous répondrez que l'amour vous manque, peut-être parce que vous êtes sûr de ma constance.

« *Oui, avec une si longue absence vous faites perdre à Chimène la patience et la vie!*

« Ah! cœurs ingrats des hommes! Si les femmes savaient que votre inconstance fût si certaine, comme aucune ne vous croirait! Où donc, Rodrigue, sont ces pleurs et ces paroles cajoleuses, et ces perfides projets soutenus par de déloyales promesses? Tout cela, le temps l'a changé tout entier, et il ne me reste plus pour ma triste consolation que ces tendres larmes et ces tendres plaintes.

« *Oui, avec une si longue absence vous faites perdre à Chimène la patience et la vie!* »

XXVII

Rodrigue est appelé *Cid.*

Rodrigue se trouvait à la cour du roi Ferdinand, père de ce roi malheureux qui eut nom don Sanche, quand arrivè-

rent les messagers des rois ses tributaires. Aussi, s'étant humiliés devant lui, lui dirent-ils :

« Bon *Cid*, vers toi nous ont délégué cinq rois tes vassaux pour te payer le tribut dont ils te sont redevables. Et comme marque d'amitié ils t'envoient cent chevaux : vingt blancs comme des hermines et vingt gris-pommelé, trente d'un noir de jais et trente encore alezans ; tous avec leurs harnachements, qui sont de brocards variés. De plus, pour doña Chimène, nombre de joyaux et de toques ; et pour tes deux belles filles, deux hyacinthes fort précieuses ; et pour vêtir tes gentilshommes deux coffres remplis d'étoffes de soie. »

Le Cid leur répondit : « Amis, dans ce message vous vous êtes trompés, parce que moi je ne suis point seigneur là où se trouve le roi Ferdinand : tout est à lui et rien à moi, moi le plus petit de ses vassaux. »

Le Roi fut très-satisfait de l'humilité du Cid au milieu de ces honneurs, et s'adressant aux messagers :

« Annoncez à vos maîtres, leur dit-il, qu'encore que leur seigneur ne soit point roi, il est assis au côté d'un roi ; et que je ne possède rien qui ne m'ait été conquis par le Cid ; et que je suis très-content de posséder si bon vassal. »

Le Cid renvoya les Maures après leur avoir fait des présents.

Dès lors et en avant Ruy Diaz fut appelé *Cid*, nom qui chez les Maures désigne un homme de courage et de mérite.

XXVIII

Même sujet.

A Zamora se trouvait le Roi, le Roi que l'on appelle Ferdinand, et avec lui Rodrigue de Bivar qui a tant de renommée.

Sont arrivés des messagers qu'envoient à Rodrigue les rois maures, ses vassaux.

Les grandes richesses qu'ils apportent sont le tribut qu'ils lui payent depuis qu'il les a vaincus.

Ils veulent lui baiser la main, mais Rodrigue s'y refuse avant qu'ils aient baisé celle du Roi, ce qu'ils s'empressent de faire.

Aussitôt après ils reviennent vers Rodrigue, et fléchissant les genoux ils lui demandent ses mains de nouveau. Rodrigue les laisse prendre. Alors ils lui disent :

« *Cid* Ruy Diaz, tes vassaux, comme à un seigneur qu'ils révèrent, t'envoient ce présent; c'est le tribut qu'ils doivent. En te baisant les pieds et les mains, ils te souhaitent grand bonheur, et tu le mérites, ô *Cid*, tu es le meilleur qui soit. Aussi se tiennent-ils pour très-heureux, ô *Cid!* parce que tu les as vaincus. »

Rodrigne prit le présent et en offrit le cinquième au Roi, le reconnaissant ainsi pour son seigneur. Mais le Roi refusa; il n'en fut pas moins reconnaissant, et il dit à sa cour :

« Dès ce jour en avant, que Rodrigue soit appelé *Cid* : les Maures lui ont donné ce nom, et il lui convient parfaitement. »

XXIX

Comment le Cid fit déclarer la guerre à l'empereur Henri III.

Comme le pape Victor occupait la chaire du bon saint Pierre, l'empereur Henri se prosterna devant lui et lui dit :

« Devant vous, Saint-Père, je viens déposer ma plainte contre ce roi Ferdinand qui gouverne la Castille et le Léon.

Tandis que tous les Chrétiens m'obéissent comme à leur seigneur, il est seul à ne point me reconnaître et à ne pas m'envoyer tribut. En ce jour, ô Saint Père, contraignez-le à la soumission envers moi. »

Comme on le lui avait demandé, le Pape envoya commandement au Roi de se constituer tributaire, avec menace d'ordonner contre lui une croisade, s'il ne lui obéissait point. Beaucoup de rois qui se trouvaient présider à l'assemblée défiaient le roi Ferdinand, s'il refusait d'exécuter cet ordre.

Le Roi, à la lecture des lettres, devient fort soucieux, à la pensée que si cette affaire allait plus avant, mal adviendrait à ses royaumes. Aussi demande-t-il à ses honorables conseillers leur avis. Ceux-ci engagent le Roi à faire ce qu'on lui demande, parce qu'il lui convient de montrer de la déférence envers le Pape; que s'il ne veut point le faire, ses royaumes en pâtiront, tous les rois qui l'ont défié marchant contre lui.

Le bon Cid n'assistait point à cette délibération : car il était allé voir Chimène Gomez, son épouse, qu'il chérissait tendrement, et il y avait encore peu de temps que ce bon Cid la connaissait.

Cependant le débat n'était pas terminé, qu'il entra dans la salle. Le Roi, le voyant arriver, lui raconta ce qui venait de se passer, et le pria de lui conseiller la conduite à tenir en pareille occurence. Le Cid ayant tout appris, en eut douleur en son âme; puis il donna son opinion au Roi, en ces termes :

« Roi Ferdinand, vous êtes né pour la Castille en une heure terrible, si de votre vivant elle doit être soumise à tribut, ce qui jamais ne fut, et ce qui serait pour notre plus grande honte! Vous sacrifiez, à faire cela, tout l'honneur que Dieu nous a départi. Celui qui vous conseille ainsi est ennemi de votre gloire et ennemi des peuples qui vous obéissent, ô Roi!

« Envoyez à votre tour message au Pape et à sa troupe, les défiant tous de votre part et de la mienne. Car ils ont conquis la Castille, les rois qui la possèdent, et à l'arracher aux Maures personne ne les a aidés. Leur sang l'a payée cher, et il m'en coûtera la vie avant que nous donnions un tribut, car nous n'en devons à personne. »

Le Roi approuva le discours du bon Cid : il envoya au Pape un message, par lequel il lui demandait en grâce de ne pas favoriser l'injustice en une cause où elle était si évidente. Quant à l'empereur Henri et à tous les gens de sa suite, il les défiait tous, et il marcherait à leur rencontre.

Déjà sont accourus huit mille et neuf cents chevaliers : partie d'entre eux sont vassaux du Roi, partie vassaux du bon Cid : aussi ces derniers ont-ils élu Rodrigue pour capitaine-général.

A peine avaient-ils passé les défilés d'Aspa, que s'avança à leur encontre, suivi d'un fort parti de cavalerie, Ramon, comte de Savoie. Avec le Cid il y eut bataille, et la mêlée fut vraiment bien acharnée : mais le Cid triompha du comte qu'il jeta en prison. Il n'en sortit qu'en donnant sa fille comme otage. C'est d'elle que le Roi eut un fils du nom de Ferdinand, cardinal de ce royaume de Castille.

Don Rodrigue Diaz remporta une autre victoire sur la puissante armée de France qui s'avançait contre lui, victoire à laquelle le Roi ne prit point part, pour être resté un peu en arrière.

Les rois et les empereurs avec tous leurs soldats, ayant vu comme le Cid allait faisant de terribles carnages, supplièrent le Pape d'écrire au roi Ferdinand de retourner en Castille, parce qu'ils ne lui demandaient plus de tribut, et que personne ne se défendrait contre la puissance du Cid.

Le Roi, ayant eu connaissance du message, revint en son royaume : il se tint pour très-satisfait et remercia fort le Cid.

XXX

Le Cid à Rome.

Le Saint-Père ayant convoqué un concile à Rome, le noble roi Ferdinand, pour obéir au Pape, se rendit droit à cette ville, accompagné du Cid. A force de chevaucher, ils y sont arrivés au jour qu'ils comptaient. Le Roi avec grande courtoisie alla baiser la main au Pape, puis le Cid et tous ses chevaliers l'un après l'autre, à leur rang.

Don Rodrigue étant entré dans l'Église de Saint-Pierre, y vit les sept fauteuils préparés aux sept rois chrétiens : mais il vit que le siége du roi de France était auprès de celui du Saint-Père et que le siége du Roi son seigneur se trouvait une marche plus bas.

Il s'en fut à celui du roi de France et du pied le renversa : il était d'ivoire, il fut brisé en quatre morceaux. Puis le Cid alla prendre le fauteuil de son Roi quil transporta sur le degré le plus élevé.

Un honorable duc, que l'on dit celui de Savoie, de s'écrier : « Maudit sois-tu, Cid, et excommunié pour avoir ainsi fait injure au meilleur et au plus estimable des rois. »

Le Cid, entendant ces paroles, a répondu de cette façon :

« Laissons les rois, ô duc, et si vous vous sentez outragé, arrangeons tout entre nous deux. Que de vous à moi il en soit demandé raison. »

Alors il s'approcha du duc et lui donna une grande

bousculade(1) : mais le duc ne dit mot et garda une attitude très-modeste.

Le Pape cependant, ayant appris ces choses, dut excommunier le Cid : le seigneur de Bivar, l'apprenant, alla se jeter à ses pieds : « Absolvez-moi, dit-il, ô Pape! je vous en prie : sinon, vous serez maltraité (2). »

XXXI

Lettre de Chimène au Roi.

Au vieux manoir de Burgos, Chimène soupire après son Rodrigue : car elle est si fort avancée dans sa grossesse, qu'elle attend une prochaine délivrance.

(1) La *Rosa Espagnola* donne cette variante :

Alors il s'approcha du duc et lui donna un grand soufflet. Le duc lui répondit : « Que le diable te demande raison! »

(2) Le texte sur lequel a travaillé M. Damas-Hinard ajoute ce complément presque nécessaire dont je lui emprunte la traduction :

Le Pape, père miséricordieux, répondit très-sagement : Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, pourvu que tu sois dans ma cour très-poli et sage. »

Au dix-septième siècle, Francisco Santos a protesté éloquemment contre ces paroles irrévérencieuses par la bouche de son *Cid ressuscité* (*La Verdad en el protro y el Cid resucitado*). Le héros castillan s'indigne ainsi contre le poëte qui a osé lui attribuer un tel langage : « Aurais-je jamais pu commettre semblable insolence! Moi que Dieu a fait Castillan, j'aurais insulté le pasteur de l'Église! Moi, Castillan, avoir ainsi traité le Saint-Père! avoir montré cette irrévérence! Par saint Pierre, par saint Paul et par saint Lazare, qui ont communiqué avec moi quand j'étais vivant, tu mens, mauvais chanteur! » Traduction de M. le comte de Puymaigre, *les Vieux Auteurs castillans*, tome Ier.

Un dimanche matin, comme ses douleurs augmentaient encore, voici que baignée de tendres pleurs, elle prit la plume en main. Après avoir adressé à son mari mille plaintes émouvantes à émouvoir des entrailles de marbre, elle saisit de nouveau cette plume, de nouveau elle fondit en larmes, et écrivit en ces termes au noble roi don Ferdinand :

« A vous, mon seigneur le Roi, le bon, le fortuné, le grand, le conquérant, le reconnaissant, le sage, Chimène, fille du comte Lozano et l'une de vos servantes, à qui vous avez donné mari bien comme pour vous moquer, envoie salut de Burgos, où elle vit dans la souffrance. Que Dieu conduise à terme vos belles entreprises !

« Pardonnez-moi, mon seigneur, si ces paroles ne sont point suivant la prudence : me trouvant de mauvaise disposition à votre endroit, je ne saurais le dissimuler.

« Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous puissiez pendant si longtemps, parce que vous restez en guerre, désunir les unions ?

« Quelle bonne raison vous permet d'apprendre à un garçon bien tranquille, bien gentil et bien modeste, à devenir un lion féroce ? et de le traîner en laisse nuit et jour sans le lâcher pour moi, qu'une fois dans l'année ?

« Et, ce seul jour où vous me le lâchiez, il arrive couvert de sang jusqu'aux pieds de son cheval, tellement qu'il fait peur à voir.

« Et aussitôt qu'il est entré dans le lit, il s'endort entre mes bras ; et dans ses rêves il gémit, il se débat, se croyant au champ de bataille.

« A peine l'aube blanchit, que déjà les espions et les *adalides* (1) sont à le tourmenter pour qu'il revienne au camp.

(1) C'est, je crois, le nom que l'on donnait aux *éclaireurs*.

« Je vous ai demandé le Cid en pleurant, pensant dans ma solitude trouver en lui un père et un mari ; mais je n'ai ni retrouvé l'un, ni obtenu l'autre.

« Je n'ai pas d'autre bien, et comme vous me l'avez enlevé, je le pleure vivant de même que s'il était mort.

« Si vous en agissez ainsi pour l'honorer, mon Rodrigue est tellement honoré, qu'il n'a point de barbe et qu'il a le vasselage de cinq rois.

« Enfin, seigneur, je me trouve enceinte, je viens d'entrer dans mes neuf mois et les larmes que je répands pourront me porter malheur.

« Ne permettez pas qu'il vienne à mal, ce rejeton du meilleur vassal aux croix vermeilles, lequel n'a pas baisé la main au Roi.

« Répondez-moi sans détour par lettre de votre main, encore qu'il me faille gratifier de quelque salaire votre messager. Et quant à cet écrit, donnez-le aux flammes, crainte qu'il ne coure dans le palais ; car les mauvaises langues sauraient trop bien m'en blâmer. »

XXXII

Réponse du Roi à Chimène.

A dix heures du matin, ayant demandé du papier à son secrétaire, le Roi répondit de sa main à la lettre de Chimène.

Après avoir fait la croix, avec quatre points et un paraphe, don Ferdinand, en style de cour, coucha sur le papier ces mots :

« A vous, Chimène la noble, l'épouse d'un mari envié, la femme de discrétion et de modestie, la mère qui attend une prochaine délivrance, le Roi, qui ne vous trouva jamais

en trop méchante disposition, envoie ses saluts en foi de son vif attachement.

« Vous me dites que je suis mauvais roi, que je désunis les unions, et que, pour suivre mes intérêts, je ne m'inquiète point de votre dommage; vous m'annoncez dans vos dépêches que vous êtes irritée contre moi, parce que je vous lâche votre mari un seul jour dans l'année, et que ce jour même où je vous le lâche, au lieu de vous caresser, il s'endort entre vos bras, tant il arrive fatigué.

« Si l'on vous avait annoncé, madame, que je vous enlevais votre mari par simple fantaisie, vous ne vous plaindriez qu'avec raison ; mais si je ne vous l'enlève que pour combattre au champ de bataille les Maures de la frontière, je ne vous fais pas grande injure (1).

« Si votre mari, madame, ne vous avait rendue enceinte, je croirais de son sommeil ce que vous m'en contez; mais puisqu'il a fait lever votre tablier, il ne s'est pas occupé au lit que de dormir, d'autant qu'il compte sur vous pour un majorat.

« Et quand votre mari serait absent à vos premières couches, peu importe : il vous reste un roi qui vous fera cent mille régals.

« Ne lui écrivez pas de venir, car encore qu'il se trouve à votre côté, s'il entend le tambour, il ne pourra s'empêcher de vous quitter.

« Si je n'avais commis mes armées à ses soins, vous ne seriez qu'une simple dame et Rodrigue ne serait qu'un simple gentilhomme.

(1) M. Damas-Hinard intercale ici, sur la foi d'un texte que je n'ai pas rencontré, quelques lignes que je cite dans sa traduction : « Que si Rodrigue fût resté pendu à votre clavier (trousseau de clefs), mon bien ne se serait pas accru en un si riche patrimoine. Si je l'eusse laissé se promener avec les autres infançons, votre médaille d'or de Saint-Michel aurait pu tomber en de mauvaises mains. »

« Vous dites que votre Rodrigue compte des rois entre ses vassaux : plût au ciel que comme ils sont cinq, ils fussent cinq fois quatre. Car s'il les tenait soumis à ses commandements, mes châteaux et les vôtres n'auraient point tant d'ennemis.

« Vous me dites de livrer aux flammes la lettre que vous m'avez écrite. Si elle contenait des hérésies, elle mériterait pareil traitement; mais comme elle ne renferme que des discours dignes des sept sages, elle fera mieux dans mes archives que dans un feu ingrat.

« Et pour que vous conserviez la mienne, et ne la mettiez pas en morceaux, je promets par elle un beau présent à l'enfant que vous mettrez au monde.

« Si c'est un fils, je promets de lui donner un cheval et une épée, et de plus deux mille maravédis pour l'aider en sa dépense.

« Si c'est une fille, je promets pour sa dot de placer à intérêt, du jour même de sa naissance, quarante marcs d'argent.

« Ici, madame, je termine ma lettre, mais non mes supplications à la Vierge, pour qu'elle vous assiste dans les périls de l'accouchement. »

XXXIII

Chimène à la messe de relevailles.

Pour sa messe d'accouchée, la noble Chimène Gomez, femme du Cid Campeador, alla à Saint-Isidore en Léon.

Pour sortir, elle vêtit ses écuyers de drap de Courtrai : l'habit du valet dit quel est son maître.

La belle dame se para d'un casaquin de fine écarlate, à bandes de velours piquées de deux en deux et d'une bas-

quine de même étoffe et de même garniture; présents que lui donna le Roi le jour de ses noces.

Puis une ceinture fort riche, à effilés d'argent, cadeau fait par le comte à la comtesse sa mère.

Elle portait une coiffe de *papos* de valeur considérable qu'elle reçut encore le jour de son mariage de l'infante Urraque.

Au cou elle avait deux médailles, suspendues avec beaucoup de goût, et représentant saint Lazare et saint Pierre, deux saints de sa dévotion.

Ses cheveux devant lesquels l'or perdrait son éclat, descendent sur ses épaules, réunis en une seule natte.

Elle porte une mante en drap de Courtrai, car plus une dame de qualité cache son visage, plus elle montre son mérite.

Chimène s'avançait si belle qu'au milieu de sa carrière le soleil demeura suspendu pour la mieux regarder.

Sur le seuil de l'église, elle rencontra le roi Ferdinand, qui pour l'y introduire la prit par la main.

« Noble Chimène, lui dit-il, puisque le bon Cid Campeador, votre époux fortuné et mon meilleur vassal, a manqué aujourd'hui à l'église pour rester dans les combats, je supplée au défaut de son bras en me constituant votre chevalier : et quant à cette belle Infante que le Dieu du ciel vous a donnée, je lui octroie mille maravédis et la plus somptueuse de mes parures de plumes. »

Chimène ne remercia point le Roi de si grande faveur : car la timidité la saisit et lui enleva la voix. Elle voulut cependant prendre les mains du Roi pour les baiser, mais celui-ci les retira. Il l'accompagna à l'église et la ramena en son logis.

XXXIV

Le roi Ferdinand à son lit de mort.

Le Roi, ce bon roi Ferdinand, se sent bien malade : il a ses pieds tournés à l'orient, et il tient le cierge en sa main.

Il voit à son chevet des archevêques et des prélats, et à sa droite ses quatre fils.

Les trois aînés sont nés de la Reine et le dernier de bâtardise ; mais ce bâtard se trouve de tous le mieux établi. Il est archevêque à Tolède, grand maître de Saint-Jacques (1), abbé de Saragosse, et primat des Espagnes.

« Mon fils, si je ne mourrais, vous seriez Saint-Père, je crois même qu'avec la rente que je vous laisse, vous pourrez encore le devenir. »

Ils en étaient sur ce sujet, lorsque entra Urraque Ferdinand ; laquelle, s'étant tournée vers son père, lui parla de la sorte.

XXXV

Plaintes de l'infante Urraque au lit de mort de son père.

« Vous allez mourir, ô mon père ; saint Michel ait votre âme.

« Vous avez remis vos terres à qui vous les enviait fort. Vous avez donné à don Sanche la Castille, la Castille bien renommée ; à don Alphonse, le Léon ; et à don Garcie, la

(1) Anachronisme : cet ordre fut fondé seulement au siècle suivant.

Guiscaye. Moi, parce que je suis femme, vous me laissez sans héritage !

« Je m'en irai donc à travers ces pays, ainsi qu'une vagabonde, et ce mien corps, je le donnerai à qui voudra bien le convoiter, aux Maures pour de l'argent et aux Chrétiens de bon gré : ce que je pourrai gagner ainsi, je le consacrerai au salut de votre âme. »

Alors le Roi demanda : « Quelle est celle qui parle ainsi ? »

L'Archevêque de répondre : « Votre fille doña Urraque.»

« — Taisez-vous, ma fille, taisez-vous; ne tenez point semblable discours : car la femme qui parle ainsi mérite d'être brûlée.

« Dans la vieille Castille j'ai réservé une part d'héritage, une ville que l'on nomme Zamora, Zamora la bien fermée. Fermée d'un côté par le Douero, d'un autre par la Roche-Taillée, d'un troisième par la Maurérie. C'est une part bien belle.

« Et qui vous la prendra, ô ma fille, que ma malédiction l'écrase ! »

Tous disent : « *Amen! amen!* » sauf don Sanche qui se tait (1).

(1) Ce silence est éloquent et renferme bien des menaces. Mais on pouvait aussi interpréter les sentiments ambitieux et cruels de don Sanche par la parole, et Guillen de Castro l'a fait avec bonheur dans sa *Jeunesse du Cid* :

Le Roi. Et d'après ces dispositions, si la bénédiction du ciel s'unit à celle que je vous donne, toutes les forces humaines ne pourront l'emporter sur vos forces réunies, ni résister à vos armes. C'est ainsi qu'un faisceau de verges ne peut être rompu, tandis que lorsqu'il est détaché on peut rompre facilement celles qui le composaient.

Don Sanche. Mais d'après cet exemple même, seigneur, est-il bien que tu divises à présent ce que tu pourrais laisser réuni? Pourquoi ne pas rassembler pour moi toutes les forces de l'Espagne? Ne vois-tu pas que tu me fais injure, que tu m'enlèves ce qui m'appartient?

Le Roi. Don Sanche, prince, mon fils, prends-y garde, tu te

XXXVI

Même sujet.

Aux approches menaçantes de la mort, le roi Ferdinand avait distribué ses terres, et déjà le partage était achevé, lorsque, vêtue de sa robe noire de deuil et les yeux en pleurs, l'infante Urraque par lui oubliée entra dans la salle funèbre.

A la vue de son père, elle s'agenouilla devant le lit avec le respect qu'elle devait, lui prit la main et la baisa.

Puis, après avoir montré son chagrin par de tendres larmes, d'une voix humble elle fit entendre ces plaintes :

« Des lois divines et humaines, laquelle, ô mon père,

trompes. La Castille seule était mon héritage. Léon appartenait à ta mère doña Sanche ; le reste est provenu de mon bras et de mon épée, et ne le puis-je pas répartir librement entre mes enfants, entre lesquels je partage aussi mon cœur?

Don Sanche. Et si tu n'avais été roi de Castille, avec quoi aurais-tu conquis ce qu'aujourd'hui tu partages? Quels trésors, quelles armées aurais-tu pu employer? Si donc la Castille m'appartient de droit, il est clair que le reste est à moi, parce que c'est au fonds et non à la main qui l'a employé que doivent se joindre les accroissements. Puisse le ciel, mon père et seigneur, conserver mille ans ta vie! Mais si tu meurs, mon épée saura me rendre ce que tu m'enlèves et réunir en un faisceau les forces que tu divises.

Le Roi. Enfant désobéissant, une citadelle châtiera ton orgueil et ton arrogance.

Don Sanche. Tout t'appartient pendant ta vie.

Le Roi. Que ma malédiction tombe sur toi si tu n'obéis pas à mes volontés!

Don Sanche. Une malédiction injuste est sans effet.

Las Mocedades del Cid, 1re Partie, 1re Journée. Traduction de M. A. La Beaumelle.

vous apprend à déshériter les femmes pour avantager les hommes?

« A Alphonse, Sanche, et Garcie, qui se trouvent devant vous à cet instant, vous laissez tous vos biens, et de moi il ne vous souvient point.

« Je ne dois pas être votre fille, car s'il en était ainsi, vous seriez contraint par votre nature même de garder de moi souvenir.

« Mais si je ne suis pas légitime, mais si je ne suis qu'une bâtarde, n'êtes-vous donc pas poussé par la nature à nourrir vos bâtards?

« Et s'il n'en est pas ainsi, répondez : Quelle faute me déshérite? Quelle irrévérence ai-je commise envers vous qui me vaille tel châtiment?

« Si vous me faites semblable injustice, que diront les nations étrangères, que diront vos braves et vos preux quand ils l'apprendront?

« Que vous n'avez pas le droit, non, que vous n'avez aucunement raison de donner à des hommes ces biens qu'ils peuvent conquérir à la guerre.

« Vous me laissez déshéritée, mais songez que je suis femme, songez à ce que je puis faire sans protecteur comme sans biens.

« Si vous ne me laissez point de terres, il faudra m'en aller à l'étranger, et afin de cacher votre injustice, je ne m'avouerai point pour votre fille.

« En costume de pèlerine et en pauvreté j'irai; mais faites compte que les pèlerines parfois sont devenues des prostituées.

« Noble est le sang que je porte; mais je crains d'oublier cette noblesse et de me croire un jour étrangère, car c'est comme une étrangère que vous me traitez. »

Ainsi parla-t-elle, et, à peine ces plaintes proférées, en attendant réponse, elle donna nouveau cours à ses tendres pleurs.

XXXVII

Réponse du Roi à Urraque.

Le noble roi don Ferdinand écoute attentivement de ce lit où il va mourir les plaintes de sa fille doña Urraque.

Cette audace l'afflige, il va pour répondre et ne parle point : car les rois eux-mêmes sont contraints au silence par l'audace d'une femme.

Cependant, pour lui donner une réprimande en même temps qu'une consolation, il arracha ces paroles de son sein, avant que son âme en fût arrachée :

« Si les larmes que tu verses sur les richesses, tu les versais sur ma mort, je ne doute pas, fille bien-aimée, que ma vie n'en fût prolongée.

« Comment pleures-tu, femme insensée, sur les biens de cette terre, quand tu vois que de tous je n'emporte aujourd'hui que le linceul ?

« Je rends grâce au ciel de ce moment de vie qu'il m'accorde, moment décisif où je pourrais te laisser prendre la route mauvaise.

« Quand je partirai, j'irai droit à la céleste demeure, la flamme de tes paroles m'ayant tenu lieu de purgatoire.

« Tu es envieuse de tes frères, et tu ne vois pas, ô malheureuse, que je ne leur laisse pas ces biens sans l'obligation de les garder. Eux, ils sont pauvres avec beaucoup; et toi tu es riche sans rien, parce que les femmes nobles trouvent partout passage.

« Que tu sois ma fille, je le confesse, et cependant ta naissance fut impure : car impures étaient mes pensées, à l'instant où je t'engendrai. Tu naquis d'une mère honorable, mais le lait de la nourrice à laquelle on te confia,

comme tes paroles le montrent assez, n'était que le lait d'une vilaine.

« Tu annonces que tu passeras à l'étranger : eh bien, je ne m'étonne pas que, qui laisse aller ainsi sa langue, se laisse aller soi-même à l'infamie. Cependant, si par là je puis arrêter tes menaces et ta hardiesse, en surplus des dispositions que j'ai déjà faites, je veux faire une disposition nouvelle.

« Je ne vais point te laisser pauvre, crainte que tu n'accomplisses ta parole ; quoique femme noble, je te sais très-déterminée. A toi je laisse Zamora, ville de bons remparts et de bonnes tours : car à tes égarements conviennent de fortes murailles. Au dedans se trouvent des hommes braves pour te servir et la garder ; confie-toi à leurs conseils et ménage mes trésors. Si j'ai réservé cette part d'héritage, c'est que j'avais de toi bon souvenir ; en la gardant, montre-toi digne de ton sang et de ta race.

« Et si quelqu'un t'enlève Zamora, que sur lui tombe ma malédiction ! »

Tous ont répondu : « *Amen!* » sauf don Sanche qui se tait.

LIVRE II

LE CID SOUS LE ROI DON SANCHE

I

Le Cid rappelle à don Sanche son serment.

Roi don Sanche, roi don Sanche, ta barbe commence à pousser; mais celui qui te la vit naître ne te verra pas en devenir plus sage.

Et voici qu'en ces temps, pour convoquer les cortès, il envoya des lettres par tout son royaume, dans les unes invitant à venir avec prière, dans les autres l'ordonnant avec colère et menace.

Et voici que tous étant arrivés, il leur a parlé de la sorte :

« Vous savez bien, mes vassaux, comment mon père, à sa mort, distribua ses terres à qui les lui convoitait fort; comment il donna les unes à doña Elvire, et d'autres à doña Urraque, d'autres aussi à mes frères. Or, toutes étaient

miennes, et cela par droit d'héritage. Si je les leur enlève, je n'aurai donc commis aucune injustice; car, pour reprendre ce qui m'appartient, je ne fais tort à personne. »

Tous regardèrent le Cid pour voir s'il se lèverait pour répondre au Roi ce qu'il en pensait. Le Cid, se voyant ainsi regardé, répondit au Roi en ces termes :

« Vous savez bien, Roi mon seigneur, comment le Roi, à sa mort, nous fit prêter, à nous tous qui nous trouvions là, ce serment : qu'aucun de nous n'agirait contre ce qu'il avait demandé, et n'enlèverait ses terres à qui il les avait léguées. Tous nous dîmes : « *Amen!* »; aucun ne s'y refusa. Or, aller contre son serment, je ne connais pas de loi qui le permette.

« Cependant si vous voulez, seigneur, en agir à votre fantaisie, nous ne pourrons laisser que d'obéir à vos commandements. Mais jamais un fils n'est heureux, qui manque de parole à son père. Dans quelque entreprise qu'il fasse, jamais il n'obtient le succès, jamais Dieu ne le favorise, et ce ne serait point justice. »

II

Victoire de don Sanche sur don Alphonse.

Don Sanche régnait en Castille, et Alphonse, son frère, en Léon : ils se sont déclaré une grande guerre à qui aura les deux royaumes.

Les rois firent bataille auprès de la rivière de Carrion, pour la mort de nombre de leurs gens. Don Sanche, ayant perdu le champ du combat, dut prendre la fuite : il s'en va triste et profondément affligé.

Cependant le roi Alphonse défend à sa troupe de tuer ces Chrétiens. Il s'émeut de grande pitié sur ces événe-

ments, et se plaint que son frère ait été la cause de leur récente rupture.

Rodrigue Diaz de Bivar, ce bon Cid renommé, se met à réconforter son seigneur par ce discours :

« Roi et seigneur, je ne vous dis que la vérité, en vous disant que les troupes galiciennes que possède votre frère, sont maintenant à se réjouir en toute sécurité dans leurs logis, et n'ont de vous nulle crainte, non plus que des gens de votre armée.

« Faites rebrousser chemin aux fuyards, maintenez-les dans votre camp, et demain, à l'aube naissante, tombez sur tous, Léonais et Galiciens, avec grande vigueur, d'un bras bien intrépide, en sorte que l'ardeur de votre courage les remplisse d'épouvante.

« Car c'est leur coutume, quand ils ont remporté quelque victoire, de s'enorgueillir de leur vaillance et de se moquer de l'ennemi. Aussi passeront-ils la nuit à rire et à boire, et dormiront-ils au matin comme des hommes sans pensée. Et vous, brave Roi, vous triompherez d'eux et resterez bien vengé. »

Le Roi approuve fort ce que le Cid vient de lui conseiller. Aussi avec tous ses gens pousse-t-il aux ennemis : les uns sont tués, les autres pris, la déroute est générale. Le roi Alphonse lui-même est saisi dans un temple consacré que l'on appelle Sainte-Marie de Carrion.

Les hommes de Léon, voyant leur seigneur prisonnier, combattent avec une nouvelle furie, et s'emparent du roi don Sanche, que quatorze chevaliers prennent sous leur forte garde.

Le brave Cid, à cette vue, les a aussitôt rejoints, et il leur dit :

« Chevaliers, consentez à relâcher mon seigneur, car je puis vous rendre don Alphonse, de qui vous êtes vassaux. »

Les hommes de Léon répondirent à ce Rodrigue de Bivar tant renommé :

« Ruy Diaz, retournez en paix, sinon vous irez en captivité avec votre seigneur roi que nous emmenons ici avec nous. »

Des paroles qu'il vient d'entendre, le Cid a conçu grande colère : il s'élance contre tous ces gens et délivre son seigneur. Treize ont été tués et le quatorzième s'est enfui.

On emmena à Burgos Alphonse, frère du Roi, fait prisonnier grâce à la grande vaillance et aux exploits de ce brave Cid castillan.

III

Même sujet.

Entre deux rois chrétiens il y avait très-grande division, don Sanche, roi de Castille, et don Alphonse, roi de Léon.

Don Sanche prétend que ce royaume de Léon lui revient par héritage; don Alphonse proteste, et demeure en possession.

Aucun de leurs courtisans ne pouvant les calmer, ni prélats, ni riches-hommes, ni religieux de monastère, on a remis l'affaire aux armes, et avec cette condition : que le vaincu perdrait son royaume sans nul droit de recours.

Déjà les armées se choquent, déjà la lutte commence; les armées se sont choquées dans les plaines, les plaines de Carrion.

Les Léonais combattaient en hommes de courage : cela tourna mal pour les Castillans; ils se virent perdus et se mirent à fuir tous sans aucun ordre. Don Alphonse, compatissant par nature, fut ému de pitié et ne voulut point qu'on les poursuivît.

Mais voici que sur ces entrefaites un pennon a paru, tout de soie écarlate, à bordure d'or et au milieu duquel se

montre par dévotion une croix verte. Cette troupe était toute de Castillans, toute d'hommes de Castille, car c'était le Cid et sa gent. Ils n'avaient pu se trouver à la bataille, étant occupés d'ailleurs. Aussitôt qu'il les vit, don Sanche se trouva consolé.

Ils sont tombés sur les Léonais qui ne se tenaient point en défiance, et ont saisi le roi don Alphonse qu'ils emmènent en captivité.

Comme on entraînait ainsi ce roi captif, le Cid se présente au camp ennemi, et il leur parle en bon chevalier et homme plein de sagesse :

« Écoutez-moi, chevaliers, et acceptez cet accommodement : rendez-nous notre roi avec grande courtoisie, et nous, nous vous donnerons le vôtre incontinent, sans plus tarder. »

Les Léonais s'y refusèrent avec grand orgueil et présomption, craignant que leur roi ne se trouvât mort et que cela ne fût trahison.

Alors le Cid fit d'eux grand carnage, délivra son roi et les jeta dans la confusion. Puis ils emmenèrent le roi don Alphonse, que c'était pitié de le voir, et, sans plus de considération, le mirent dans les fers.

IV

Doña Urraque intercède auprès de don Sanche pour obtenir la vie de don Alphonse.

Comme le roi don Sanche régnait en Castille, il eut barbe puissante, ce roi don Sanche, et n'en devint pas plus sage.

Malgré les Français, il traversa les défilés d'Aspa : sept jours et sept nuits il les attendit en rase campagne, et ne les voyant pas venir, il s'en retourna en Castille.

Il tua le comte de Niebla et lui enleva son comté.

Il jeta en prison son frère don Alphonse, et, après l'avoir ainsi enfermé, annonça, par la voix du crieur public, que quiconque intercéderait pour lui serait regardé comme traître.

Aussi n'est-il ni dame, ni chevalier, qui ose implorer pour lui, personne, si ce n'est sa sœur qui vient demander sa grâce au Roi.

« Roi don Sanche, roi don Sanche, mon frère et seigneur, quand j'étais petite, je me souviens que vous me promîtes une faveur : aujourd'hui que je suis grande, seigneur, accordez-la moi. »

— « Demandez, ô ma sœur; mais à condition que vous ne me demanderez pas Burgos; ni Burgos, ni Léon, ni Valladolid la riche, ni Valence d'Aragon; toute autre chose, ma sœur, ne saurait vous être refusée, non. »

— « Seigneur, je ne demande pas Burgos; ni Burgos, ni Léon, ni Valladolid la riche, ni Valence d'Aragon; ce que je vous demande, c'est mon frère que vous gardez en prison. »

— « Cela me convient, je l'avoue, ô ma sœur; demain je vous le livrerai. »

— « Mais c'est vivant que vous me le livrerez, vivant, oui vivant, et non pas mort, oh non! »

— « Mal soit pour vous, ma sœur, et pour qui vous conseilla pareille chose; eh bien, oui, demain, dès le matin, je vous le donnerai, mort (1). »

(1) Je crois qu'il faudrait lire *moine* au lieu de *mort*, *monje* au lieu de *muerto*. En effet, les romances eux-mêmes, comme nous allons le voir, ne nous permettent pas de supposer qu'il ne soit sorti de prison que pour être exécuté; d'ailleurs les histoires et les chroniques sont d'accord à dire que s'il obtint la vie sauve, ce fut à la condition (inobservée, il est vrai) de se renfermer dans un cloître.

V

Victoire de don Sanche sur don Garcie.

Le roi don Sanche régnait dans le royaume de Castille, et don Garcie, frère de don Sanche, en Galice. Au sujet de leurs couronnes ils ont déjà beaucoup guerroyé, et voici qu'ils se rencontrèrent encore tous deux dans une bataille fort sanglante. Nombre de leurs gens y périrent, et don Garcie, ayant fait don Sanche prisonnier, le remit à la garde sévère de six chevaliers, puis il s'élança à la poursuite des partisans de son frère.

Don Sanche, se voyant captif, en conçut un vif dépit; aussi supplia-t-il ses gardiens de le laisser aller sain et sauf, promettant de les récompenser largement, de leur accorder pour toujours son assistance, et aussi de ne tenter aucune entreprise contre le royaume de son frère.

Ils répondirent tous d'une même voix qu'ils ne feraient point ce qu'il leur demandait, jusqu'au retour du roi qui devait statuer à cet égard.

Cependant que don Sanche est ainsi captif, Alvar Fañez est arrivé, et il parle en cette sorte aux chevaliers qui le retiennent captif : « Traîtres, lâchez mon roi, que vous retenez prisonnier ! »

Et, fondant sur eux, il les combat tous les six à la fois; il en désarçonne deux et met en fuite les quatre autres.

Don Sanche, ainsi affranchi de ceux qui le gardaient, s'est écrié d'une voix forte :

« Venez ici, mes vassaux; rappelez-vous, mes chevaliers castillans, l'honneur que vous avez remporté des batailles et des luttes où vous êtes entrés. Ne consentez point à le

perdre aujourd'hui; jurez au contraire de l'accroître encore. »

Quatre cents chevaliers se sont empressés autour de lui, et comme ils étaient ainsi réunis, le bon Cid a paru : il amène trois cents chevaliers qui sont tous gentilshommes.

A leur vue, don Sanche s'est senti un grand courage, et a dit aux siens :

« Descendons vite dans la plaine; puisque le Cid est venu, le champ aujourd'hui doit rester à nous. »

Il fit bon accueil à Ruy Diaz, le renommé Castillan, car il lui dit : « Soyez le bienvenu, ô Cid, l'homme aux grandes fortunes! Aucun vassal, jusqu'à ce jour, n'a obtenu dans le service de son maître aussi beau succès que vous, Cid très-honorable. »

Le Cid répondit au Roi d'un cœur intrépide : « Vous pouvez bien croire, seigneur, que ce champ de bataille vous verra vaincre votre frère don Garcie et vous restera, ou que je mourrai pour vous, comme doit tout vrai gentilhomme. »

Comme ils parlaient ainsi, don Garcie est arrivé. Il vient chantant et allègre, ignorant ce qui s'est passé, et disant comme quoi il a vaincu son frère le roi don Sanche, comme quoi il l'a fait prisonnier et l'a mis sous bonne garde.

Aussitôt que les rois se virent, ils commencèrent une nouvelle bataille plus violente que la première, où le roi don Sanche avait été fait prisonnier.

Don Garcie est vaincu et une grande partie de ses gens tués. Grâce à sa valeur sans pareille, le Cid s'empare de don Garcie, et, avec une excessive satisfaction, le remet aux mains de son seigneur. Par ordre du roi don Sanche, il est lié de fortes chaînes, et on va l'enfermer au château de Luna.

VI

Aventure de don Alphonse à Tolède.

Alphonse, fils du roi don Ferdinand, se trouvait à Tolède, où il s'était enfui par crainte du roi don Sanche, son frère. Il y avait été reçu par Alymaimon, roi de cette ville, qui bientôt l'aima beaucoup; beaucoup aussi l'estimaient les Maures.

Un jour qu'il dormait dans un verger, à l'ombre d'un arbre protecteur, voici qu'Alymaimon et ses Maures sont venus causer auprès de lui.

« La ville est forte, dit le roi; on ne saurait s'en emparer, si on ne lui coupe le pain et toutes denrées pendant sept ans, par un blocus acharné dont on ne se relâche jamais; faute de vivres, elle serait prise la huitième année. »

Don Alphonse entendit ces mots, mais il feignit d'être resté endormi.

Les Maures ont pour coutume, coutume née des prescriptions de leur loi, d'égorger un bélier à certain jour : ils allaient donc l'égorger. Don Alphonse accompagnait le cortége, au côté même du Roi, et ses chevaliers aussi, quoique Chrétiens, nouvellement arrivés de Castille.

Don Alphonse est très-bel homme; il a été enrichi de beaucoup de faveurs. Tous les Maures sont charmés de lui et le comblent d'éloges.

Les deux rois marchaient donc ensemble derrière deux Maures qui devisaient entre eux.

L'un disait à l'autre : « Qu'il est beau ce Chrétien! Il mérite d'être grand seigneur! Rien ne lui serait donné qu'à bon droit!

Le second répondit : « Cette nuit j'ai rêvé qu'Alphonse

entrait à Tolède en chevauchant sur un porc; il sera roi de Tolède, tenez-le d'avance pour certain. »

Comme ils parlaient ainsi, les cheveux de ce bon roi Alphonse se sont hérissés; Alymaimon de sa main les ramenait toujours en bas, mais toujours ils recommençaient à se dresser.

Le roi maure n'en avait pas moins entendu tout ce qui avait été dit, aussi fit-il appeler ces deux Maures qui jouissaient d'un grand renom de sagesse, les deux Maures qui avaient dit qu'Alphonse s'emparerait de la couronne de Tolède. Ils conseillèrent de le tuer.

Le Roi n'agréa pas cet avis, car il aimait beaucoup don Alphonse; mais il lui demanda de jurer que jamais il ne lui porterait tort, à lui non plus qu'à ses enfants. Alphonse fit et exécuta cette promesse bien volontiers. Le roi maure l'aima beaucoup et se trouva rassuré sur son compte.

VII

Le Cid est envoyé par don Sanche auprès de doña Urraque.

Auprès de cette ville de Zamora est arrivé le roi don Sanche; il amène avec lui nombreuses troupes, car il désire beaucoup s'en emparer.

Monté sur son cheval, et accompagné du Cid, il se promène à l'entour, en parlant ainsi à Rodrigue :

« Comme toute cette ville se dresse redoutable sur ses roches taillées! Bien puissantes sont ses murailles, bien nombreuses sont ses tours, et le Douero vient encore baigner leur pied. Oh! oui, elle est merveilleusement forte; tous les hommes qui sont en ce monde ne suffiraient pas pour la conquérir. Si ma sœur voulait me la donner, je la préférerais à l'Espagne.

« Cid, mon père vous a élevé et vous a comblé de bienfaits; par lui vous avez été le premier de sa maison, et chevalier à Coïmbre, quand il enleva cette ville aux Maures. Lorsqu'il mourut à Cabezon, il vous recommanda à moi et à mes frères : nous jurâmes alors entre ses mains d'élever pour vous les faveurs à leur comble. Aussi vous ai-je fait le premier de ma maison, aussi vous ai-je donné une grande terre, qui vaut mieux qu'un comté, le meilleur même qui soit en Castille.

« Je vous demande, don Rodrigue, comme à un ami de prix, de vous rendre à Zamora en qualité de messager royal. Vous direz à doña Urraque, ma sœur, qu'elle me livre cette ville pour une forte somme ou quelque avantageux échange, comme elle le jugera meilleur.

« Pour cette ville, je lui donnerai Medina de Rioseco avec tout l'apanage, et je lui promets de plus Villalpando et son territoire, ou Valladolid la riche, ou Tiedra, qui est un bon château. D'ailleurs, je ferais serment avec douze de mes vassaux d'accomplir ce que j'ai dit; et si elle ne veut point y consentir, je prendrai Zamora de force. »

Le Cid baisa la main au Roi, et, lui ayant dit adieu, se dirigea vers Zamora en compagnie de quinze chevaliers.

VIII

Réponse de doña Urraque au Cid Campeador.

Après avoir tristement gémi sur la mort de Ferdinand, et recueilli la succession, le roi don Sanche, son fils, au milieu de mille hésitations, avec mille promesses et mille prières, ordonne au Cid Castillan d'aller vers le peuple de Zamora. Il doit prier doña Urraque, de la part du Roi, de remettre Zamora au pouvoir et à l'autorité de son frère.

Le seigneur de Bivar ayant cheminé pour remplir la mission royale, arrive à la vieille poterne de la ville qu'on avait donné ordre de garder. Aussi, quoiqu'il soit la gloire du peuple espagnol, lui refuse-t-on l'entrée. Il cherche à forcer la consigne pour remplir les ordres du Roi : la sentinelle, préposée à la surveillance de la porte, essaie de résister et de défendre le passage.

Au bruit que fait le Castillan, malheureuse doña Urraque, vêtue d'une robe noire, appuie son sein contre le mur, et le visage et les mains agitées, les yeux trempés de larmes, elle dit au brave Rodrigue :

« Arrière, arrière, Rodrigue, superbe Castillan. Il devrait te souvenir de ce bon temps passé où je t'armai chevalier sur l'autel de saint Jacques : mon père te donna l'armure, ma mère te donna le cheval, et moi, je te chaussai l'éperon d'or pour que tu fusses plus honoré (1).

« Que viens-tu frapper à ces portes jadis étrangères, mais conquises par ta valeur? Tu viens m'ordonner, n'est-ce pas, de ne plus vivre qu'une vie de chagrins, d'être morte pour la gloire? Puisque tu as déposé les formes de l'amitié, et que tu lèves la main, sans voir que je suis la justice, *arrière, arrière, Rodrigue, superbe Castillan.*

« Arrière, puisque tu as brisé la parole et le serment donnés à celle dans l'âme de qui tu étais entré, puisque tu

(1) La *glose*, que l'on retrouve assez souvent dans les anciens *Cancioneros*, est en poésie ce que sont en musique les *variations*. L'ode, mise dans la bouche de doña Urraque, est donc une glose, dont le thème, ou la *letra*, pour me servir du terme espagnol, se trouve constituée par la première strophe : cette strophe, en effet, pour la terminaison de chacune des strophes suivantes, donne un couple de vers. Du reste, cette *letra* est très-populaire en Espagne ; nous allons la retrouver tout à l'heure, et le *Romancero general* la donne encore intercalée dans un Romance qui a pour titre : *El Amante apaleado ;* mais là, elle est en langue portugaise, et, à la place des deux derniers vers, le chantre d'amour répète les deux premiers.

as rempli son cœur de chagrins pour qu'elle ne pût y conserver ton amour; mais quand ta main cruelle signa l'arrêt de mon malheur, encore que le roi te l'enjoignît, *tu aurais dû te rappeler ce bon temps passé.*

« Je suis femme, et ma passion ne me permet point de demander ta perte au ciel, car si mon âme est offensée, offensé pareillement est mon cœur. Et quoique mourant par ta faute, je ne t'en souhaite pas mauvaise récompense, car je me rappelle, ô cruel, *le jour où je t'armai chevalier sur l'autel de saint Jacques.*

« Ce que tu n'as pas considéré, les femmes le considèrent; ainsi, quand tu assistas au complot, tu te souvins de ce que tu étais, et tu oublias ce que tu avais été : j'imagine pour toi cette excuse, car tu es aujourd'hui gentilhomme d'armes. Mais tu ne l'étais point, tu n'étais qu'un simple vassal, *quand mon père te donna ton armure et ma mère ton cheval.*

« Ils te firent monter au rang que par ta faute j'ai perdu : ils firent ton bien et mon mal; car autant d'honneur ils te donnèrent, autant tu m'en enlevas à moi. Et cependant, conservant la soumission filiale due à un père chéri, *je te chaussai l'éperon d'or pour que tu fusses plus honoré.* »

IX

Mauvais succès et exil du Cid.

Le Cid, étant entré dans cette ville de Zamora, se présente devant doña Urraque, qui le reçoit très-bien. Alors il lui dit le message que pour elle il apportait. A l'entendre, doña Urraque a versé beaucoup de larmes, et elle s'écrie :

« Malheureuse ! malheureuse ! c'est ainsi que m'aimait don Sanche ! ainsi qu'il remplit le serment par lui fait à

mon père ! A peine ce père mort, il a pris à don Garcie toutes ses terres et l'a jeté dans un cachot, où, aujourd'hui encore, ainsi qu'un voleur, il est gisant. Il détient pareillement le royaume de mon frère Alphonse, qui s'est enfui à Tolède et se trouve en ce jour avec les Maures. Il a enlevé Toro à ma sœur, à ma sœur doña Elvire, et à moi il veut prendre Zamora. Quel malheur pour moi !

« Il sait trop bien, ce roi don Sanche, que moi je ne suis qu'une femme, et que je ne combattrai pas avec lui; mais je ferai qu'en secret ou en public il reçoive cette mort qu'il a si bien méritée. »

Alors, Arias Gonzalo s'étant levé, répondit ainsi à la Reine :

« Ne pleurez point, madame, je vous le demande en grâce. En cette heure de péril, le meilleur parti à suivre est de ne pas tant vous affliger, car il vous en adviendrait grand dommage.

« Parlez à vos vassaux, dites-leur ce que le Roi demande; s'ils trouvent cette demande légitime, livrez-lui la ville incontinent. Mais s'il ne leur semble point juste d'obtempérer aux désirs du Roi, mourons tous en cette ville comme le doivent des gentilshommes. »

L'Infante jugea bon d'exécuter ce qu'il disait, et elle entendit ses vassaux lui jurer qu'ils périraient tous enfermés dans Zamora, avant que de livrer leur ville au Roi.

Avec cette réponse, le Cid est retourné vers son bon Roi; celui-ci, à pareille nouvelle, de s'écrier : « C'est vous, Cid, qui avez conseillé de ne pas me donner ce que je voulais, parce que vous avez été élevé dans les murs de cette ville. Si ce n'était pas les soins de mon père, je vous ferais pendre sur-le-champ. Mais d'aujourd'hui en neuf jours, je vous ordonne de vider mes terres et le royaume de Castille. »

X

Rappel du Cid.

Le Cid alla à sa terre et, avec ses vassaux, prit la route de Tolède, où se trouvait Alphonse depuis sa fuite.

Les comtes et les riches-hommes disaient au roi don Sanche de ne pas perdre un tel vassal, un homme de vaillance pareille à celle du Cid Ruy Diaz, qui vraiment était bien grande.

Le Roi, voyant qu'il serait bon de suivre ce conseil, appela Diègue Ordoñez et le chargea d'aller dire au Cid qu'il eût à revenir incontinent vers lui ; qu'il le traiterait en brave et lui donnerait la première place entre les gens de sa maison.

Ordoñez courut après le Cid et lui transmit son message. Celui-ci réunit en délibération les gens qu'il emmenait avec lui, leur demandant si c'était leur avis qu'il se conformât aux ordres du Roi.

Ils lui conseillèrent de revenir vers le Roi, puisqu'il avait envoyé son excuse, et le Cid revint avec eux.

Le Roi l'ayant appris, fit deux lieues à sa rencontre, accompagné de cinq cents chevaliers. Le Cid, à la vue du Roi, descendit de cheval et lui baisa aussitôt les mains. Puis il revint au camp, et tous les Castillans eurent grand plaisir à le revoir avec eux.

XI

Mise du siége devant Zamora.

A la mort du roi don Ferdinand, qui mourut, dit-on, cité devant Dieu, son fils, le roi don Sanche, lui succéda sur le trône. Comme il convoitait Zamora, en guise d'ambassade il envoya à sa sœur, doña Urraque, un certain Pero Hernandez, avec une lettre ainsi conçue :

« Ma sœur, si vous voulez y penser, vous verrez que, pour vous avoir donné Zamora, mon père fut mal conseillé, sachant bien qu'il ne pouvait ainsi distraire cette ville de mes États. Le mieux serait donc, pour votre décharge comme pour la sienne, de la laisser revenir à ma couronne, qu'elle a quittée par injustice. Quant à votre subsistance, je vous payerai pension alimentaire.

« Réfléchissez bien à cette lettre, madame. Communiquez à cet Arias, nommé Gonzale, les propositions qu'elle contient. Et si ces choses vous déplaisent, tenez-vous bien pour dit que je vais aller conquérir Zamora, l'épée à la main. »

La Reine, ayant reçu cette lettre, dit en réponse « que doña Urraque possédait Zamora de bon droit, et qu'elle ne saurait abandonner une ville qu'elle tenait de son père. »

A la nouvelle de ce refus, don Sanche, bien déterminé, a donné des instructions à ses capitaines et rassemblé ses troupes pour marcher sur Zamora.

Le Cid l'en détourne. Mais, aveuglé par la convoitise, il ne s'inquiète guère des conseils. Marchant à journées réglées, il arrive devant Zamora, et sous les murs donne une bataille rangée, où les deux partis s'entre-choquent avec une grande fureur.

XII

Siége de Zamora.

A peine Ferdinand mort, Zamora est déjà assiégée : d'un côté l'assiége le Roi, et de l'autre le Cid. Du côté qu'assiége le Roi, Zamora ne se rend aucunement; du côté que presse le Cid, elle est déjà prise. Dans un si grand péril doña Urraque se mit à la fenêtre d'une tour plate et dit ces mots :

XIII

Reproches de doña Urraque au Cid.

« Arrière, arrière, Rodrigue, le superbe Castillan ! Il devrait te souvenir de ce bon temps passé, où tu fus armé devant l'autel de saint Jacques, quand le roi fut le parrain, et toi, Rodrigue, le filleul. Mon père te donna l'armure, ma mère te donna le cheval, et moi, je te chaussai les éperons pour que tu fusses plus honoré.

« Je pensai à me marier avec toi : mes péchés ne le voulurent point, et tu épousas Chimène, fille du comte Lozano. Avec elle tu as trouvé de l'argent, avec moi tu aurais trouvé un royaume : or, si la rente est bonne, la couronne est encore meilleure. Tu as fait un beau mariage, Rodrigue, mais tu pouvais en faire un bien plus beau : tu as dédaigné la fille du roi pour prendre celle du vassal. »

A ces paroles, don Rodrigue demeura tout troublé, et dans son trouble il se mit à répondre :

« Si vous le désirez, madame, nous pouvons bien défaire cela. »

Doña Urraque répliqua d'un visage très-tranquille :

« Que le Dieu du ciel ne permette pas que par moi arrive un tel malheur : je serais remplie de chagrin d'avoir été cause de cette séparation. »

Aussitôt le Cid se retourna, et d'une voix très-triste :

« Arrière, arrière, mes hommes, mes gens de pied et mes gens de cheval, car de cette tour plate on m'a lancé un trait. La flèche n'avait point de fer, mais elle m'a transpercé le cœur ; je n'y vois aucun remède : toute ma vie en sera plus malheureuse. »

XIV

Défi de deux chevaliers zamorans.

Deux chevaliers zamorans qui, au dire des gens, sont le père et le fils, remontent en chevauchant les rives du Douero. Ils vont échangeant entre eux ces paroles très-orgueilleuses, qu'ils se battraient avec trois, et aussi bien avec quatre, et que cinq se présentant, ils ne leur refuseraient point bataille, pourvu qu'ils ne fussent ni frères, ni cousins du Cid, non plus que de sa tente ou de sa table. Mais que des tentes royales sortent les plus valeureux : à tous ils donneront satisfaction, ils en prennent l'engagement.

XV

Réponse du Cid.

Auprès du mur de Zamora on voit passer un chevalier armé de toutes pièces, et qui, monté sur un cheval au poil noir, crie d'une voix forte :

« Qu'on fasse bonne veille sur le rempart. Car celui que je trouverai veillant, je l'aiderai de mon cri, et celui que je trouverai dormant, je le jetterai vif en bas. Car pour l'honneur de Zamora j'ai été appelé et je suis venu.

« S'il est ici quelque chevalier, qu'il vienne combattre avec moi, pourvu que ce ne soit pas le Cid, non plus que son cousin Bermudez. »

Le bon Cid a entendu les paroles qu'il vient de dire :

« Quel est ce chevalier qui fait pareil défi ?

— « Je m'appelle Ortuño, Cid ; Ortuño est mon nom.

— « Il devrait te souvenir, Ortuño, du passage de la rivière, en ce jour où je vainqnis les Maures, et où Babieca était avec moi. En ce temps-là, tu n'étais pas encore aussi hardi. »

Ortuño, l'ayant entendu, lui répondit de la sorte :

« Alors j'étais novice, aujourd'hui j'ai pris de l'âge, et à user ainsi de la guerre, j'ai pris cette hardiesse.

« Cependant, toi, je ne te défie point, non plus que ton cousin Bermudez ; car je vous tiens pour mes seigneurs, et vous me tenez pour votre ami.

« Mais s'il est quelqu'autre chevalier qui veuille faire combat avec moi, voici que je l'attends au champ avec mes armes et mon cheval. »

XVI

Suite du défi.

Deux chevaliers zamorans remontent en chevauchant les rives du Douero. Ils portent des emblèmes de couleur verte et montent des chevaux alezans. Ils sont armés d'une bonne armure ; ils ont au côté de riches épées, devant la poitrine des écus, à la main de lourdes lances ; ils se servent d'étriers à la genette et de freins à ornements d'argent. Et de ce que ces choses sont bien disposées, ils paraissent encore mieux armés.

D'une colline qui domine le camp, ils descendent plus rapides que des lévriers, et on sort, pour les regarder, du quartier du roi don Sanche.

A peine arrivés de l'autre côté, ils firent tourner leurs chevaux ; puis, après un long moment d'attente, ils tinrent cet orgueilleux discours :

« Serez-vous deux contre deux, deux chevaliers castillans à pouvoir faire le coup de lance contre nous, deux chevaliers zamorans, pour que nous vous donnions à connaître que le Roi n'agit pas comme un gentilhomme, en enlevant à doña Urraque ce que son père lui a donné ?

« Nous renonçons à toute estime, nous renonçons à tout honneur, et à ce qu'un roi fasse cas de nous, et à ce qu'un comte nous place à son côté, si à la première rencontre nous ne les avons renversés. Cela, quand même il en viendrait trois ; cela, quand même il en viendrait quatre ; cela, quand même il en viendrait cinq, quand même le diable viendrait : pourvu que ne vienne pas le Cid, qui nous a pour frères d'armes, non plus que le roi don Sanche, que

nous reconnaissons pour seigneur, des autres chevaliers viennent les plus braves ! »

Deux comtes, qui étaient beaux-frères, ayant entendu ce défi :

« O chevaliers, attendez que nous ayons nos armes ! »

Aussitôt ils demandent leurs armes, sautent sur de bons chevaux et courent aux tentes sous lesquelles habite le roi don Sanche; ils sollicitent de lui permission d'aller tenir le champ contre les chevaliers, qui viennent de parler avec tant de fierté.

Le bon Cid, modèle des braves, dit alors :

« Ces deux guerriers ennemis, je ne les regarde pas, moi, comme des lâches ; car en maintes passes d'armes s'est montrée leur valeur. Ainsi, au siége de Zamora, ils ont tenu le champ contre sept : le jeune homme en tua deux, le vieillard en tua quatre ; pour un qui leur échappa, ils ne laissent plus pousser leur barbe. »

Comme, à ces paroles du Cid, les deux comtes irrités se retiraient, le Roi, les voyant ainsi partir, ordonna qu'ils revinssent, et alors, plutôt de force que de gré, leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

Pendant que les comtes revêtent leur armure, le père tient au fils ce langage :

« Tournez-vous, mon fils, vers Zamora, vers Zamora et ses remparts. Voyez-vous comme ces dames et ces demoiselles sont tout entières à nous regarder ? Mais ce n'est pas moi, mon fils, qu'elles regardent, moi vieux et blanchi : mon fils, c'est vous, qui êtes jeune encore et valeureux. Si vous vous comportez en brave, vous serez leur très-honoré ; si vous vous comportez en lâche, vous leur serez un objet de mépris et d'insultes. Affermissez-vous sur les étriers, affermissez cette lance en votre main et ce bouclier devant votre poitrine. Excitez votre cheval, car celui qui attaque le premier est estimé le plus vaillant. »

A peine a-t-il parlé, que déjà les comtes se présentent :

celui-ci vient couvert de noir, celui-là d'écarlate (1). Nos champions s'élancent les uns contre les autres et se choquent violemment. Le jeune Zamoran renverse de son cheval l'adversaire qui lui était échu, et le vieux à une rencontre transperce le sien d'outre en outre. A cette vue, le comte jeté bas quitte le champ-clos en fuyant.

Les deux Zamorans victorieux retournent à leur ville en tout honneur.

XVII

Trahison de Bellido Dolfos.

Comme la grande ville de Zamora se trouvait assiégée par le roi don Sanche et mise en très-pressant danger par la gent castillanne, le traître Bellido Dolfos, désireux de son salut, fit une poterne dans le mur et se rendit au quartier du Roi. Il avait tramé une grande trahison, une trahison telle qu'on ne saurait l'imaginer.

Sans attendre aucun introducteur, il est entré dans la tente royale, et, le genou à terre, il a parlé de la sorte :

« O don Sanche, roi fameux de la Castille renommée ! désirez-vous conquérir Zamora, la ville bien fermée, et réduire ses habitants au fer de l'épée ou au feu ? Vous le pouvez, mais à une condition ; prenez envers moi le loyal engagement de l'observer et ne retirez pas votre parole. Il faut que vous veniez seul avec moi, sans garde, jusqu'à la muraille. Là vous verrez une poterne dégarnie de sentinelle par laquelle vos gens pourront entrer et mettre fin à la guerre. »

(1) Timoneda, dans la *Rosa Espanola*, donne cette variante : « Celui-là de vert, on le dit amoureux. »

Le Roi reste pensif, la main dans la barbe; il a différentes pensées, et ne sait pas trop ce qu'il doit faire. D'un côté, il suspecte quelque sanglante trahison; de l'autre, il a confiance en l'insidieuse parole. Enfin, il se laisse vaincre par l'envie de voir Zamora prise et son armée à bout d'une lutte si douteuse.

Il ordonne que le conseil se rassemble; tous les officiers de sa maison y sont appelés. Il leur expose d'abord les faits qui viennent de se passer, puis sa détermination à l'égard de la condition exigée.

Les conseillers furent d'accord pour déclarer mauvais le sentiment du Roi : l'affaire était dangereuse, les propositions perfides. Ils voulaient lui arrêter la main; mais leurs efforts servirent de peu, sa mauvaise fortune lui inspirant le contraire.

Le roi don Sanche s'en va donc seul, en compagnie de Bellido.

De Zamora, on lui annonce quelle trahison est préparée contre lui; mais, malgré cet avis, il se confie en sa résolution.

Tout à coup le traître Bellido Dolfos s'est baissé pour prendre un javelot par lui caché contre la muraille. Non loin était le piége qu'il avait tendu au Roi : celui-ci, sans penser à trahison, arrive auprès de la poterne.

Alors Bellido Dolfos s'écrie en reculant de quelques pas : « Aujourd'hui, Don Sanche, Zamora restera vengée. »

De sa main cruelle, avec une fureur et une force extraordinaires, il a lancé le javelot aigu. Le Roi est percé de part en part. Oh! qu'il voudrait se venger! mais la Parque inexorable l'arrête en son dessein. La blessure était mortelle, et il tomba mort, ce roi don Sanche, courage et honneur de l'Espagne.

XVIII

Avertissement du roi don Sanche.

« Prends garde, prends garde, roi don Sanche! Des murs de Zamora s'est échappé un homme déloyal : ne nie point que je t'en aie averti. Il se nomme Bellido Dolfos, fils de Dolfos Bellido. Il a déjà fait quatre trahisons, tout à l'heure il en aura fait cinq. Si le père fut grand traître, plus grand traître encore est le fils. »

Dans le quartier royal on pousse des cris, parce que don Sanche est méchamment blessé.

Bellido Dolfos l'a tué, en commettant une grande trahison. Et aussitôt après l'avoir tué, il est rentré par une poterne, et il parcourt les rues de Zamora en disant, en criant : « C'est l'heure, doña Urraque, de remplir votre promesse. »

XIX

Bellido assassine don Sanche.

« Roi don Sanche, roi don Sanche, ne dis pas que je ne t'avertis point. De cette Zamora que tu assiéges un traître est sorti. Il se nomme Bellido Dolfos, fils de Dolfos Bellido, qu'il a tué lui-même et jeté ensuite à la rivière. S'il te trompe, roi don Sanche, ne dis pas que je ne te préviens point. »

Le traître a entendu ces mots, et il en a conçu une grande fureur. Il va où se trouve le Roi et lui parle de la sorte :

« Vous savez bien, seigneur, l'animosité de la querelle que ce méchant Arias Gonzale et ses fils ont contre moi. Aujourd'hui encore ils m'ont poursuivi jusqu'à votre quartier. Cela, parce que je les accuse d'empêcher par leur faction que doña Urraque remette Zamora en votre pouvoir.

« De plus aujourd'hui, ayant surpris mon intention bien arrêtée de vous livrer Zamora par une poterne dérobée, ils veulent assurer votre propre perte en me perdant moi-même dans votre crédit. Si vous m'agréez pour vassal, je vous servirai sans récompense. »

Content de ces paroles, le bon Roi lui répondit :

« Montre-moi, ami, par où je dois prendre cette ville. Bientôt, certes, tu y seras plus que cet Arias Gonzale qui la gouverne avec tant d'écarts. »

Le traître lui baisa la main et lui dit tout bas :

« Allons-y, vous et moi, seigneur, seuls, pour ne pas faire tumulte. Vous verrez ce que vous me demandez, et auprès une grotte où vous disposerez vos gens. Le reste à ma prudence! Avec cent hommes de pied, je m'engage à tuer les sentinelles, et alors vos bannières pourront entrer par la poterne que je leur aurai gardée. »

Le lendemain, dès le matin, s'acheminent Sanche et Bellido : le bon Roi sur son cheval, et Bellido sur son roussin. Ils vont ensemble examiner l'enceinte, ils vont seuls examiner la poterne.

Comme le Roi achevait le tour des remparts, il arriva près de la rivière, et eut à descendre en cet endroit pour certaine nécessité. Il remit son javelot à ce maudit Bellido, un javelot court et doré, qu'il portait avec lui. Ce traître le lança contre lui et l'atteignit dans le dos d'un mauvais coup : transpercé, le Roi tomba à terre. Bellido de tourner bride et de courir en hâte à la poterne.

Don Rodrigue, dit de Bivar, lui a demandé la cause de cette fuite : le méchant ne répondant point, le Cid s'élance vite à

cheval et le poursuit sans éperons; mais avant qu'il l'ait atteint, Bellido est rentré à Zamora. Doña Urraque pourvoit à ce qu'on le mette en prison, et Arias Gonzale veille sur lui jusqu'à ce que la justice le réclame.

Le Cid s'en retourne avec dépit de n'avoir pas saisi Bellido, avec malédiction contre lui-même d'avoir chevauché sans éperons. Encore ne soupçonne-t-il point pareil malheur, il croit à tout autre crime. Oh! s'il connaissait la réalité, il attaquerait avec rage cette poterne, jusqu'à bonne vengeance du bien-aimé roi don Sanche.

XX

Même sujet.

Dolfos sort de Zamora, il court en toute hâte; il va fuyant les fils du bon vieillard Arias Gonzale. C'est dans la tente du bon Roi qu'il s'est mis à couvert.

« Que Dieu vous maintienne, ô Roi!

— « Bellido, sois le bienvenu.

— « Seigneur, je suis votre vassal, votre vassal et votre partisan. Aussi, comme je conseillais au vieil Arias Gonzale de vous rendre cette ville de Zamora dont on vous a frustré, il voulait me tuer : mais je me suis échappé. Je viens donc, seigneur, me mettre à vos ordres, avec le désir de vous servir comme un bon gentilhomme. Je vous ferai pénétrer dans Zamora, n'en déplaise à Arias Gonzale : je sais une fausse poterne qui vous y donnera entrée. »

Le brave Arias, l'homme loyal, du haut de la muraille, avertit le Roi en ces termes :

« Je vous déclare, ô Roi, à vous et à tous vos Castillans, que ce Bellido qui vient de sortir d'ici est un méchant

traître; en sorte que, si quelque trahison s'exécute, elle ne nous soit pas imputée. »

Bellido l'entendit, car il tenait le Roi par la main :

« Ne croyez pas, seigneur, ce qu'il avance contre moi. Don Arias m'accuse ainsi, pour empêcher qu'on entre dans la place, car je connais l'endroit faible de cette place, il le sait bien. »

Le Roi lui répondit, plein de confiance : « Je n'en doute pas, Bellido Dolfos, mon bon serviteur; ainsi, allons voir incontinent la fausse poterne. »

— « Allons incontinent, seigneur : mais sortez seul, sans accompagnement. »

Comme ils étaient déjà loin du camp, le bon Roi voulut s'écarter pour certain besoin dont personne n'est exempt, et confia à Bellido le javelot qu'il portait.

Celui-ci, dès qu'il le vit, le dos tourné, sans méfiance, se dressa sur ses étriers et lui lança l'arme avec vigueur. Le trait, ayant frappé entre les épaules, ressortit par la poitrine : sous ce coup le Roi s'affaissa aussitôt, mortellement atteint.

Don Rodrigue l'ayant vu tomber, don Rodrigue de Bivar l'ayant vu tomber blessé, s'élança sur son cheval. Mais il y mit tant de hâte qu'il ne chaussa point ses éperons. Le traître allait fuyant, le Castillan allait derrière lui. Si Bellido était sorti à grande vitesse, à plus grande encore il rentrait.

Rodrigue arriva, qu'il se trouvait en sûreté. Alors le petit-fils de Layn Calvo de s'adresser mille malédictions :

« Maudit soit le cavalier qui chevauche ainsi que moi ! Si j'avais porté mes éperons, le traître ne m'échappait pas. »

Tous vont voir le Roi, qui gît moribond, et tous lui débitent des flatteries; personne ne lui eût dit la vérité, si le comte de Cabra, un bon vieux chevalier, n'eût été là.

« Vous êtes mon seigneur et mon roi, et je suis votre vassal. Il faut que vous songiez à vous, je vous parle selon

la vérité, que vous vous occupiez de votre âme, sans plus faire nul cas de votre corps. Recommandez-vous à Dieu, car nous sommes en un malheureux jour. »

« — Bonne fortune à vous, comte, pour m'avoir conseillé de la sorte! »

En disant ces mots, le Roi rendit son âme à Dieu.

Ainsi mourut-il par un excès de confiance.

XXI

Conseils du comte de Cabra à don Sanche mourant.

Bellido Dolfos, ce traître renommé, venant d'abattre par une mort cruelle le valeureux don Sanche, les principaux du camp se réunissent dans la tente de ce roi. Toute sa maison s'y trouve, tristement curieuse de voir le javelot aigu dont il a été transpercé : on ne veut pas le lui extraire avant qu'il se soit confessé.

Alors le comte don Garcie, dit de Cabra, voyant le Roi en si malheureux état, lui adressa ces paroles :

« O Roi, en qui j'avais mis l'espérance de ma patrie! Je vous vois si malement blessé, que je ne saurais vous donner aucun remède, mais seulement vous rappeler au souvenir de vos obligations.

« Réglez le compte de votre conscience et examinez en quoi vous avez péché contre le Seigneur du ciel qui vous réduit aujourd'hui en cet état. Ne prenez plus garde au corps, car son temps est passé. Déjà vos jours sont remplis et le terme se fait proche. Acquittez-vous des obligations que vous avez contractées lorsqu'on vous baptisa.

« La mort, esclave et maîtresse, ne vous accorde pas plus long délai : elle ne consent pas à un rappel, elle exige

immédiate satisfaction. Prenez donc soin de votre âme, et du corps n'ayez souci. »

Le Roi lui répondit; mais il est tout baigné de larmes, sa langue bégaie et son geste a changé :

« Que la fortune, ô comte, vous accompagne dans vos aventures de guerre, car tout cela est très-bien dit, et vous m'avez donné excellent conseil.

« Je sais bien pour quelle cause je me trouve réduit en pareil état : c'est pour les péchés que j'ai commis envers la majesté sacrée de Dieu, et aussi pour le parjure dont je me suis rendu coupable envers mon père, en faisant le siége de cette ville qu'il avait léguée à ma sœur.

« Je recommande à Dieu mon âme; et puisque je me trouve en telles dispositions, apportez-moi les sacrements. Nous sommes arrivés à la mort. »

Alors son âme s'échappa, et son corps devint froid.

Cependant ses vassaux ont envoyé à Zamora don Diègue Ordoñez, chevalier estimé. Il dit aux habitants de la ville que, comme Bellido Dolfos, vassal de don Sanche, a tué son Roi, il vient défier l'infâme pour son forfait, l'infâme et tous les Zamorans, puisqu'ils sont ses concitoyens, et leur pain, et leur eau, et des enfants que renferme l'enceinte, ceux qui sont nés, ceux qui ne le sont pas encore, tous enfin, grands ou petits, engendrés ou non engendrés.

XXII

Dernières paroles de don Sanche.

Dans le camp établi devant Zamora, gisait le roi don Sanche, blessé par un javelot qui l'avait percé de part en part. C'est de la main traîtresse de Bellido qu'était parti le coup.

Le Roi ne saurait échapper : déjà sa vie touche à son terme. Il s'est levé sur son séant, et il dit à ses vassaux :

« Bellido m'a donc assassiné, ce pervers, quoique étant mon vassal, car j'avais reçu son vasselage. En sont cause les transgressions dont je me suis rendu coupable envers Dieu, et la transgression du serment que j'avais fait à mon père. J'ai enlevé à mes frères ce qu'il leur avait donné. »

Comme il s'accusait ainsi, le bon Cid, agenouillé devant son lit, et répandant beaucoup de larmes, lui a tenu ce discours :

« Je demeure dans l'abandon, sans conseil ni joie, et pareillement tous ces vassaux, qui me reconnaissent pour seigneur.

« Car lorsque ton père, le roi Ferdinand, partagea ses royaumes entre tes frères et toi, il vous recommanda à tous de me traiter avec faveur, pour les services que je lui avais rendus. J'abandonnai tous tes frères pour ne servir que toi seul : pour remplir tes ordres, je leur fis même beaucoup de mal.

« Je n'oserais donc rester en ce lieu, non plus qu'aller en Maurérie. Urraque et don Alphonse nourrissent contre moi grande inimitié, parce qu'ils croient que tout ce qui s'est fait s'est fait par mon conseil, que tu ne les as maltraités qu'à ma suggestion.

« Avant de mourir, ô bon Roi, je te demande en grâce de me rappeler à ton souvenir, je l'ai bien mérité. »

Alors le Roi, s'adressant à ses vassaux et riches-hommes là présents, et évêques, et archevêques, et encore nombreux chevaliers :

« Mes fidèles vassaux, je vous demande et vous ordonne de dire ceci à mes frères et à don Garcie : qu'ils me pardonnent les torts que j'ai eus envers eux, et qu'ils soient grandement bienfaisants pour le Cid, que vous voyez près de moi. Il le mérite en tout point : de leur malheur, la faute n'est pas à lui. »

Alors le Roi prit un cierge et rendit à Dieu son âme, à la très-grande douleur de tous, qui le chérissaient de très-grande affection.

XXIII

Mort de don Sanche.

Comme il se couchait, Phœbus aperçoit, dans la plaine de Zamora, un javelot fiché en terre, tout tremblant encore. Son fer massif retient cloué au sol le roi don Sanche, qui par ses plaintes déchirantes fait gémir les rochers, et des flots de son sang rougit les blancs jasmins. De ses dents, cet homme délicat arrache l'herbe à l'endroit où il gît, et de ses mains crispées les pierres : ces efforts continus meurtrissent son visage.

Ses traits sont décomposés, ses yeux voilés d'un nuage, et il s'écrie que juste est le ciel, juste cette punition du sang. De sa voix affaiblie et râlante, que la campagne seule entend, le pied posé sur le seuil de la mort, il dit ces mots lamentables :

« Ce n'est pas Bellido qui m'a tué, mais plût à Dieu que c'eût été lui, car je m'avancerais moins désolé par une route moins incertaine.

« Ceci est le fruit d'une malédiction de celui même à qui je dois l'être; comme il put me mettre en ce monde, le ciel permet qu'il m'en enlève.

« Encore que ma faute ait été grande, ne pouvait-il en arrêter le châtiment, qu'en me voyant périr sous la condamnation de l'homme dont je m'entendis appeler le fils ?

« Tant aveugle la passion, qu'un père veut que son fils meure de cette sorte, par sa malédiction seule ! »

Il voulait parler encore, mais il ne le put, une défaillance l'en empêcha.

La nouvelle de cette malheureuse aventure parvient au quartier royal. Aussitôt ont chevauché le Cid, Bermudez et le brave don Diègue ; aussitôt à l'appel des rauques tambours, tout le camp castillan s'est ébranlé pour aller prendre vengeance du traître qui fit l'assassinat. Mais ils arrivèrent trop tard : Bellido se trouvait en sûreté.

Alors toute la fleur de la Castille revint au quartier royal avec le cadavre pour l'enterrer.

XXIV

Plaintes du Cid à la mort de don Sanche.

Comme sous les murs de Zamora, — s'il en était resté loin il se porterait mieux, — le malheureux don Sanche excitait une douce pitié par ces lamentables discours, son âme s'est enfuie du corps agonisant.

Un traître lui a donné la mort, un traître qui eut toujours cette renommée : mais don Sanche, par obstination, voulut lui garder sa confiance, et s'abandouna à sa protection, à ses mauvais desseins. Qui se livre à un traître tombe en de semblables malheurs.

Le fameux Cid se trouve présent : s'il savait son Roi encore en vie, il ne le laisserait pas tuer pour un monde.

Il médite sur ces désastreux événements, et il voit que, pour comble de disgrâce, il ne saurait brandir sa lance contre Zamora. Un serment qu'il a fait lui enchaîne les mains. Aussi, tandis que la passion le pousse, Dieu et sa parole l'arrêtent-ils : aussi cherche-t-il quelque remède sans pouvoir en trouver; présent est le cadavre, mais absent l'assassin.

Le Cid s'est attendri, parfois il soupire et s'arrête, parfois il regarde le corps et le retourne, et, le voyant mort, il se tait. Il semble rempli de confiance, puis d'un désespoir qui glace sa parole, puis son sang se réveille, et il s'écrie en l'embrassant :

« Roi fameux, qui vas voir la froide terre triompher de ta force et de ton bras valeureux, et qui vis le monde entier dans la terreur, quand tu résolus de le soumettre à ton obéissance, de quoi t'a servi cette bravoure? Voici que ta funeste, ta cruelle destinée, t'étend sur cette terre dure, vaincu par la plus étrange et la plus triste des catastrophes.

« Reconnais enfin, ô Roi, que celle-là était ta sœur qui défendait sa demeure et sa terre, reconnais que le Cid avait raison, quoique tu l'aies dédaigné, quand il te conseillait de terminer cette querelle. Aujourd'hui Urraque sera joyeuse et triomphante de voir mort celui qui tant l'offensa, mort, étendu sur la terre froide et dure, par la plus étrange et la plus triste des catastrophes. »

Il lui adresse ces paroles, et une douce compassion s'empare de lui, et tout mort que soit don Sanche, il le respecte encore et le tient pour son roi.

Ils mettent le cadavre au tombeau, après l'avoir revêtu d'un linceul, et retournent au quartier tracer un plan pour sa juste vengeance.

XXV

Les Castillans se préparent à venger don Sanche.

Le roi don Sanche gît inanimé ; Bellido l'a fait périr. Transpercé d'un javelot, il excite grande pitié. Toute la fleur de la Castille est à pleurer sur lui.

Don Rodrigue de Bivar s'afflige plus qu'aucun autre, et les yeux baignés de larmes, on l'entend s'écrier :

« O Roi don Sanche, mon seigneur ! Qu'il fut malheureux ce jour où, contre ma volonté, tu assiégeas Zamora ! Celui qui te l'avait conseillé, ne craignait, ô Roi ! ni le ciel, ni la terre, car il te fit enfreindre la loi de chevalerie. »

Puis brisant sur ce point, il poursuit d'une voix forte :

« Qu'avant la chute du jour un chevalier soit nommé qui défie Zamora pour si grande trahison. »

Tous confessent que c'est très-bien dit ; mais au champ personne ne va. On craint Arias Gonzale et ses quatre fils, jeunes gens de très-grande vigueur, de très-grande vaillance et réputation. On se met à regarder le Cid pour voir s'il se chargera de la chose.

Le Cid a compris, et il s'explique en ces termes :

« Chevaliers gentilshommes, vous savez bien que je ne puis m'armer contre Zamora, ayant juré de ne point le faire. Mais je vous donnerai un chevalier qui combattra pour la Castille et tiendra le champ si courageusement qu'on ne s'aperçoive pas que je fais défaut. »

Alors Diègue Ordoñez, qui restait assis aux pieds du Roi, s'est levé : c'est la fleur des hommes de Lara et le meilleur de la Castille. D'une voix rauque et irritée, il prononce ces mots :

« Puisque le Cid a prêté un serment qu'il ne devait pas prêter, il n'est pas besoin qu'il choisisse un champion pour soutenir le duel. Il est, en cette armée, des chevaliers d'aussi grande force et vaillance que le Cid, encore qu'il soit très-brave et que pour tel je le tienne.

« Si vous y consentez, chevaliers, je combattrai donc ce combat, ne craignant pas d'y aventurer ce corps et d'y risquer ma vie, car un bon vassal doit offrir sa vie pour son roi. »

XXVI

Apprêts de Diègue Ordoñez pour le défi.

Le visage empreint de tristesse et les traits altérés, le castillan Ordoñez s'arme pour aller à Zamora. Il est tout couvert de deuil jusqu'aux pieds de son cheval, et sous ces noirs vêtements il porte une armure bien trempée. Il a posé sa lance sur son épaule, à la main il tient un crucifix.

Il va ainsi par la plaine sans étonner personne : car s'il s'est équipé de la sorte, c'est pour venger don Sanche.

En marchant il regarde son crucifix et récite cette prière : « Je vous supplie, mon Seigneur, de me garder en votre main. Par la passion que vous avez soufferte, cloué sur votre croix, et par la mortelle blessure qui perça votre côté, veuillez me protéger en ce combat où je me suis engagé. »

Alors il fait le serment de ne point revenir qu'il n'ait vengé don Sanche en faisant payer au traître Bellido sa fourberie et sa cruauté. Puis il s'écrie d'une voix vibrante :

« A mon aide, chevaliers, vous qui vous appelez gentilshommes, car de quelqu'un qui ne le serait point, je ne voudrais pas être aidé. »

XXVII

Défi porté à Zamora par Ordoñez.

Déjà sort Diègue Ordoñez, déjà Diègue Ordoñez est sorti du quartier royal pour défier les Zamorans comme traîtres

et déloyaux. Il est armé d'une forte armure et tient en main une lourde lance : son cheval est noir comme le jais, son heaume de fin acier. Il a donné de l'éperon à la bête, mais près de la muraille il rompt son élan, et là, d'une voix grandement courroucée, il a parlé en cette manière :

« Je vous défie (1), Zamorans, comme traîtres et déloyaux; je défie les grands et les petits, les morts et les vivants; je défie les herbes de la plaine, pareillement les poissons du fleuve, je défie votre pain et votre viande, pareillement votre eau et votre vin. »

Le bon vieillard Arias Gonzale lui a répondu du haut du mur :

« Vous avez parlé comme un homme de vaillance, mais non d'entendement. En quoi les morts sont-ils coupables de ce que font les vivants? en quoi les petits sont-ils coupables de ce que font les grands? Apprenez d'ailleurs que c'est une coutume, aussi inviolable que la loi, que celui qui a défié une cité combatte contre cinq des citoyens (2). »

(1) *Reto* ou *riepto*, qui par son étymologie latine, *repetere*, signifie proprement *accusation*, a pris aussi par extension le sens de *défi* : j'aurais voulu qu'il me fût permis de traduire *accusation en tant que suivie de défi*; ne le pouvant, j'ai dû choisir entre les deux interprétations.

(2) *Cervantes : Don Quijote de la Mancha*, part. 2, chap. 27.

« ..... car un particulier ne peut offenser toute une cité, si ce n'est en la défiant pour trahison d'une manière générale, parce qu'il ne sait point qui, en particulier, a commis la trahison pour laquelle il la défie. Nous en avons un exemple dans don Diègue Ordoñez de Lara, qui défia toute la cité de Zamora, comme il ignorait que Bellido Dolfos seul avait traîtreusement assassiné son Roi, et aussi les défia-t-il tous, et à tous appartenaient la réponse et la vengeance. Il est toutefois très-vrai que le seigneur don Diègue alla trop loin dans sa fureur et dépassa de beaucoup les limites du défi, car il n'avait point à défier les morts, ni les eaux, ni les pains, ni les enfants à naître, ni ces autres bagatelles que rapporte l'histoire : mais bah! quand la colère sort de son lit, la langue n'a plus de rives, ni de maître, ni de frein qui la contiennent. »

— « Je sais bien, Arias Gonzale, je sais bien ce que je dis. Que demain mes adversaires se rendent au champ-clos, avant le soleil levant. »

XXVIII

Même sujet.

Diègue Ordoñez sort, Diègue Ordoñez est sorti du quartier royal, armé de fortes armes et sur un cheval noir comme jais. Il porte sa lance en travers et se tient debout sur ses étriers. Il va porter défi aux habitants de Zamora pour la trahison de Bellido.

Ayant vu Arias-Gonzale se promener au-dessus de la forteresse, Ordoñez lui a dit avec une colère féroce :

« Je défie les habitants de Zamora comme traîtres éprouvés, parce qu'ils ont médité le meurtre du roi don Sanche, mon cousin, et qu'ils ont accueilli dans leur ville celui qui avait accompli le forfait. Pour cela ils furent traîtres trois fois, en pensée, action et parole. Pour cela je défie les vieillards, pour cela je défie les enfants, et ceux qui viennent de naître, et ceux qui ne sont pas nés encore; je défie votre pain, je défie vos viandes, je défie et votre eau, et votre vin, depuis les arbres de la montagne jusqu'aux pierres du ruisseau. »

Alors Arias Gonzale lui a répondu, oh! qu'il lui a bien répondu!

« Si j'étais tel que tu le prétends, je n'aurais point dû naître. Mais tu parles comme un homme de courage et non d'entendement, car tu sais que c'est une coutume établie en Castille, que celui qui défie une cité combatte contre cinq des citoyens, et que la cité soit relevée du défi s'il est vaincu par quelqu'un d'eux. »

Don Diègue, ayant entendu ces mots, fut quelque peu repentant; mais sans montrer couardise, il répondit : « Je maintiens mon dire, même avec ces conditions j'accepte le démenti. Qu'ils viennent, et je les tuerai dans le champ-clos, ou ils parleront comme moi. »

XXIX

Arias Gonzale relève le défi d'Ordoñez.

Déjà sort Diègue Ordoñez, déjà Diègue Ordoñez est sorti du quartier royal, armé d'une forte armure, et sur un cheval au poil noir.

Il va, enflammé de colère, défier les Zamorans pour le meurtre perfide du roi don Sanche son cousin.

Ayant vu Arias Gonzale se promener au-dessus de la forteresse, il a couru jusqu'à lui en donnant des éperons à son cheval, et, d'une voix haute, ce téméraire lui a parlé de la sorte :

« Je vous défie, Zamorans, comme traîtres éprouvés; par vous a été tué le roi don Sanche, par vous a été accueilli dans cette ville le traître, auteur de sa mort : ainsi avez-vous traîtreusement agi. Pour cela je défie les morts, pour cela je défie les vivants, pour cela je défie les hommes et je défie également les enfants, pour cela je défie les herbes et les eaux du fleuve. »

Arias Gonzale entendant ces paroles répondit ainsi :

« Si j'étais tel que tu le prétends, je n'aurais point dû naître; mais tu parles comme un homme courroucé, non comme un homme expérimenté. En quoi les morts sont-ils coupables de ce que font les vivants? et en quoi les enfants sont-ils coupables de ce que font les hommes? et pareille-

ment les eaux, pareillement les herbes toutes choses privées de sentiment?

« Tu connais d'ailleurs l'ancienne coutume qui existe en Espagne. L'homme qui défie une cité doit combattre contre cinq des citoyens, et, s'il est vaincu par quelqu'un d'entre eux, la cité se trouve relevée du défi. »

A ces mots don Diègue s'est senti fort repentant, et il a répondu :

« Le bon droit que je possède excuse mon dire : si j'ai péché par la langue, je n'ai pas péché par les intentions et les sentiments. Au surplus, Arias Gonzale, j'accepte le démenti des cinq champions : ou je les tuerai dans le champ-clos, ou ils parleront comme moi. »

« A la bonne heure, ô don Diègue, s'écria Arias Gonzale. Je prends Dieu pour juge, parce que juste est son jugement. Plaise au ciel qu'il ne vous aide pas plus que votre parole n'est la vérité. La mort du Roi n'est arrivée que par une permission supérieure, parce qu'il avait enfreint l'ordre par lui reçu du Roi son père. Ainsi, je crois, mourront ceux qui suivent son parti. »

Ses officiers ont rassemblé les habitants pour leur apprendre la nouvelle : pour se disposer au combat, trois ou neuf jours sont accordés.

XXX

Réponse des Zamorans au défi.

Arias Gonzale en sa réponse se plaint de ce que ces paroles sont calomnieuses, et on convoque une assemblée d'hommes éminents pour donner une décision en ces circonstances. Ils sortent de Zamora au nombre de douze, et en même nombre du camp.

Arias Gonzale s'était armé pour combattre selon sa promesse, et il avait amené avec lui les quatre fils que Dieu lui donna en ce monde.

Il adresse ces paroles à tous les Zamorans :

« Si parmi vous, hommes d'humble condition ou de mérite et de fortune, il se trouve quelqu'un qui puisse se trouver mêlé à la mort de don Sanche et à la trahison de Bellido, qu'il le confesse en grande hâte et n'éprouve pas de honte à l'avouer. Pour moi, j'aime mieux m'en aller exilé, et exilé en Afrique, qu'être vaincu en champ-clos comme traître et pervers. »

Tous répondent aussitôt sans qu'aucun garde le silence :

« Que le feu d'enfer nous brûle, ô comte, si nous avons participé à cette mort : non, il n'est personne à Zamora qui ait médité pareille infamie. Le traître Bellido Dolfos l'a concertée à lui seul : vous pouvez bien marcher tranquille, et que Dieu vous accompagne, Arias Gonzale. »

XXXI

Arias Gonzale et ses quatre fils se présentent comme champions.

Don Diègue Ordoñez de Lara, ce noble et valeureux vengeur du roi don Sanche (dont Dieu ait l'âme), venant de défier Zamora, doña Urraque a rassemblé son conseil dans le palais. La mort de son frère l'afflige, et ce défi la tourmente.

Et comme la basse envie, dans sa haine contre la vertu et sa jalousie contre la faveur, noircit toute innocence, on remarquait déjà méchamment l'absence d'Arias Gonzale, et par de criminels soupçons on incriminait son retard. Mais à ceux qui le calomnient ainsi, Nuño Cabeza de Vaca, en brandissant son épée, répond d'une voix vibrante :

« Le bourgeois qui augure crainte, bassesse ou mauvaise foi de la part de mon oncle Arias Gonzale a menti, et menti par la barbe : et si quelqu'un refuse encore son respect à ses vénérables cheveux blancs, qu'il vienne m'en demander raison, à moi qui les révère ! »

Sur ces entrefaites, le bon vieillard entre dans la salle, portant le grand deuil : ses fils lui font faire place. Il prend la main de l'Infante et la baise ; puis, après un salut aux bons-hommes, il commence en ces termes :

« Noble Infante, fidèle conseil, don Diègue Ordoñez de Lara — ce nom indique suffisamment un brave chevalier, — en place du Cid don Rodrigue, qui a juré alliance avec vous, vous accable, pour la vengeance de son roi mort, sous un infâme défi. Je me suis donc rendu à cette assemblée, accompagné de ces quatre citoyens, mes fils, du sang honorable de Layn Calvo. J'ai tardé un peu à venir, car les discours ne me plaisent point lorsque les événements demandent action, courage et vengeance. »

En même temps le vieillard et ses fils, déchirant leurs longs vêtements de deuil, apparaissent sous de brillantes armures. Nouvelles larmes de l'Infante et ébahissement des graves vieillards.

L'Infante approuve leur résolution : car tous avaient offert des avis, mais personne des bras.

Arias Gonzale poursuit, disant :

« Agréez, Urraque, mes cheveux blancs pour le conseil et mes fils pour la bataille. Donnez-leur votre main, madame : leur fière jeunesse deviendra invincible si elle est touchée par votre main royale. Honorer la gent noble et payer la gent commune, tel est le devoir du roi qui désire dompter ces forces contraires.

« Il faut que sous le sang de don Diègue s'efface la tache infamante qu'imprime à votre peuple et à vous cet insupportable défi.

« Et si ce sang qui est généreux et qui doit se vendre

bien cher, s'épuise, ce sera pour m'assurer par une mort honorable une immortelle renommée. Je serai le cinquième ou le premier à marcher pour votre cause, et je veux, malgré mes ans, marcher comme un jeune homme noble offensé. Je vais donc au champ, madame, et pour cela ne me rendez point grâce; car le bon vassal doit à un bon roi fortune, vie et renommée. »

XXXII

Arias Gonzale arme chevalier son plus jeune fils.

Le plus jeune des fils d'Arias Gonzale, Pèdre Arias, pour répondre au défi, a passé la veillée d'armes.

Son père lui sert de parrain, doña Urraque de marraine, et l'Évêque de Zamora doit chanter la messe. L'autel est paré et le sacristain encense saint Georges, et saint Romain, et saint Jacques, celui d'Espagne.

L'armure neuve, l'armure vierge attend auprès sur une table; elle est nette comme un miroir et donne courage à qui la regarde.

Cependant l'évêque est venu avec ses habits, il a célébré la messe chantée, et, après avoir béni les harnais pièce à pièce, il en revêt Pèdre Arias. Il lui enlace le heaume magnifique, qui brillait comme le soleil, avec ses reliefs tout fleuris, et son cimier de plumes blanches.

Au moment de l'armer chevalier, le parrain tira son épée et, après l'en avoir frappé, il lui dit ces paroles :

« Tu es chevalier, mon fils, gentilhomme et de noble maison, élevé dans de bons principes dès le sein de ta nourrice.

« Dieu te fasse devenir, ce que j'ai toujours désiré, indomptable dans la fatigue, et dans la bataille valeureux,

et par la bonne fortune de ton épée, l'effroi de tes ennemis, mais de tes amis et concitoyens le rempart, le secours et l'espoir.

« Ne te complais point avec les traîtres, ne les regarde pas même au visage.

« Celui qui se confiera en toi, ne le trompe point, tu te tromperais toi-même.

« Pardonne au pauvre vaincu qui ne peut plus brandir la lance et ne permets pas à ton bras de briser les armures craintives. Mais tant que l'ennemi conservera sa fureur, n'hésite pas à frapper fort, n'épargne point les estocades.

« Je te recommande Zamora contre don Diègue de Lara : celui-là n'a aucun sentiment d'honneur, qui ne défend pas sa cité. »

Et il lui demande sa parole, son serment sur le livre de l'autel.

Pèdre Arias répond : « Oui, je le jure par ce saint livre.

Puis son parrain lui donne le baiser de paix, et lui passe au bras le fort bouclier, et au côté gauche doña Urraque lui ceint l'épée.

XXXIII

Exhortations d'Arias Gonzale à ses fils.

Il ne faisait pas complétement jour, le ciel avait encore ses étoiles, qu'à Zamora ce bon vieil Arias Gonzale commençait de se préparer. Ses fils déjà armés lui revêtent son armure. Pendant ces préparatifs guerriers, le généreux vieillard leur dit :

« Vous devez être cinq champions, mes fils, et si je n'ai choisi que vous quatre, c'est que je voulais être moi-même le cinquième et dernier à descendre au champ-clos.

« J'ai confiance cependant, ô mes fils, que ce fardeau me sera rendu léger : car où vous vous trouvez, je n'arrive qu'avec un privilége.

« Mais le défi de don Diègue n'a fait grâce à aucun, qu'il soit vieux, jeune ou petit, ou à naître, ou déjà mort : herbes, eaux, plantes, poissons, il a tout embrassé en son défi, et puisqu'il n'épargne rien, je ne veux pas être épargné.

« Songez, mes fils, que vous agissez devant celui qui vous engendra.

« Songez à ce que dit ce refrain, si connu en Castille : « Pour sa loi, et son Roi, et sa terre, tout homme de bien « est tenu de mourir, et qui est gentilhomme est plus « qu'homme de bien. »

« Songez, mes fils, que vous êtes du sang qui fait battre ce cœur, et qu'honneur et honte reposent entre vos mains. »

XXXIV

Plaintes de doña Urraque et départ de Pèdre Arias

Les Zamorans ont ressenti une grande tristesse et un grand brisement de cœur. Eux, défiés comme traîtres! Eux, appelés déloyaux! Mais tous ils aimeraient mieux recevoir la mort que ce nom de traître.

C'était le jour de saint Millan, le jour fixé. Tout le monde dormait encore à Zamora, qu'Arias Gonzale ne dormait déjà plus. Aux environs de deux heures il s'est levé de son lit, et il va exhorter ses fils et les aider à s'armer : les paroles qu'il leur dit sont paroles de pitié et d'affliction :

« Dieu vous aide, ô mes fils! Dieu vous garde, fils bien-aimés : car vous savez combien est injuste le défi que nous avons reçu.

« Ayez courage, ô mes fils, et si le courage vous manque encore, souvenez-vous que vous descendez du sang de ce Layn Calvo, dont la pure et glorieuse renommée n'a pas subi l'oubli jusqu'à présent.

« D'ailleurs vous saurez que don Diègue est un vaillant chevalier, mais il soutient un mensonge, et d'imposture Dieu ne se paie point. Celui qui s'aide de la vérité, voilà celui que le ciel aide toujours.

« Des cinq champions il en manque un : mais pour qu'il n'y en ait pas d'autre que vous quatre, je veux être le cinquième champion et entrer le premier au champ-clos. Je veux mourir et ne pas voir la mort de fils que j'aime tant.

« Mes fils, Dieu vous bénisse, comme cette main vous bénit ! »

Le bon vieillard demande alors son armure : ses fils s'empressent de l'en revêtir, et ils lui attachaient ses grèves, quand doña Urraque est entrée. Elle lui a jeté ses bras autour du cou, et versant des torrents de larmes :

« Où allez-vous, mon vieux père, pourquoi prendre l'armure et charger de pareil poids ce corps vieux et brisé? Vous savez bien que votre mort est la perte de mon État. Souvenez-vous que vous avez promis à mon père don Ferdinand de ne jamais m'abandonner, de ne jamais retirer de moi votre main. »

— « C'est ma volonté, madame, » répond Arias Gonzale.

Pèdre Arias, l'un de ses fils cadets, encore jeune de jours, mais déjà fort à l'action, est arrivé à cheval.

« Chevauchez, mon fils, lui dit-il, car on vous attend au champ-clos : comportez-vous avec tant d'honneur et de fortune, que vous nous tiriez de peine. »

Pèdre Arias a chevauché sans mettre le pied aux étriers, il a passé par la vieille porte, et il arrive où se tenaient les juges en l'attendant. Ceux-ci partagèrent le soleil aux combattants et vidèrent le champ-clos.

XXXV

Diègue Ordoñez soutient son défi.

Déjà par la porte qui conduit au champ sort le comte Arias Gonzale ; ses fils se pressent à côté. Il veut être le premier au duel, parce qu'il ne s'est trouvé pour rien dans la mort de don Sanche. Mais, les yeux remplis de larmes et les cheveux en désordre, l'Infante le détourne de ce combat :

« Ah ! pour Dieu je vous en prie, dit-elle, généreux comte Arias Gonzale, renoncez à cette bataille, vous êtes vieux et brisé. Ne me laissez pas ainsi sans défense, lorsque tout ce que je possède est menacé. Vous savez si mon père vous recommanda vivement de ne point m'abandonner : aujourd'hui, en pareilles circonstances, moins que jamais. »

Le comte montra grand déplaisir d'avoir entendu ces paroles :

« Laissez-moi aller, madame; puisque je suis défié, et que l'on m'a nommé traître, je dois livrer bataille. »

Plusieurs chevaliers se sont joints à l'Infante pour prier le comte de renoncer au combat, qu'ils s'engagent à soutenir.

A cette vue le chagrin du comte redoubla. Il appela ses quatre fils et remit à l'un d'eux toutes ses armes, son écu, son estoc et son cheval. Tout d'abord il l'avait béni, car il l'aimait beaucoup. Ce fils avait pour nom Pèdre Arias.

Pèdre Arias le Castillan s'élança en armes par la porte de Zamora, et au dehors il rencontra don Diègue, son ennemi et son adversaire :

« Que Dieu vous garde, don Diègue Ordoñez, et vous

donne prospérité, vous rendant heureux à la guerre et vous délivrant des traîtres. Vous avez deviné que je viens pour le duel convenu, pour décharger Zamora de l'accusation sous laquelle on l'accable. »

Don Diègue, que l'orgueil remplit, lui répondit:

« Oui, tous, vous n'êtes que des traîtres, et votre traîtrise va rester bien prouvée. »

Tous deux alors ont tourné bride pour prendre du champ.

En même temps et comme par accord, ils se frappent sur la poitrine : la violence de ce choc brise le bois des lances, mais les guerriers ne se font aucun mal, tant est bonne leur armure.

Bientôt don Diègue, ayant atteint Pèdre Arias à la tête, lui enlève le heaume tout entier avec un morceau du crâne.

Pèdre Arias, se voyant ainsi blessé et perdu, se retient au cou de son cheval par la crinière, et, malgré ce coup mortel, puisant encore du courage dans sa faiblesse, cherche à frapper don Diègue; mais il atteint le cheval, son sang qui coulait lui voilant les yeux. Et aussitôt après Pèdre Arias le Castillan tombe mort.

A cette vue, don Diègue prit la baguette en sa main, et s'écria :

« O Zamora! Où es-tu, Arias Gonzale? Envoie ton second fils : car pour le premier, c'est fini. »

Le vieillard envoya son second fils : il s'appelait Diègue Arias.

Don Diègue retourne au champ avec ses armes et un nouveau cheval, et il donne la mort à ce second champion comme il l'avait donnée au premier.

Le comte, voyant que de ses fils deux déjà lui manquent, se décide, quoique avec un redoublement de crainte, à envoyer le troisième. Les yeux en pleurs, il lui dit :

« Va, fils bien-aimé, et en brave chevalier soutiens le combat auquel tu t'es engagé. Puisque tu soutiens la vé-

rité, tu auras l'aide de Dieu. Venge la mort que viennent de souffrir tes frères innocents. »

Fernand Arias, le troisième, est arrivé à la barrière : il veut à don Diègue grand mal, grand dommage et grand mal. Il a donc levé la main avec colère et lui a déchargé un beau coup, qui malement le blesse à l'épaule, à l'épaule et au bras. Don Diègue avec son estoc y va aussi de bien bon cœur, il le frappe sur la tête et pénètre jusqu'au crâne. Fernand Arias pour la riposte donne un grand coup au cheval : la bête s'enfuit emportant don Diègue par tout le champ-clos.

Ainsi se termina ce duel sans qu'il demeurât constaté, quels étaient les vainqueurs, des champions de Zamora ou des champions du camp. Don Diègue eût fortement désiré de retourner au combat; mais les juges ne le voulaient point et ils lui en refusèrent la permission.

XXXVI

Mort de deux fils d'Arias Gonzale.

Don Diègue était au camp, attendant ses adversaires, quand le bon Arias Gonzale est sorti de Zamora. Le vieillard s'avance accompagné de ses fils; comme il semble vénérable !

Lorsqu'il se voit proche de don Diègue, il appelle Pèdre Arias, et après lui avoir donné sa bénédiction, lui parle de la sorte :

« Tu es mon fils, tiens-en compte : tu es gentilhomme, songes-y. Sache combattre pour ta cité, ainsi que tu y es obligé. Meurs en chevalier, et déshonoré, ne reviens pas. Pour toi mieux vaut demeurer mort que de vivre dans l'infamie. »

Avec grande furie, Pèdre Arias se précipite où on l'attend. Les deux champions se sont heurtés de leurs lances, mais sans se blesser. Alors, avec une merveilleuse colère ils ont mis la main à leurs épées. Pèdre Arias se défend, mais sa défense lui a servi de peu : violemment atteint, il tombe mort de cheval.

Don Diègue saisait aussitôt un bâton qui se trouvait fiché en terre, et le levant en l'air, il s'écrie à grande voix :

« Don Arias, envoie un autre fils, car celui-ci a son compte. »

Don Arias, l'ayant entendu, appela Diègue Arias, et après avoir donné sa bénédiction à son enfant, l'envoya au combat.

Diègue Arias se comporta avec courage; mais son courage lui servit de peu. Don Diègue le traita comme il venait de traiter son frère, et saisissant de nouveau le bâton, il répéta son grand cri :

« Don Arias, envoie le troisième : le second est expédié. »

XXXVII

Mort du troisième fils d'Arias Gonzale.

Don Diègue Ordoñez venait de tuer deux des fils d'Arias Gonzale : en attendant le troisième, il prit un peu de repos.

Cependant le vieillard a appelé Rodrigue Arias, et, les traits altérés, il lui a parlé en ces termes :

« Je ne crois pas nécessaire, ô mon fils! de te rappeler l'obligation que tu as de mourir pour ta cité, quand son droit est si clair et si évident.

« Sois ému, ô mon fils! à la vue de ce champ de combat baigné dans le sang, dans le sang innocent de ton premier et de ton second frère. Et si tu ne regardes point le sol,

crainte de t'attendrir, tu ne peux moins faire que de regarder l'épée de ton adversaire : eh bien, tu verras que le long de son épée ce sang a ruisselé jusque sur sa main. »

En lui adressant ces paroles, il lui donne mille bénédictions :

« Que Dieu et l'apôtre saint Jacques soient avec toi, ô mon fils! le bon droit que tu défends soutiendra ton courage. »

Et il le baise sur la figure, et il le baigne de ses larmes.

Rodrigue Arias, le brave et ardent jeune homme, s'est rendu avec intrépidité au lieu où don Diègue l'attendait en mangeant un morceau. Celui-ci a aussitôt changé de lance et d'écu et pris un nouveau cheval : et ils s'élancent l'un contre l'autre, et ils se choquent violemment.

Rodrigue Arias, qui était vaillant ne craignait pas de presser don Diègue; celui-ci, en grande fureur, lui déchargea un coup de revers, qui lui tombant sur la tête, la fendit par le milieu.

Rodrigue dans les angoisses de la mort, comme un homme en délire, a levé le bras encore une fois pour frapper son adversaire. Ce coup atteint à la tête le cheval d'Ordoñez et tranche la bride; la bête se sentant sans frein se met à fuir. Don Diègue voudrait la retenir, mais il s'efforce en vain. Rodrigue Arias, tout mort qu'il soit, demeure sur le champ-clos (1).

(1) Don Guillen de Castro conserve à Rodrigue Arias après ce terrible coup encore assez de vie pour qu'il puisse retourner auprès de son père, et lui dire en rendant son dernier souffle : « Mon père, je suis vainqueur! » *Las Mocedades del Cid*, 2e Partie, 3e Journée.

XXXVIII

Zamora est relevée du défi.

Le valeureux don Diègue se trouve démonté, hors de l'enceinte, qu'en sautant de cheval il a dépassée d'une longueur d'épée. Prêt à rentrer en lice, il garde un pied sur la limite. Les uns de dire : « Il est vaincu ! » les autres : « Qu'il retourne au combat ! » Les uns le poussent en avant, les autres lui barrent le passage.

Cependant les juges sont survenus et ils lui ordonnent de s'en aller : ils jugeront le cas, conformément aux coutumes d'Espagne, et se rendront au bon droit, sans préjudicier en rien à personne.

Don Diègue, pour leur obéir, retourne donc au quartier royal, à pied, car il ne veut pas prendre de cheval, tant il est en colère : son mal et son bien ne l'inquiètent plus aucunement. Il ne réfléchit pas qu'il va blessé, que ce voyage à pied peut lui devenir funeste, que le quartier royal est éloigné et l'armure pesante. Il porte sa lance sur l'épaule et soutient à peine son écu. Parfois il précipite sa marche, parfois il s'arrête. Il ne dit rien à ceux qu'il rencontre, même quand il lui adressent la parole. Il lève les yeux au ciel et aussitôt les abaisse à terre. Il pousse des cris ou garde un lugubre silence.

Il est parvenu ainsi jusqu'à sa tente et se jette aussitôt sur son lit. Personne ne l'a vu entrer, il n'a appelé personne : il est donc tout seul. Voici qu'il gémit sur lui-même :

« Don Diègue Ordoñez, don Diègue, qu'est-il advenu du sang de Lara, et du brave Diègue Roal, et de Gonzale Mu-

darra, puisque de leur sang un homme s'est trouvé, qui a déshonoré l'Espagne?

« Que tu es heureux, Rodrigue Arias, d'être mort à l'intérieur de l'enceinte comme un gentilhomme, dans le noble et sanglant combat!

« Roi don Sanche, mon seigneur, maudite soit la confiance que tu as mise en ce traître et le pain qu'il a mangé à ta table!

« Que dira toute la Castille qui me chargea du duel, sinon que je fis sortir mon cheval parce que mes forces s'épuisaient?

« Que diront les étrangers, quand ils apprendront ce haut fait, sinon que les Castillans, mécontents de leur Roi, tramèrent une trahison et lui donnèrent la mort? Et de parler ainsi ils n'auront que trop raison : car les traîtres vivent encore et le forfait reste sans vengeance.

« Diègue Ordoñez, ton Roi est mort et tu demeures couché sur ton lit! »

Il allait sortir de sa tente quand le Cid Ruy Diaz est arrivé et lui a dit en tombant dans ses bras :

« Où allez-vous, don Diègue Ordoñez? Déjà la sentence est rendue, qui donne à Zamora délivrance, à vous palme et victoire. Ne vous plaignez point de la fortune qui ne vous fut jamais contraire. Si votre cheval a fui, c'est que Dieu le voulait. »

Les paroles du Cid ont un peu apaisé don Diègue : il permet qu'on étanche son sang et qu'on panse ses blessures.

XXXIX

Arrêt des juges du combat.

Du haut des murs de Zamora Arias Gonzale observe que le camp du roi don Sanche est tout troublé, tout bouleversé. On se croise en tous sens. Les uns mesurent le sol, les autres effacent la raie du champ-clos. Ici l'on dit : « Il est sorti en fuyant. » Là au contraire : « La faute en est au cheval et non à son maître. Don Diègue Ordoñez a parfaitement rempli son devoir de chevalier. » Dans ces débats surgissent de part et d'autre, pour le condamner et l'absoudre, des cris violents qui se heurtent et se mêlent.

Arias Gonzale voit ces choses et entend un bruit confus, sans pouvoir distinguer ce que c'est. Mais il attend bien résolu pour la vengeance de ses fils morts à se présenter comme quatrième champion. Ainsi, sans penser davantage à gémir, il est tout ardent de colère et de fureur.

Il tient son cheval tout sellé et il porte en secret son armure. Il l'a recouverte sous des vêtements de deuil, par méfiance de doña Urraque, par crainte que l'Infante s'oppose à sa sortie, comme elle l'a fait d'autres fois.

C'est ainsi que, sans mot dire et ferme en sa résolution, il attend, écoutant les cris et la rumeur qui croit toujours. Oh ! comme il semble changé et attentif, ce vieillard, comme il est tout yeux et tout oreilles !

Cependant voici que du milieu de la foule il a vu un cavalier s'élancer, et pousser droit à Zamora, avec nombre de gens courant derrière lui. Arias Gonzale se met aussitôt à un endroit où l'on puisse le voir tout d'abord, et du haut de la muraille, il appelle le messager avec son mouchoir.

Celui-ci approchait toujours : il s'aperçoit que ces signes lui sont adressés, et, ayant reconnu Arias Gonzale, il lui crie d'une voix forte en arrivant :

« Les juges m'envoient vers toi, avec mision de t'annoncer la sentence qu'ils ont portée : le siége est terminé. Diègue Ordoñez pour soutenir son défi n'a encore tué dans le champ-clos que trois adversaires, et la coutume demande cinq victoires : mais comme au troisième duel son cheval s'est emporté et dans sa fuite désordonnée l'a emporté lui-même hors de l'enceinte, les juges ont délivré Zamora du défi, et attribué à don Diègue les honneurs du combat. »

Arias Gonzale se trouble et ne répond point ; mais son cœur recommence à déborder de colère et de tristesse ; il verse de nouvelles larmes et exhale de nouveaux soupirs. Aux gémissements que lui fait pousser le réveil de ses douleurs, l'Infante s'est levée en sursaut et est accourue sans couleur, altérée, tremblante, les cheveux en désordre flottant sur ses épaules, les dents claquant les unes contre les autres, le corps saisi par un frisson glacé ; car, où règne la crainte, là règne le désordre, et c'est la crainte qui a mis en cet état doña Urraque.

Le vieillard, la voyant ainsi s'avancer, les yeux baignés de larmes, se mit à dire :

« Notre combat est terminé et notre siége a vu sa fin. Les juges ont délivré Zamora de l'accusation de trahison. C'est trois fils qu'il m'en coûte ; mais je me réjouis de leur perte, car tous trois ils sont morts au champ-clos, ambitieux de s'acquérir de l'honneur et de défendre le nôtre, morts pour leurs concitoyens, comme des braves. Oui, je demeure joyeux et content qu'ils aient choisi pour périr pareille occasion, et que leur vainqueur ait triomphé de leurs vies, non d'eux-mêmes. Je le répète, ils sont morts comme de nobles chevaliers pour la patrie, en l'absolvant du crime qui lui était imputé, en lui rendant son blason. Ils ont

versé leur sang pour elle, et à se livrer ainsi à la mort, ils ont acquis vie éternelle. »

XL

Défi porté par Arias Gonzale à don Diègue.

Sur les remparts de Zamora se promène le vieil Arias Gonzale, la main dans la barbe, le visage triste et défait. Tantôt il regarde le ciel, tantôt avec un soupir il ramène ses yeux sur le champ-clos, où sont en lutte Rodrigue Arias, le valeureux, et le castillan don Diègue.

Son cœur se troubla, son cœur qui n'avait jamais battu à faux, quand il vit don Diègue Ordoñez quitter l'enceinte comme fuyant, mais emporté par son cheval, que ce combat avait affranchi du mors et de la bride, tandis que Rodrigue Arias demeurait gisant au champ d'honneur, se débattant, le malheureux, dans le sang qui coulait de ses blessures.

Le bon vieillard, à cette vue, court en toute hâte jusqu'à la muraille. Il n'est pas nécessaire qu'on lui dise ce qui s'est passé dans le champ-clos ; il ne demande conseil à personne, et de personne ne veut recevoir consolation. Il retourne droit à sa maison, y entre, et revêt ses armes de deuil. Seul, il met ses grèves et attache sa cuirasse, mais de heaume il ne prend point : un serment l'en empêche.

Il marchait couvert de deuil jusqu'aux pieds de son cheval, le manteau un peu relevé au bras qui portait la lance. Son armure lui allait très-bien ; car, malgré sa vieillesse, il était de première vigueur.

Par la porte de Zamora, il est sorti rapide comme un éclair, s'écriant d'une voix forte : « Attends, bon Castillan, et puisque tu m'as tué trois fils, tue encore le père, cela fera quatre. Si tu es bon chevalier, tu ne saurais le refuser.

Ne meurs pas, mon fils Rodrigue, si tu veux te voir vengé. »

Mais le vieillard ne put exécuter la résolution qu'il avait formée. Déjà les juges du combat avaient relevé Zamora du défi et don Diègue du danger. Ils le proclament bon cavalier et fortuné dans les aventures guerrières.

Le vieillard, quand il l'apprit, trembla dans tout son être. Il n'en alla pas moins le défier, lui, ou quatre : les chevaliers de Jaen lui donnèrent satisfaction.

XLI

Même sujet.

Le sol a été couvert de sang zamoran par les trois fils bien-aimés du bon vieil Arias Gonzale : le dur sol a été couvert de débris d'armures et de morceaux de palissade tombés sous les coups. Le cadavre de Rodrigue Arias gît au milieu de l'enceinte.

Quoique son cheval se fût enfui hors du champ-clos, le généreux Ordoñez veut retourner à la lutte, pour combattre encore avec les deux champions qu'il lui reste à vaincre.

D'ailleurs, le vieil Arias Gonzale, dans sa fureur, s'est armé et a brandi sa lance. Avec elle, il compte venger cette grande effusion de sang. Il passe au milieu de tous, et de sa voie rauque et terrible, il dit au vainqueur de ses fils ces paroles de colère :

« Puisque ce sang, ardent jeune homme, loup cruel, ne te suffit point, apaise ta soif avec le mien, avec le sang d'un vieillard qui te hait, prêt à boire le tien pour rassasier son courroux, prêt à suivre ses fils dans leur mort pour la patrie. »

XLII

Querelle d'Arias Gonzale et de don Diègue.

Devant la noblesse et le commun du peuple zamoran, le vieil Arias Gonzale échange des paroles vives avec Diègue Ordoñez. Dans les discours qu'ils tiennent, Arias montre la colère qui bouillonne en sa poitrine, et Ordoñez son cœur de gentilhomme.

« Lâche ! lui dit le vieillard, intrépide avec les enfants, mais devant un menton barbu timide comme le lièvre devant le lévrier !

« Si je m'étais présenté à la bataille, vous ne marcheriez pas si triomphant, je ne m'enfermerais pas pour mes fils dans ce noir manteau : pour vous, au contraire, le comte de Beirac porterait le deuil comme je le porte, et mon bras aurait accompli là un de ses plus petits exploits.

« Car je sais bien quel vous êtes, Ordoñez, un homme plus arrogant que brave, et vous savez aussi que, pour moi, je fais toujours plus que je n'annonce.

« Vous n'ignorez pas davantage que, par crainte, le roi don Sanche dissuada les trois comtes d'entreprendre de lutter avec moi ; il leur rapporta mes prouesses et ce que je disais au soldat zamoran : « Brandis le fer et tue le « sang, et éperonne le cheval. »

« Vous apprendrai-je que je tuai deux de mes adversaires, et que pour le troisième qui s'était enfui, je m'en allai m'arrachant la barbe, de même que si j'eusse été vaincu ? et que les comtes, pour avoir été osés de la sorte, furent abattus de leurs chevaux par mon premier coup de lance ? Pour ce beau coup, les dames descendirent de leurs gradins, et ce fut entre elles dispute à qui me jetterait ses bras autour

du cou. Oh ! comme pour ces embrassements les jeunes hommes eussent donné leurs tendres et fraîches années ! comme ils enviaient de tout cœur l'âge du vieillard à cheveux blancs !

« Auriez-vous également mémoire de ce jour où, seul, je fis escarmouche contre dix païens, et de dix en laissai neuf gisants ?

« Auriez-vous oublié cette autre matinée où je vainquis Albenzaidos, par ruse me présentant à pied, tandis que ce Maure adroit restait à cheval ; je lui laissai la vie, et il me dit : « Arias Gonzale, mieux vaut par toi être vaincu « que sortir vainqueur d'un tournoi. »

« Et tant d'autres hauts faits dont le monde parle, mais que je tairai, parce qu'il me semble qu'ayant du temps à l'infini, je n'aurais point le temps de les raconter.

« Crainte que la peur ne te tue, je ne te montrerai pas non plus mon estoc, qui s'est émaillé de sang et émoussé à faire un million de morts.

« C'est pour ta honte et ma gloire que je rappelle ces honorables exploits : les tiens sont d'avoir tué un jeune homme, et avec lui un enfant. »

Don Diègue Ordoñez était un cavalier bien appris ; il sut se modérer en conséquence, et fit réponse d'une voix claire, mais d'un ton humble et tranquille. Gardant son bras légèrement incliné, le menton sur la main, le coude sur l'épée, et, prenant un air gracieux, il dit au vieillard :

« Ces prouesses, ces coups merveilleux, c'est le ciel et ta bonne fortune qui les ont permis à ton bras. Je témoigne donc et je peux témoigner en ta cause, car je parle selon la raison ; mais tu ne peux témoigner en la mienne, car la passion t'emporte. Je saurais bien aussi raconter de moi vaillantises et rares exploits, exploits rivalisant avec les tiens de près, ce qui suffirait pour t'offenser ; mais je ne parlerai que pour rétablir mon honneur, que tu as voulu renverser ; je dirai seulement que j'ai tué deux fils à ce

guerrier glorieux, qui ne craint pas de se présenter au quartier général de son ennemi. »

Le vieillard, dont le cœur venait de jeter son feu, reconnaît qu'il a entrepris une action téméraire. Repentant donc de ce côté, et d'ailleurs attiré par le mérite d'Ordoñez, il lui témoigne de son amitié et lui demande une main amie. Don Diègue Ordoñez de Lara, dont le visage s'est épanoui, lui donne la main, et ils se tendent les bras, et ils s'embrassent. Chacun, et tout d'abord le Cid Castillan se réjouit de cet heureux dénoûment.

Après quoi Arias Gonzale revint à Zamora.

XLIII

Funérailles de Fernand Arias.

Par cette vieille porte qui jamais ne fut fermée, je vis venir une bannière rouge avec trois cents hommes à cheval ; ils portaient un pennon ensanglanté et tout bordé de noir, et au milieu de leur troupe le cadavre d'un trépassé, qui avait nom Fernand Arias, fils d'Arias Gonzale.

Il n'est pas mort, au sein des divertissements, entre les dames, mais à la défense de Zamora comme un honorable chevalier : don Diègue Ordoñez l'a tué pour soutenir son défi contre Zamora.

A son entrée dans la ville, de grandes lamentations ont commencé. Toutes les dames le pleurent et tous les gentilshommes. Les uns disent : « Ah ! mon cousin ! » les autres : « Ah ! mon frère ! »

Arias Gonzale s'écrie : « Oh ! mon Arias, pour tenir ainsi ton cadavre entre mes bras, je n'aurais point voulu t'engendrer ! »

On fait sonner les cloches, et on se rend pour l'enter-

rement à la cathédrale dédiée à saint Jacques. Il est mis dans un tombeau très-riche, comme sa condition le demandait.

XLIV

Même sujet.

Par cette vieille porte qui jamais ne fut fermée, je vis venir un pennon rouge avec trois cents hommes à cheval. Au milieu de ces chevaliers venait un riche catafalque, et dans le catafalque venait un cercueil de bois, et dans le cercueil venait le cadavre d'un mort, et ce mort était Fernand Arias, fils d'Arias Gonzale.

Cent damoiselles le pleurent, toutes cent de noble race, toutes ses parentes au troisième ou quatrième degré. Les unes lui disaient cousin, les autres l'appelaient frère ; les unes lui disaient oncle, les autres l'appelaient beau-frère. Mais par-dessus toutes le pleure Urraque Ferdinand.

Oh ! comme il les console bien, ce vieil Arias Gonzale !

« Pourquoi pleurez-vous, mes damoiselles ? Pourquoi faites-vous si grands gémissements ? Ne pleurez pas ainsi, mes dames, car ce n'est pas l'occasion de pleurer. S'ils m'ont tué un fils, ils m'en ont encore laissé quatre. Il n'est pas mort dans les tavernes en jouant aux tables, mais bien sous les murs de Zamora, pour défendre votre honneur, mais bien comme un vrai chevalier en combattant avec ses armes. »

XLV

Plaintes sur la mort de Rodrigue Arias.

Arias Gonzale pleurait sur le cadavre et baisait à maintes reprises le visage sanglant et glacé de son fils Rodrigue. Sous le joug de cette douleur, sa généreuse poitrine avait ployé, à ce coup mortel s'était égarée sa raison.

Le cœur débordant de souffrances, il murmure d'une voix rauque et altérée :

« Oh ! jeunesse trop intrépide ! oh ! trop malheureuse jeunesse ! Et pourquoi s'abattit-il sur vous, ô mes fils ! ce mauvais sort qui devait me revenir ? Car de mon existence il ne résulte grand profit pour personne. Pourquoi la fortune vous enleva-t-elle ce que la nature vous avait donné?

« Je ne pleure point votre mort, qui vous a fait gagner vie et renommée, puisqu'en mourant vous avez assuré votre gloire, jusqu'alors incertaine, et sauvé Zamora d'une honte bien grande ; mais ce qui m'afflige, ô mes fils ! c'est de n'avoir pas été assez disgracié pour tomber dans le champ-clos et tomber le premier. A mourir, vous avez perdu votre repos ; je n'aurais perdu que ma douleur !

« Oh ! que tu fus traître et fourbe, Bellido, et comme il me coûte cher de t'avoir donné entrée à Zamora ! et comme ce cœur désolé se défiait justement de ton hypocrite malice (1) ! »

Mais le vieillard laisse ces gémissements pour consoler doña Urraque, qui se jetait sur le cadavre en furieuse. Ses yeux, comme deux fontaines, inondaient de larmes son

(1) Dans la *Jeunesse du Cid*, en punition de sa trahison, Bellido est écartelé.

beau visage, et elle s'écriait, en arrachant ses cheveux d'or fin :

« Père et seigneur, celle qui causa tant de mal, tant de morts, tant de désastres, celle qui eut tant de disgrâces, vous la voyez ici présente : sur moi vengez votre colère !

« Ah ! Rodrigue, le plus vaillant qui se trouvât dans toute l'Espagne, je demande à Dieu de voir de votre mort une pleine vengeance, de voir celui qui contre si grand courage remporta si grande victoire quitter lui-même la vie avec rage et fureur ! »

Arias Gonzale fait violence à ses sentiments et console l'Infante :

« N'accroissez pas davantage, madame, la douleur qui m'assassine; car non-seulement mes trois fils aînés, mais moi encore, et le fils qui me reste, nous serions morts volontiers pour défendre en cette occasion vos intérêts. A périr ainsi en braves, nous affranchissions Zamora ; à périr ainsi, nous avions une mort qui n'en était pas une, puisqu'elle nous donnait la vie. »

XLVI

Histoire du siége et du défi de Zamora.

Par le péché de la convoitise, on voit se produire nombre de malheurs. C'est par la convoitise que le roi don Sanche Ferdinand arrivera un jour à la mort, et par elle qu'il a aujourd'hui aux rois ses frères enlevé leurs royaumes, mis Garcie en prison et exilé don Alphonse.

Mais don Alphonse s'est enfui à Tolède, dans les États du roi maure Alymaimon, qui lui a donné très-bonne hospitalité.

Don Sanche donc, comme il s'occupait de conquérir des

royaumes et rencontrait toujours le succès, envoya des messagers à doña Urraque, avec injonction d'abandonner incontinent Zamora de son plein gré, et menace, si elle s'y refusait, de prendre la ville. Doña Urraque répondit que, tenant Zamora de son père, elle ne ferait point ce qu'il lui commandait ; qu'en cela il avait été très-mal conseillé.

A cette nouvelle, le Roi mit le siége devant la ville, et il lui livra maints assauts, mais il la trouva bien défendue.

Cependant Arias Gonzale, brave vieillard, voyant que le Roi prenait l'affaire à cœur, a conseillé à l'Infante de lui abandonner la ville et de s'enfuir à Tolède auprès de son frère don Alphonse, avant qu'ils soient tous morts ou que leur délivrance devienne impossible.

L'Infante adoptant l'avis du vieillard, on allait déserter Zamora, lorsque Bellido se présenta devant doña Urraque Alphonse et lui donna promesse qu'il ferait lever leur camp aux assiégeants. L'Infante accepta ses offres, mais lui recommanda expressément de se garder de toute action mauvaise, crainte qu'il ne fût appelé traître.

Ainsi congédié par l'Infante, Bellido lança son cheval devant les portes de la demeure d'Arias Gonzale, et là s'écria à haute voix :

« Traître sois-tu, méchant vieillard, pour dormir avec l'Infante, avec Urraque Ferdinand, et faire au Roi la grande injustice de ne pas lui livrer cette ville ; si tu vois la chose de mauvais œil, c'est que tu es un vieux fourbe. »

Cependant les Zamorans, ayant appris la résolution de Bellido, criaient à haute voix du haut des remparts :

« Nous allons t'avertir, ô Roi ! et nous t'avertissons que la perfidie de ce Bellido qui vient à toi a déjà été prouvée par de nombreuses trahisons. Prends garde qu'il ne te fasse un mauvais sort. C'est lui qui a tué un comte appelé don Nuño, et il l'a tué sans montrer aucune crainte, et il en a tué quatre autres ainsi, et il te tuera de même, ô Roi ! si tu ne te tiens en défiance. »

Comme le Roi recevait ces avis, Bellido est arrivé au quartier royal ; il parle à son tour à don Sanche, et voici ce qu'il lui dit :

« Arias Gonzale et ses fils, seigneur, ont résolu ma mort, parce que je les ai engagés à vous livrer la ville. Ils viennent de me poursuivre jusqu'ici, avec grande hardiesse et grande fureur, m'accusant de trahisons auxquelles ils n'ont jamais cru.

« Mais je veux vous servir malgré leurs cris, à votre contentement, et vous apprendre que dans les murs de Zamora existe une vieille poterne, complétement condamnée, laquelle, aux jours où nous vivons, — je ne parle pas des temps passés — n'a jamais donné passage à personne. C'est pourquoi elle est ignorée de tous, et je me trouve seul à la connaître. Par cette poterne, vous pourrez vous introduire dans la ville et vous en emparer. »

Le roi lui ayant demandé d'aller voir de ses yeux la poterne dont il parle, ils s'y rendent. Mais en route, pour une nécessité, le Roi dut descendre ; il remit à Bellido un javelot qu'il portait. Le traître le lui lança, lui fit mortelle blessure, et aussitôt la perfidie accomplie, retourna vers Zamora.

Les gens du camp l'ont vu, ils ont poussé une grande clameur et se précipitent en foule à l'endroit où le Roi est tombé ; ils le trouvent gisant et transpercé de part en part. Le Cid, à voir don Sanche en cet état, a éprouvé une grande douleur. Il galope sur son Babieca, il galope en se plaignant tristement ; il voudrait atteindre Bellido et tirer de lui vengeance. Mais Bellido est entré dans la ville avant que le Cid l'ait rejoint, parce qu'il n'avait point ses éperons, ce Cid valeureux. Aussi Rodrigue, avec une sainte colère, porte accusation contre lui-même, et contre tous les chevaliers qui ont chevauché sans éperons, parce que le traître n'a dû qu'à cela de s'échapper.

Cependant le brave comte de Cabra, dit de Granon,

avait adressé la parole au Roi et lui tenait ce langage :

« Bon Roi, souvenez-vous de Dieu, restituez le bien usurpé. Car vous avez reçu un coup mortel, ne croyez pas en échapper. La mort est voisine ; vous approchez d'elle à grands pas. »

— « Vous me donnez bon conseil, » lui répondit le Roi.

Sa blessure bientôt lui eut fait quitter ce bas monde.

Don Diègue Ordoñez de Lara a poussé de grands cris et, rempli d'un vif courroux, il s'est armé en toute hâte. Il s'est rendu au pied des remparts, et là, d'une voix forte, il a dit ces mots :

« Fourbes et traîtres soyez-vous tous, ô Zamorans! pour avoir accueilli dans votre enceinte ce maudit, ce déloyal Bellido, qui vient de tuer le roi don Sanche, mon bon seigneur et bon roi, forfait qui me cause si grande affliction. Or ceux qui accueillent les traîtres, méritent eux-mêmes d'être appelés traîtres, et comme tels je vous défie, et vous, et vos ancêtres, et je mets au même rang le pain et l'eau qui vous alimentent, et cette trahison, vous la confesserez, aussi véritablement que je me trouve sous une armure, ou je combattrai contre ceux qui refuseront de l'avouer, contre cinq champions successivement, comme c'est la coutume en Espagne, pour quiconque a défié une cité ainsi que je viens de le faire. »

Après qu'on eût entendu le long discours d'Ordoño, le vieil Arias Gonzale répondit ces quelques mots :

« Je n'aurais point dû naître, si j'étais celui que tu prétends. Mais j'accepte le défi par toi proposé et je te ferai connaître que fausses sont tes accusations. »

Dans cette résolution, pour combattre cet Ordoño qui vient de les défier, le vieillard a armé ses fils et s'est armé lui-même en homme de cœur : qu'ils soient tous tués plutôt que d'être appelés déloyaux.

Arias Gonzale recommande à ses fils de déployer tout leur courage, parce que Ordoño est plein de valeur et s'é-

lance au combat avec grande intrépidité. Il leur rappelle les exploits de leurs aïeux et la gloire qu'ils se sont acquise, en les exhortant à ne point la laisser perdre.

Comme il tenait ce langage, doña Urraque est survenue, elle s'est précipitée vers le brave vieillard, elle s'est cramponnée à son armure, et, le visage tout baigné de larmes, elle l'a supplié en ces termes :

« O mon père et seigneur, ne me laissez pas dans l'abandon, car mon père à sa dernière heure, me recommandant à vous, disait que, si vous descendiez au champ de bataille, mes États étaient perdus. »

Pour lui donner quelque satisfaction, le vieillard s'est dépouillé, et il a vêtu de cette même armure l'un de ses fils, Pèdre Arias, qui est le plus jeune, mais qui a grande force et grand courage. Comme il était presque entièrement équipé, son père lui parle ainsi :

« Mon fils, reçois cette bénédiction que je te donne de bon cœur : tu as pour toi un bon droit évident et Dieu te viendra en aide. Puisque Ordoño a osé nous défier ainsi à tort, montre ta vaillance et ta vigueur en cette éclatante occasion : et à toi seul délivre ta ville natale, délivre l'honneur de l'Infante commis à ma charge. »

A entendre ces mots, Pèdre Arias s'est senti une grande ardeur; il a baisé les mains de son père, et prestement chevauché jusqu'à l'endroit désigné : don Ordoño l'y attend avec un visage intrépide. Le duel s'engage : Pèdre Arias le vaillant trouve la mort. Don Ordoño tue également Diègue Arias, et aussi Rodrigue Arias, leur frère.

Le défi ne fut point terminé parce que le cheval qui portait Ordoño le renommé, franchit le fossé d'enceinte.

De grandes clameurs s'élèvent à Zamora et l'inquiétude remplit tous les esprits. On n'entend plus que des gémissements sur la mort des trois frères; Urraque Ferdinand surtout s'en afflige, et avec elle leur pauvre vieux père qui les aimait tant.

L'Infante à la vue de tout cela s'adressa enfin à don Alphonse qui par crainte du roi don Sanche s'était enfui à Tolède : elle lui rendit un compte exact de tous les événements survenus. Elle le supplia de venir incontinent dans ce royaume de Castille, pour s'en saisir et le gouverner, puisqu'il en avait hérité en même temps que de la Galice et du royaume dit de Léon.

Don Alphonse accourut sans retard, et ayant porté partout secours, se fit couronner roi de tous les royaumes que je viens de nommer.

Ainsi s'accomplit pour Alphonse cette bénédiction du roi Ferdinand et l'heureux sort qu'il lui avait prédit au moment de trépasser : que, pour s'être montré fidèle aux commandements paternels, il réunirait sous sa domination les royaumes divisés.

LIVRE III

LE CID SOUS LE ROI DON ALPHONSE

I

Don Alphonse est averti de la mort de son frère.

Doña Urraque, l'Infante, pour envoyer des lettres à don Alphonse son frère, alors à Tolède en compagnie du roi maure, avait dépêché des messagers.

Ceux-ci, montés sur les chevaux de selle les plus élancés, les plus légers, et faisant marche hâtive le jour et la nuit, s'approchaient rapidement de Tolède, lorsqu'en un endroit fort peuplé et portant pour nom Olias, Olias le saccagé, ils rencontrèrent Peranzures, chevalier renommé, qui avait beaucoup bataillé pour la délivrance de son roi.

Le chevalier les appela en un lieu écarté, leur coupa la tête, et après s'être saisi de leurs lettres, s'enfuit à Tolède sans rencontrer personne.

Là, il se rendit auprès du roi don Alphonse dont il était grandement aimé, lui raconta tout au long comment le roi don Sanche avait reçu la mort et comment on venait à lui pour lui offrir le royaume de son frère : qu'il tînt la nouvelle secrète parce qu'il ne l'avait point communiquée au Roi. Don Alphonse répondit qu'ainsi il ferait, qu'il n'eût souci.

Cependant, à peine le chevalier parti, le roi don Alphonse se présente chez le roi Alymaimon, ce vainqueur de Tolède. Il lui apprend en secret tout ce qui vient de se passer. Car don Alphonse fut toujours discret et avisé, et il pensait que si le Roi était informé de ces choses d'un autre côté, il n'en résulterait pour lui aucun bien, mais grand mal et dommage.

Fort réjoui par son discours le roi lui répond :

« Je t'affirme, sur ma parole et ma foi, que ton Dieu t'a bien conseillé, car je possède sur les routes nombre de gens à cheval, qui t'auraient fermé les entrées et les passages et les issues. Sortais-tu de la ville sans ma permission, tu étais un homme mis en pièces. Mais pour t'être ainsi montré fidèle, tu auras une récompense. »

Alors ils se sont assis devant une table et ont pris un échiquier. Don Alphonse jouait si bien que le Roi en ressentit de la colère et par trois fois s'écria : « Va-t'en ! Va-t'en ! sors du palais ! »

Don Alphonse fort satisfait retourna en sa demeure et avec lui Peranzures, qui se réjouissait aussi beaucoup de l'affaire.

Ils y prennent de grosses cordes à câble pour sauter en bas du mur : leurs chevaux les attendent au dehors, dans un champ. Ils sortent à minuit alors que tout est plongé dans le repos, par un ciel rempli d'étoiles et une lune resplendissante. Ils descendent par Saint-Augustin, monastère fortifié et situé sur les bords du fleuve du Tage : puis ils débouchent dans la plaine et rejoignent la route, sur la-

quelle ils ne s'arrêtent ni jour ni nuit, pour qu'on ne puisse les atteindre.

Don Alphonse arrive très-promptement à Zamora, la ville bien fermée. Les habitants le reçoivent, quoique ne lui ayant pas encore prêté le serment du vasselage.

Comme il s'entretenait avec sa sœur de la mort de son frère, voici qu'un chevalier est entré du nom de Ruy Diaz. Il déclare qu'il se refusera à baiser la main au Roi, jusqu'à ce que celui-ci ait prouvé par un serment qu'il est complétement innocent de la mort donnée à son frère le roi don Sanche. Des vassaux du Roi nul n'aurait été assez osé pour lui demander pareil serment, si ce n'est le Cid, homme de grand mérite.

A ces mots le Roi répondit, — écoutez bien ses paroles — :

« Pour quelle cause, ô mes vassaux, pour quel cause ou quel péché, Ruy Diaz reste-t-il seul à ne pas me baiser la main? Je l'ai toujours traité avec honneur, comme mon père me l'avait recommandé, je l'ai toujours traité avec bienveillance. C'était mon favori entre tous. »

Le Cid répliqua avec un visage composé :

« Don Alphonse, don Alphonse, vous ne régnez que par la force : car tous vos vassaux nourrissent ce soupçon, que vous avez été seul coupable dans la mort qu'à reçue votre frère en son camp.

« Pour moi quiconque me voudra pour vassal et défenseur devra me payer bonne solde : sinon je garde ma liberté. De plus, il ne me convient, ni ne me plaît, d'obéir à un traître.

« C'est pourquoi faites le serment que tous vous ont demandé. »

Le Roi se réjouit fort de ce que le Cid venait de dire :

« Dieu vous fasse honneur, ô Cid, grand honneur et grande prospérité. Je demande à la Vierge Marie et à son Fils bien-aimé de me faire mourir de la même mort que le roi don Sanche, si j'ai participé aucunement par parole ou

par action au meurtre de mon frère, quoiqu'il ait, comme vous le savez tous, usurpé mon trône. Et après je vous supplie, seigneurs, comme amis et vassaux, de donner ordre et de faire en sorte que je sois relevé de ce soupçon. »

Tous ses vassaux et ses serviteurs lui dirent alors :

« Ce serment, ô Roi, c'est à Burgos que vous devez le prêter, en l'église où jurent toujours les gentilshommes, l'église de Sainte-Agathe, vous et douze chevaliers de votre royaume de Tolède. »

Le Roi fut très-content de cette demande, et avec plaisir il s'empressa de la satisfaire.

Comme don Alphonse se trouvait assis avec ses chevaliers dans l'église de Sainte-Agathe de Burgos, le Cid est venu vers eux, tenant à la main un livre sacré où se trouvent les Évangiles et une image du Christ en croix. Il leur adresse la parole :

« Chevaliers, leur dit-il, vous êtes tous venus avec le Roi pour qu'il prêtât serment, et par là fût relevé. Périsse de male mort quiconque a participé à ce meurtre, que ce soit l'un d'entre vous, ou vous-même, ô roi don Alphonse! »

— « Amen, amen, ajouta le Roi, car de ce crime je ne suis point coupable. »

Alors ses vassaux lui ont remis les clefs de leur ville et l'ont proclamé Roi. Tous lui baisent les mains, tous reçoivent de lui des faveurs, tous l'aiment et le chérissent.

II

Même sujet.

Alphonse se trouvait à Tolède sans plus songer à la royauté, don Sanche l'ayant chassé de son pays pour lui ravir son trône.

Voici que doña Urraque a envoyé un messager à don Alphonse; les nouvelles que celui-ci lui apporte lui font grand plaisir :

« Roi Alphonse, roi Alphonse, on vous envoie chercher. Castillans et Léonais vous ont proclamé roi, après la mort de don Sanche assassiné par Bellido. Seul entre tous Rodrigue refuse de vous accepter. Parce qu'il aimait beaucoup le Roi, il veut que vous prêtiez ce serment, que dans sa mort, seigneur, vous n'avez rien eu à vous reprocher. »

— « Soyez les bienvenus, messagers, mais que votre présence demeure secrète : car si le roi maure apprenait ces choses, il nous retiendrait ici. »

Il lui fut conseillé par le comte Peranzurez de ferrer ses chevaux solidement, et à l'envers.

Il se laissent couler le long du mur, sortent de la ville, et font chemin vers la Castille où l'on est à les attendre.

Chacun baisait la main au Roi. Mais le Cid s'y refuse, et ses parents castillans se joignent tous à lui :

« Vous êtes héritier de la couronne, Alphonse : personne ne veut vous le contester. Mais nous vous demandons, seigneur, s'il vous plaît, et ce serment ne doit point vous coûter, de nous jurer hautement, vous, avec douze des vôtres, ceux-là mêmes que vous désignerez, que dans la mort du Roi vous n'avez rien eu à vous reprocher. »

— « Volontiers, Castillans, je suis prêt à tout vous accorder. »

A Sainte-Agathe de Burgos, c'est là que le Roi va prêter son serment. Le Cid sans perdre un instant s'avance pour le recevoir, et il se met à conjurer don Alphonse sur une serrure bénie.

« Don Alphonse, et vous Léonais, vous venez pour vous disculper d'avoir pris aucune part au meurtre de don Sanche, de vous en être réjouis en quelque façon, d'y avoir en rien donné lieu.

« Périssez de male mort, ô Alphonse ! si vous ne dites la

vérité ; et qu'à cette mort il n'y ait que des vilains, et non des gentilshommes de bonne maison, et pour votre plus grand déshonneur qu'ils ne soient pas Castillans, mais Asturiens d'Oviedo, et qu'ils ne montrent pour vous nulle pitié. »

— « Amen ! amen ! ajouta le Roi, jamais je n'ai pris part à si mauvaise action. »

Par trois fois ce serment lui fut demandé et par trois fois il le prêta. Mais à se voir ainsi pressé, il conçut de la colère contre le Cid :

« C'est me persécuter beaucoup, Rodrigue, en une chose où il n'y a point place au doute. Mais demain vous aurez à me baiser la main si aujourd'hui vous exigez de moi serment. »

— « Oui, seigneur, répartit le Cid, si vous consentez à me donner la solde : car les autres rois dans leurs Etats donnent une solde aux gentilshommes. Celui dont je serai le vassal doit donc m'en payer une aussi. Si vous pouviez y consentir, cela me ferait plaisir. »

Pour ce discours le Roi se mit en colère contre le Cid, et dès lors, et par la suite pendant fort longtemps, il lui voulut du mal.

III

Serment du roi don Alphonse.

Le roi don Sanche est mort, Bellido l'a tué.

A don Alphonse, son frère, qui commandait à Zamora, Léonais et Castillans baisent les mains comme à leur Roi, Asturiens et Galiciens accordent la couronne, Navarrois aussi promettent obéissance. Mais, le Cid s'y étant refusé, Alphonse lui a dit :

« Tous me prennent pour seigneur, et me prêtent serment de vasselage : vous seul, ô Cid, pour quel motif secret ne le voulez-vous point? Car je vous ai toujours fait du bien, ainsi que je l'avais promis à mon père quand il mourut à Calezon et quitta ce monde. Faites ce qu'ils font, ô Cid, je vous en serai reconnaissant. »

Le Cid alors se leva et répondit :

« Seigneur, tous ceux que vous voyez soupçonnent fortement que le roi don Sanche est mort par votre commandement; si vous ne vous en disculpez pas, je ne vous baiserai pas la main. »

— « Volontiers, dit le Roi, car je ne suis nullement coupable. J'ai pour bien ce que vous me demandez et je vous regarde comme très-digne homme. Ici même je jure à Dieu, et à la Vierge Marie, que jamais je ne commandai, ni conseillai même pareil meurtre, et qu'apprenant cette mort, je n'en ressentis aucun plaisir, quoique don Sanche m'eût chassé de mon pays et me détînt mon royaume. »

Le Roi demande alors conseil aux assistants. Des grands et des prélats lui disent d'aller jurer à Sainte-Agathe de Burgos, s'offrant à l'accompagner et lui promettant que ce serment le releverait de tout soupçon.

Le Roi agrée la chose et se rend à Burgos.

Le Cid a pris un livre, ce sont les Évangiles, il l'a posé sur l'autel, et sur le livre a mis la main de don Alphonse. Alors il lui demande son serment, il le lui demande en ces termes :

« Roi don Alphonse, il vous convient de jurer que vous n'avez aucunement conseillé le meurtre par lequel a péri le roi Sanche, votre frère, et mon seigneur, que beaucoup j'aimais. Si vous ne dites pas la vérité, mais affirmez avec serment le mensonge, plaise au ciel qu'un traître vous enlève la vie ; que ce soit un de vos vassaux, comme Bellido était vassal de votre frère don Sanche, que j'avais aussi pour seigneur. »

Don Alphonse répond : « *Amen* », mais il a perdu ses couleurs : et comme on lui redemande le serment, il le répète même deux fois.

Cependant pour ce que le Cid vient de faire, il a conçu contre lui de la colère, et lorsqu'il veut lui baiser les mains, il s'y refuse. De ce jour en avant, le Roi a le Cid en inimitié, quoique le Cid soit valeureux et merveilleusement brave.

IV

Même sujet.

C'est à Sainte-Agathe de Burgos, où jurent les gentilshommes, qu'on demande serment à Alphonse sur la mort de son frère, et c'est le bon Cid, ce bon Cid Castillan, qui vient le recevoir, sur un verrou de fer et une arbalète de bois, le livre des Évangiles, et un crucifix à la main :

Les termes en sont si forts qu'ils donnent de l'épouvante au Roi :

« Que des vilains vous tuent, Alphonse, des vilains, non des gentilshommes, et vilains des Asturies, d'Oviedo, non de Castille; qu'ils vous tuent avec des aiguillons, non avec des lances ou des dards, avec des couteaux à manche de corne, non avec des dagues dorées; qu'ils soient chaussés d'*abarcas* (1), non de souliers lacés; qu'ils portent des capes pour la pluie, non du drap de Courtray ou de la soie frisée, des chemise d'étoupes et non de Hollande ni ouvrées; qu'ils ne montent que des ânesses, non des mules ou des chevaux; qu'ils aient des guides de corde, non de cuir nettoyé au feu; qu'ils vous tuent par les terres labourées, non dans un bourg ou un village; que vivant ils vous

(1) Chaussures grossières portées surtout par les campagnards.

arrachent le cœur par le côté gauche, si vous ne répondez point la vérité sur ce que je vais vous demander. Avez-vous, oui ou non, participé à la mort de votre frère? »

Ce serment était si terrible que le Roi ne le prêtait pas. Alors parla un chevalier très-familier avec le Roi :

« Faites le serment, bon Roi et ne gardez nul souci. Jamais roi ne fut traître, jamais pape excommunié. »

Le bon Roi jure donc qu'il n'a point été mêlé à ce meurtre. Puis il se hâte d'ajouter avec colère et ressentiment.

« Très-mal tu m'as fait jurer, ô Cid! O Cid, tu m'as fait très-mal jurer. Tu viens de demander serment à celui dont tu devais baiser la main! Va-t'en de mes terres, chevalier malappris, et n'y rentre pas de ce jour à un an. »

— « Volontiers, répondit le bon Cid, volontiers et de grand cœur, d'autant que c'est le premier ordre que vous donniez en votre royame. Vous m'exilez pour un an ; moi je m'exile pour quatre. »

Et déjà le bon Cid part pour cet exil volontaire avec trois cents chevaliers. Ils sont tous gentilshommes, ils sont tous de jeune âge : aucun d'entre eux qui ait cheveux blancs. Chacun porte au poing sa lance au fer émoulu, chacun porte un écu à houppes écarlates.

Pour asseoir son camp le Cid ne fut pas embarrassé.

V

Plaintes de don Alphonse.

« Montrez plus de déférence, don Rodrigue, lorsque je vous parle; songez que je suis votre Roi, quoique je n'aie pas encore prononcé le serment, quoique ce verrou de fer et cette arbalète de bois soient prêts à consacrer ma honte comme ma véracité.

« Eh bien, je prends Dieu à témoin, et aussi notre patron saint Jacques, que je n'ai point participé traîtrement au meurtre de don Sanche.

« Ne montrez pas, Rodrigue, que vous êtes partial et emporté : car, encore qu'il ait raison, le vassal doit s'humilier. Avec les ennemis soyez toujours vaillant, et humble avec les rois : l'on vous en estimera davantage. Que votre langue ne vienne pas éclipser les exploits de votre bras : car c'est aux hommes efféminés qu'il appartient de parler sans occasion.

« Il me souvient bien du temps où comme un brave soldat vous assistiez dans les batailles mon père don Ferdinand : mais ne vous enorgueillissez point des triomphes que vous avez remportés, car la jactance est une flétrissure, une flétrissure pour les faits les plus éclatants.

« Vous souhaitez que des vilains me donnent la mort, si j'ai pris quelque part au meurtre de mon frère. Vous avez bien parlé, ce seraient des vilains. Jamais un vassal gentilhomme ne se lèvera contre son roi, les gentilshommes n'entreprennent point pareils méfaits. »

Ainsi parla le roi Alphonse, la main étendue sur le verrou de fer et l'arbalète de bois.

VI

Le Cid s'excuse.

Le Cid fit faire au roi Alphonse un serment solennel devant les grands de la nation, alors nombreux à Burgos. Il lui demanda de se présenter avec douze siens chevaliers, tous prêts à jurer comme lui, l'un après l'autre, au sujet du meurtre de don Sanche, impudemment assassiné pendant le siége de Zamora, par trahison, au pied des murailles.

Quand ils se trouvèrent tous réunis dans le temple, le Cid se leva de son banc à dossier pour leur adresser ces paroles :

« Par la sainte maison où nous nous trouvons en ce moment, je vous adjure de me répondre la vérité sur ce que je vous demande. Si c'est par vous, ô Roi, ou par quelqu'un des vôtres, qu'est arrivé le meurtre de don Sanche, ayez la mort qu'il eut. »

Tous répondirent : « *Amen!* » Mais le Roi demeura interdit. Cependant, pour donner satisfaction à l'assemblée, il s'écria à son tour : « Je le jure aussi. »

Alors le Cid mit genou en terre pour lui faire humblement la cour, et par devant tous il lui tint ce sage discours :

« O mon Roi, si je ne vous ai point baisé la main hier, c'est que je ne l'ai pu, vous le voyez; mais aujourd'hui, je vous la baise en toute liberté et contentement. Dans la demande que je viens de vous faire, je ne vous ai nullement outragé. Je devais cela au roi don Sanche comme son fidèle vassal, et si j'avais agi autrement, j'aurais passé pour parjure, le peuple tout entier m'aurait tenu pour mauvais chevalier. »

VII

Ressentiment de don Alphonse.

Le noble roi don Sanche ayant été tué sous les murs de Zamora, don Alphonse, son frère, se présente pour régner en Castille. Il demande le trône comme son héritage; il est en effet l'héritier légitime. Mais avant de le proclamer roi, les grands ont décidé qu'il devrait aller à Sainte-Agathe, et là, jurer qu'il avait été innocent dans la mort bien cruelle

reçue par son frère. Don Alphonse, l'apprenant, dit qu'il s'y prêterait volontiers.

Il s'avance donc, amenant à son côté nombreux gentilshommes d'escorte. Sitôt qu'ils sont entrés, les portes se referment, et sur un autel consacré, sur un crucifix doré, et un verrou d'acier, comme le porte la coutume, ce bon Cid Castillan vient lui demander son serment. Ils sont stupéfaits du langage qu'il ose tenir :

« Que votre règne en ce pays, don Alphonse, ne dure pas un an, et qu'après votre mort le diable emporte votre âme, si prévenu du meurtre de don Sanche, vous l'avez approuvé. »

Le Roi ne répondit rien ; mais, étonné, il regardait le Cid. Alors Pero Anzures, le précepteur qui avait élevé don Alphonse, prit la parole :

« Avancez la main, seigneur, et jurez que vous êtes innocent, que vous n'avez jamais agi en traître, que vous ignoriez complètement ce méfait. »

Don Alphonse s'empressa de suivre les conseils de son précepteur ; il avança la main, et, devant Dieu son Créateur, jura que ce meurtre s'était accompli sans qu'il le sût ni l'approuvât. En prêtant ce serment, il se trouvait face à face avec le Cid ; aussi lui dit-il en homme profondément irrité :

« Je suis indigné, brave Cid, de ce que tu m'aies ainsi maltraité ; mais je me console parce que l'année ne se termine pas aujourd'hui. Tu me demandes maintenant mon serment, mais tu seras bientôt mon vassal. »

Le Cid, mécontent, lui fit cette réponse : « Vous en userez, ô bon Roi ! comme vous voudrez en user. »

Et mettant l'épée à la main, le bon Cid Castillan sort de la salle, et d'une voix altérée, jure sur la croix de ne jamais rentrer dans les cortès, ni obéir aux ordres du Roi, avant que celui-ci ne l'en ait supplié par trois fois. Il chevauche et s'en va aussitôt avec nombreux compagnons.

VIII

Même sujet.

A cause de la mort donnée devant Zamora au roi don Sanche, les gens de bien et d'honneur ont prêté serment au roi don Alphonse, Castillans et Léonais, et avec eux Galiciens et Asturiens. Mais le Cid s'y refuse, et le bon Roi l'interroge en ces termes :

« Dites-moi, brave Cid, pourquoi ne voulez-vous pas me baiser la main, alors que me l'ont baisée tous les grands que compte mon royaume? »

Le Cid répondit : « Seigneur, je l'aurais fait volontiers, mais je m'en suis gardé à cause du vulgaire, fermement saisi de ce soupçon, que don Sanche n'a été tué en trahison que sur votre ordre et le mien. Pour qu'en cette affaire on discernât plus clairement le vrai et le faux, il serait bon que vous fassiez serment, sur un autel consacré, comme quoi vous n'avez jamais pris part à si infâme et si atroce action. »

Le Roi se montra content; et, à un autel consacré, les deux mains sur un saint Évangile, il déclara qu'il n'avait pris aucune part au meurtre de son frère.

Mais comme le Cid demandait trois fois ce serment, le Roi irrité s'écria : « Il vous suffirait de faire justice et non rigueur; mais je vous jure et vous promets que je me serai bientôt vengé. »

— « Bon Roi, repartit le Cid avec calme, agissez à votre guise. Pour moi, j'ai rempli mon devoir comme un honorable chevalier. »

IX

Nouvel exil du Cid.

Sur les remparts de Toro se trouvait une damoiselle vêtue de robe noire, resplendissante comme une étoile. Le roi don Alphonse étant passé se prit pour elle d'amour.

« Si elle est fille de roi, il se mariera avec elle, et si elle est fille de duc, il la prendra pour maîtresse. »

Le Cid de lui faire réponse, le Cid de dire :

« C'est votre sœur, seigneur, cette femme est votre sœur. »

— « Si elle est ma sœur, s'écria le Roi, que le feu maudit la dévore. Appelez-moi mes arbalétriers. Que chacun lui décoche sa flèche, et qu'on coupe la tête à quiconque la manquera. »

Le Cid de lui faire réponse, le Cid de dire :

« Oui, passera par ce châtiment quiconque tirera contre elle. »

— « Sortez de mes tentes, Cid, je ne veux point que vous y restiez. »

— « Volontiers, répondit le Cid, elles sont vieilles et antiques. Je m'en vais aux miennes, qui sont de brocard et de soie, et que je n'ai pas gagnées en me reposant ou en buvant à la taverne, mais dans les batailles avec ma lance et ma bannière. »

X

Victoire du Cid sur le roi maure Almucanis.

Ce bon Cid Campeador est déjà sorti de Castille, et par ordre du roi Alphonse, il a porté un message au maure Almucanis, roi de Cordoue et de Séville, pour que celui-ci lui remette le tribut arriéré dont il est redevable. Le Cid se trouve donc à Séville remplissant l'objet de sa venue.

Mudafar, roi de Grenade, voulait du mal à Almucanis, et auprès de lui Mudafar avait des chevaliers castillans, et ces chevaliers comptaient parmi les plus estimés qu'eût produits la Castille. C'était d'abord Garcia Ordoño, salué par tous du titre de comte, puis Fernand Sanchez, gendre du roi don Garcie, avec lui Lope Sanchez, son frère, et encore un autre chevalier honorable du nom de Diègue Perez.

Conduits par Mudafar et avec de grandes forces, ces chevaliers s'avancèrent contre Almucanis, le roi tributaire de Castille. A cette nouvelle, le Cid ressentit grand chagrin, et il leur envoya une lettre, dans laquelle il leur disait « de ne pas venir avec leurs gens contre le roi de Séville, tributaire du roi Alphonse, et en même temps l'un de ses amis; que s'ils persévéraient dans leurs projets, son Roi, fort désireux de batailler contre eux, porterait secours à son vassal Almucanis. »

La lettre est reçue, mais on n'en tient nul compte. Les chevaliers entrent sur les terres du Roi, du roi maure de Séville; ils vont, brûlant et égorgeant, jusqu'à la ville de Cabra.

Le Cid l'a appris, il s'est élancé contre eux, il entraîne avec lui des Maures et les Chrétiens qu'il a pu recruter.

Voici que les deux armées se sont rencontrées. Le Cid tuait et blessait. La mêlée fut très-acharnée, elle dura presque tout un jour, jusqu'à ce que le Cid vainqueur eût mis en fuite ses ennemis. Le bon Cid s'empara d'un grand nombre de Chrétiens, et on n'aurait su compter les Maures qu'il fit captifs. Mais il ne retint que trois jours dans les fers ses prisonniers chrétiens.

Avec gros butin le Cid rentra à Séville, y reçut le tribut d'Almucanis, et revient en Castille.

Le roi Alphonse fut très-satisfait de ce que le Cid venait d'accomplir, et de ce jour en avant, on ne dit plus que le Cid *Campeador*.

XI

Querelle du Cid avec le moine Bermude.

Un jour de fête, après la messe, le bon roi Alphonse était à converser avec le Cid dans le cloître de Saint-Pierre de Cardeña. Ils s'entretenaient de la recouvrance de ces pays malheureusement perdus par les péchés de Rodrigue (1), que l'amour excuse et condamne.

Le bon Roi a proposé au Cid d'aller conquérir Cuença, et le sage Rodrigue lui fait cette réponse :

« Vous êtes nouveau, roi Alphonse, vous êtes nouveau sur ce trône. Avant de partir pour la guerre, mettez le calme en votre royaume. Nombre de désastres sont survenus par la faute des rois qui se sont absentés, à peine la couronne échauffée sur leur front. N'êtes-vous plus sous le coup de la calomnie qu'on intenta contre vous, au sujet du

(1) Il s'agit du roi Rodrigue.

meurtre de don Sanche sous les murs de la vieille Zamora? Ne reste-t-il pas encore du sang de Bellido, même dans les veines nobles? Celui qui fit ce javelot en fera trente si on les lui paie! »

Bermude se chargea pour le Roi de répondre au Cid : « Si les travaux de la guerre ou les regrets de Chimène vous fatiguent, ô Rodrigue, retournez à Bivar et laissez au Roi cette entreprise. Il ne manque point de guerriers assez généreux pour ne revenir qu'avec le succès. »

— « O mon honoré frère, repartit le Cid, qui vous introduit ainsi au conseil de guerre, revêtu de votre capuchon? Montez en chaire et priez Dieu que nous vainquions : Josué n'eût pas vaincu si Moïse n'avait prié. Portez, vous, la chape au chœur, je porte, moi, le pennon à la frontière. Et que le Roi pacifie sa maison avant de troubler celle d'autrui. Pour moi, ni l'amour, ni le chagrin ne me rendront lâche. Celle que j'ai toujours à mon côté, c'est Tizona et non Chimène. »

— « Je suis homme, dit Bermude, et, si avant d'entrer dans les ordres je n'ai pas vaincu des rois maures, j'ai engendré qui saurait les vaincre, et aujourd'hui, l'occasion s'offrant, je mettrais bien une salade en place du capuce, et je piquerais bien un cheval de l'éperon. »

— « Pour fuir, mon père, répondit le Cid, il peut se faire que vous le fassiez, car vos habits portent plutôt des taches d'huile que des taches de sang. »

Le roi intervenant : « Taisez-vous, en cette heure mauvaise, trop mauvaise, vous devriez vous souvenir du serment et de l'arbalète. Je vois en vous, beau Cid, certaines choses à faire parler les pierres. Pour le premier enfantillage vous feriez de l'église un champ de bataille. »

Passait le comte de Ornate, conduisant avec lui sa femme; pour lui faire politesse, le Roi l'accompagna jusqu'à la porte.

XII

Reproches du roi Alphonse au Cid.

« Attendez-vous que cette main vous relève, autant vaudrait attendre que mes bras vous transportent au ciel. Vous vous trouvez trop bien à genoux : debout! vous faites peur à voir, et le sol est un siége assez digne des superbes. Mieux vaut pour vous rester tête nue depuis qu'on a mis à nu les excès mal déguisés de votre présomption!

« Quels empêchements vous sont survenus, que depuis l'hiver passé on ne vous ait point vu aux cortès, bien que les cortès se soient réunis? Pourquoi, quand vous êtes courtisan, portez-vous la barbe hérissée et les cheveux en désordre comme les pères du désert? Et lorsque je vous interroge ainsi, je devine assez vos réponses : je suis édifié sur votre subtilité, sur l'hypocrisie de votre visage. Vous allez me dire qu'uniquement préoccupé de mon royaume, de ma défense, vous ne songez point à peigner votre barbe et votre longue chevelure.

« A l'assemblée d'Alcala vous avez repoussé mes projets de trêve et de paix, comme si votre volonté eût eu sur la mienne plein pouvoir.

« Vous dites que les Maures des frontières vous sont soumis au point de vous adorer ainsi que Dieu : vous avez d'eux grands biens!

« Vous avez assisté à mon serment, après la triste aventure du roi don Sanche, mon frère, tué par le traître Bellido. Quand tous me baisaient la main et me reconnaissaient pour seigneur, vous étiez seul à me contrarier, à me demander ce serment. C'est pourquoi je l'ai prêté à Sainte-

Agathe sur les quatre Évangiles, et l'arbalète dorée, le dard tourné contre ma poitrine.

« A vous comporter en brave, vous immoliez Bellido, car il ne m'a pas manqué de gens pour dire que vous avez eu assez de temps pour l'atteindre. Vous l'avez poursuivi jusqu'à la muraille, et tout proche, à l'entrée et à l'intérieur de la porte se trouvait quelqu'un qui a rapporté qu'alors la crainte vous arrêta.

« Et jamais les miens n'ont été assez rusés et perspicaces pour penser que don Sanche était mort par mon conseil. Il est mort parce que Dieu l'avait ainsi décidé dans ses jugements secrets, peut-être en punition de sa désobéissance aux ordres paternels.

« Pour toutes ces offenses, ces fautes, ce mauvais vouloir, à titre d'ennemi, je vous exile de ce royaume (1). Je détiendrai vos comtés jusqu'à ce que je sache parfaitement si, avec l'assentiment des miens, je puis vous les confisquer.

« Ne répliquez mot : car par saint Pierre et par le bien-

(1) Ce passage a inspiré à M. Casimir Delavigne quelques heureux vers que je citerai avec plaisir :

RODRIGUE.

Nos adieux, les voici : « Sortez de mes royaumes!
— Des quels, Sire? de ceux que j'ai conquis pour vous,
Ou de ceux que pour vous j'ai défendus ? — De tous.
— Quand? — Demain. — Aujourd'hui : sans moi gardez les vôtres,
Je vais dans mon exil vous en conquérir d'autres. »
Cela dit, je sourris, et je tournai le dos
En sifflant dans ma barbe un vieil air de Burgos.
Mais j'ai tenu parole.

ELVIRE.

Et si bien qu'à son prince
Chaque pas du banni gagnait une province,
Et qu'en marchant toujours de combats en combats,
Vous n'avez jamais pu sortir de vos États.

(*La Fille du Cid.*)

heureux saint Millan (1), je vous jure que je vous enfermerais aussitôt. »

Tels sont les discours que, poussé par des traîtres, le roi don Alphonse, le sixième du nom, tint au Cid, l'honneur de ses royaumes.

XIII

Réponse du Cid au roi Alphonse.

« Je saurai vous répliquer, je saurai vous contredire, car les vaillants n'ont pas peur, les innocents n'ont pas crainte.

« Si mon honneur pouvait rester anéanti sous le poids de ces injures, vous m'auriez fait plus de mal par vos paroles que vous ne m'en feriez par votre prison.

« Moi, je me traînerais humblement sur cette terre comme votre esclave, quand je possède ces bras et puis m'élever sans les vôtres !

« Qu'ils se couvrent et vous ménagent, ces oisifs flatteurs : quoique je ne le sois point, j'ai le droit de me couvrir le premier.

« Depuis l'an passé, pendant l'hiver, les cortès se sont réunis deux fois : direz-vous que c'est pour le bien commun ou pour vos propres intérêts? Vous les avez rassemblés à Léon, cependant que je tenais les miens dans les champs déserts et jetais bas les remparts de l'ennemi.

« Vous voyez ce que j'ai fait à Alcala, et non ce que j'ai

(1) Saint populaire en Espagne; plusieurs villes s'y disputent même l'honneur de l'avoir vu naître. Sa vie, écrite d'abord en latin par saint Branlio, a été donnée en langue romane et mise en vers plus tard par Gonzalo de Berceo. Sa principale gloire est d'être accouru avec saint Georges au secours des Chrétiens, dans une bataille livrée aux Maures à Toro.

fait auparavant; or celui-là est mauvais juge qui prononce sans connaître à fond le procès.

« Réjouissez-vous de ce que les Maures de là-bas portent respect au vaillant capitaine; qu'ils cessent pour le capitaine, et ils ne continueront pas longtemps pour le Roi.

« Vous me semblez peu généreux de ressentir encore du dépit après si longtemps, pour avoir été contraint à un serment! Il ment, celui qui m'impute le crime du traître Dolfos, car vous savez ce qui s'est passé, ce que j'ai fait dans le défi. En somme, mon tort en cette circonstance fut de chevaucher sans éperons. Ces infâmes calomnies font saigner un cœur noble et simple!

« Et puisque j'ai consacré mon avoir à votre service, puisque je vous ai choisi pour maître et seigneur de tout ce que je gagnais, vous ne sauriez me le confisquer, ni vous, ni vos conseillers; car vous auriez peine à m'enlever des biens que je ne possède pas. Mais d'aujourd'hui je serai plus riche, puisque d'aujourd'hui je m'exile de vous; d'aujourd'hui je rentre en ma possession, puisque d'aujourd'hui je me soustrais à la vôtre. »

Telles sont les paroles que dit le noble Cid en réponse aux reproches injustes du roi don Alphonse, le sixième du nom.

XIV

Plaintes du Cid.

Ce bon Cid Castillan se plaint du roi Alphonse à cause de l'injuste récompense qu'ont obtenue de lui ses services. Le visage triste et altéré, d'un ton irrité, furieux, il s'écrie :

« O Roi, je ne t'appelle pas injuste, parce que je suis ton vassal, et parce que tu m'as exilé de ton royaume et de mon

comté, mais seulement parce que, à suivre tes volontés et tes caprices, j'ai couru à ma propre perte. Pour avoir accru tes États, je suis mal vu dans le monde; pour avoir suppléé à tes faiblesses, on me traite de voleur et d'assassin.

« O ces faux amis qui composent ton conseil, loups dans l'apparence, agneaux dans les carnages! Comme ils craignent peu de te jeter dans mille passes dangereuses, dont tu ne sortirais peut-être sans mon assistance, qu'au prix de mille désastres!

« Souviens-toi, Roi Alphonse, que je suis le Cid ton vassal, plus prompt à me dévouer pour toi que tu ne l'es à me payer le prix de mes honorables services. Tu te dis, j'imagine, que je possède de l'or, et tu ne réfléchis point que, tout ce que je possède, je l'ai gagné de mon corps et de mon bras, en échange de sang et de coups; non à vivre dans l'oisiveté qu'abrite ton royal palais, où les jours se passent aussi à faire de grands carnages, mais carnages de réputations de gentilshommes, et pas de Maures de la frontière.

« Roi, je n'aspire aux bonnes grâces d'aucun de tes favoris; qu'elles me manquent, j'aurai du moins celles de maints bons gentilshommes. »

Ainsi parlait le Cid, en faisant tous les apprêts nécessaires pour aller en exil.

XV

Même sujet.

Le Cid sort du palais blessé des paroles royales : celui que l'injure n'émeut point, manque de sentiment.

Il se tord les mains en furieux, mais sans songer à la vengeance, car tout à l'heure il ne les a point levées contre

la tête de don Alphonse. Ses yeux, semblables à deux volcans, lancent feu et flamme, l'âme y peignant ses affections comme sur une toile; ses cheveux se sont hérissés; son poil a blanchi : ainsi, au contact du déshonneur, la barbe se décolore.

Il se promène çà et là, et il élève sa voix troublée : car le cœur se console à raconter son chagrin :

« Vous avez mal parlé de moi, ô Roi, vos discours ont eu de l'aigreur; et moi, je n'ai répondu mot, car pour moi parlaient mes œuvres, car pour mon honneur et pour sa réputation ma Tizona aurait parlé, si la place que vous tenez à mon égard ne l'eût fait rester muette en son fourreau.

« Votre parole, ô roi Alphonse, ne détruit pas mon honneur, car le seigneur, quoi qu'il dise à son vassal, ne le flétrit point.

« Vous m'exilez de mon pays, je n'en conserve nul ressentiment, parce qu'un brave gentilhomme se fait une patrie de la terre étrangère.

« Auprès de vous il y a nombre de gens envieux de mes exploits. D'ordinaire l'envie accompagne la vertu. Au milieu de leurs plaisanteries ils glissent des accusations déguisées, et comme vous ne vomissez point, la pilule dorée fait son chemin. Mille menteries flatteuses et non la vérité, voilà ce qu'ils vous servent : un jour les courtisans à la vérité déclareront la guerre.

« Vous ne sentirez point mon absence jusqu'à la première bataille, car nous ne connaissons pas le bien avant qu'il ne nous fasse défaut. »

Ainsi parlait le Cid Ruy Diaz, et, chevauchant sur Babieca, il s'achemina vers la riche et belle plaine de Valence.

XVI

Le Cid exilé.

Alphonse nourrissait grande colère contre le bon Cid Castillan, parce qu'il lui avait demandé un serment au sujet du meurtre de don Sanche; mais il cachait son ressentiment et attendait une occasion de vengeance.

Le roi maure de Tolède, nommé Alimaimon, a envoyé au Roi plainte contre le Cid, qui est entré dans son royaume et à Tolède même, pour faire ses Maures prisonniers. Ils sont ainsi sept mille captifs, sans compter beaucoup d'autre butin.

Le roi Alphonse est affligé de cette nouvelle; la grande colère qu'il nourrissait auparavant contre le Cid s'en est encore accrue : car, à cause de l'envie qu'ils portaient au Cid, les grands du royaume l'avaient brouillé avec le Roi. Il lui mande donc par lettre de sortir de son royaume dans les neuf jours; qu'il ne lui accorde pas plus long délai.

Le Cid a montré la lettre à ses parents. Tous font des reproches au Roi. Pourquoi ne pas y réfléchir davantage? Pourquoi exiler un chevalier aussi vaillant, aussi courageux, qui a rendu d'excellents services à son père, à son frère, à lui-même?

Ils lui offrent de l'accompagner en son exil, de le servir volontairement, de mourir tous avec lui au champ de bataille. Mais le Cid les remercie de l'engagement qu'ils lui proposent.

Et le jour suivant le Cid est sorti de Bivar, son domaine, avec toute sa troupe de gens déterminés. Il s'est tourné vers es chevaliers et leur a dit ces mots :

« Amis, s'il plaît à Dieu que nous revenions en Castille, je vous annonce que nous y reviendrons tous très-riches et très-honorés. »

XVII

Même sujet.

Le bon Roi se rendait à la messe à Saint-Marc de Léon, et de beaux courtisans marchaient autour de lui. Pour le voir les nobles s'approchaient et aussi les vilains, plusieurs même, pour mieux le voir, étaient montés sur leurs toits. Oh! comme il allait bien vêtu, le bon roi Alphonse le batailleur! Il portait un manteau d'écarlate que lui avait donné un empereur, et des bottines de soie, des chausses de couleur verte, un pourpoint et une ceinture tourterelle.

« Que Dieu vous garde, bon Roi; bon Roi, que Dieu vous garde! lui dirent deux chevaliers récemment arrivés. Nous apportons des nouvelles de Burgos, mais des nouvelles fort douloureuses. Don Ruy Diaz de Bivar est parti pour la guerre et est entré sur les terres de votre ami Almenon. Donnez-lui châtiment, bon roi, châtiment de traître. »

— « Point ne ferai-je, répondit don Alphonse; celui qui à une bonne heure naquit, est noble entre les plus nobles de Castille et de Léon. A Sainte-Agathe, il m'a irrité en me forçant de jurer, mais depuis il m'a rendu des services et m'a montré son dévouement. »

— « Avec cet air de brave chevalier et de fidèle vassal, il se moque de vous, bon Roi; bon Roi, il se moque de vous. »

Ces méchantes paroles ont allumé la colère du Roi : il ordonne qu'à l'instant le Campeador sorte du royaume. Et déjà quitte la Castille celui qui à une bonne heure naquit, celui qui porte lance vaillante, don Rodrigue le batailleur.

Et tous sont en pleurs dans la Castille et le Léon, tous s'écrient : « Oh Dieu ! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur ! O bon Roi, bon roi Alphonse, qui combattra pour vos intérêts, si vous châtiez la loyauté et donnez récompense à la fourberie. Chassez de Castille, ô bon Roi, si méchant calomniateur, chassez les flatteurs, mais vos serviteurs, ne les chassez point. »

XVIII

Le Cid proteste.

« J'obéis à la sentence, encore que je ne sois pas coupable, car c'est justice que le Roi commande et que le vassal obéisse. Et plaise à Notre-Dame de vous accorder si grande fortune, que, privé de mon épée et de mon bras, vous n'obteniez pas moindre succès. Je soupçonne bien que vous n'avez pas été excité contre moi par quelque mienne offense, et je sais que parfois les envieux gâtent les plus nobles cœurs. *Mais à la fin le temps vous témoignera qu'eux, ils sont femmes, et moi Rodrigue.*

« O les braves infançons qui mangent à votre côté ! conseillers menteurs ! grands guerriers de cour ! Comment ne vous ont-ils pas secouru lorsqu'on vous entraînait prisonnier, et qu'au milieu du champ de bataille, je vous délivrai de treize, moi, tout seul ? Les lâches ne s'enfuyaient-ils pas, bride abattue, montrant que par la langue ils étaient beaucoup et par le bras rien. *Mais à la fin le temps vous témoignera qu'eux, ils sont femmes, et moi Rodrigue.*]

« Souvenez-vous, roi don Alphonse, de ce que je vous dis aujourd'hui, vous en colère, moi calme; vous avec votre vengeance, moi avec mon outrage. Je prends engagement envers saint Pierre et saint Paul, et Dieu aidant, d'engager

ma troupe avec les païens ; et, si je demeure victorieux, de placer sous vos ordres châteaux et frontières, peuples, biens, vassaux... *Mais à la fin le temps vous témoignera qu'eux, ils sont femmes, et moi Rodrigue.* »

XIX

Le Roi se justifie.

Le roi don Alphonse écouta les paroles doucereuses que le Cid, à son départ pour la guerre, lui adressait en adieu, et se tournant vers ses infançons :

« Aujourd'hui nos drapeaux sont désertés par le plus valeureux guerrier qui ait répandu le sang maure.

« Et quoique ce langage vous paraisse, ou plutôt quand ce langage vous paraîtrait hardi, il ne l'est point. Les sentiments du cœur qui bat dans une poitrine royale enflammée de l'amour du pays ont toute liberté pour s'épancher.

« Il nous quitte pour un exil lointain, et quand je considère son départ, je vois un homme s'éloignant seul, mais entraînant mille volontés. Car un brave guerrier, qui abandonne ainsi son roi, et, réprimandé par toute la cour, se réfugie à l'étranger, c'est, pour ainsi dire, une pierre qui se détache de quelque grand édifice, et, le plus souvent, par sa chute seule, précipite tout à terre.

« Oh ! non, les rois n'ont pas à se réjouir, ils n'ont pas à se réjouir, quand ils songent au bien de la patrie et font la guerre au loin. Si pour leur roi les gentilshommes entrent au combat avec leur épée, le roi y entre, y souffre, y bataille avec son épée et son cœur.

« Le Cid est un grand combattant, un homme valeureux

et noble en toutes choses. Mais s'il n'est humble à l'égard de Dieu et du roi, qu'attend-il?

« Il convient que le Cid s'éloigne. Alors on dira dans les pays lointains qu'Alphonse fait justice, et, dans son châtiment, n'épargne personne. »

XX

Le Cid emprunte de l'argent à deux Juifs.

Don Rodrigue de Bivar est à s'entretenir avec doña Chimène de son exil; car il se voit banni quoique innocent, par ordre du roi Alphonse, pour la réjouissance de ses envieux et pour les pleurs de la Castille, qu'il laisse orpheline.

Le Cid a dépensé à la guerre une grande partie de ses biens; aussi, pour faire sa route, n'a-t-il pas trouvé d'argent en ses domaines.

Il convie donc deux Juifs qu'il fait asseoir à sa table, et avec d'amicales caresses leur demande mille florins. Il leur dit de prendre en gage deux coffres d'argenterie, qu'ils vendront, pour retrouver leurs intérêts, s'il ne les a point payés au bout de l'année. L'affaire se conclut, et il leur livre deux coffres fermés, tous les deux remplis de sable, et, confiants à son égard, les Juifs lui remettent les deux mille florins.

« O infâme nécessité, combien d'hommes honorables se trouvent forcés, pour échapper à tes étreintes, de faire mille choses indignes!

« Roi Alphonse, mon seigneur, tu prêtes l'oreille aux traîtres, et aux loyaux gentilshommes tu fermes oreille et palais.

« Demain je sortirai de Burgos pour gagner sur la frontière quelque pauvre château où ma troupe séjourne, tout en considérant les quatre parties du monde comme une

demeure trop étroite; car je n'emmène pour combattre avec moi que des gens à tête fière. On verra flotter mes bannières sur les remparts qui serviront de refuge à tous les chevaliers maltraités.

« Et pour conserver le nom de ton royaume, qui est ma patrie, les pays dont je ferai conquête s'appelleront *la Nouvelle-Castille.* »

XXI

Le Cid s'arrête à Saint-Pierre de Cardeña.

Ce bon Cid Campeador, — qu'en santé Dieu maintienne! — fit veillée d'armes à Saint-Pierre de Cardeña : car le chevalier chrétien, s'il veut vaincre à la guerre, doit fortifier son bras des bénédictions de l'Église. Doña Elvire et doña Sol y viennent en compagnie de leur mère, apportant une riche offrande.

Après que la messe eût été chantée, l'abbé et les moines s'avancèrent pour bénir le pennon, le pennon à croix écarlate. Le Cid détacha son manteau de ses épaules et revêtit sa nouvelle armure, et, saisissant les bouts du pennon, parla de la sorte :

« O pennon saint et béni, un Castillan t'emporte, que son roi a malement exilé et que sa patrie regrette bien.

« Alphonse a prêté l'oreille aux mensonges des traîtres, il leur a livré ses trésors, le malheureux, et aussi, le malheureux, mes exploits! Quand les rois se payent ainsi de flatteries perfides, leurs sujets courent à de grand dangers, et soudain le malheur survient.

« Roi Alphonse, roi Alphonse, ces chants de sirène t'endorment pour te tuer. Malheur à toi si tu ne te réveilles! Tu m'as interdit la Castille parce que je m'étais vanté d'y

être l'épouvante des méchants, de ne pas les laisser demeurer auprès de moi.

« Plaise au ciel que, privés de mon bras, tes créneaux ne tombent point! Tu as le sentiment et tu m'outrages, ils ne l'ont point et ils me pleurent.

« Eh bien! après tout cela, dans ma fidélité je te promets les territoires dont je ferai conquête sur la frontière par mes lances et mes arbalètes; car la vengeance du vassal contre son roi ressemble à la trahison, et souffrir les torts que l'on reçoit est la marque d'un sang noble. »

Aussitôt après avoir prononcé ce serment, le Cid embrassa doña Chimène et ses deux filles, puis les laissa muettes et éplorées.

XXII

Conseils du Cid à doña Chimène.

Déjà couvert du casque, au moment de partir pour les combats de Valence, le Cid s'entretenait avec sa Chimène.

« Vous savez, lui disait-il, madame, combien notre tendresse, proclamant par là son amoureux vouloir, se résout de mauvais gré à la séparation. Mais où intervient la force le droit est anéanti : et force n'est-il pas pour un sang noble d'aller servir le Roi?

« Dans mon éloignement, comportez-vous comme une femme sensée que vous êtes, et, qu'on ne voie en vous nulle inconstance, puisque vous descendez d'honorable souche.

« Pendant les heures rapides, occupez-vous de vos intérêts; et dans l'oisiveté ne demeurez pas un instant, car c'est même chose que la mort.

« Gardez vos robes précieuses pour le temps où je serai de retour; car une femme sans mari doit aller avec grande modestie.

« Soyez préoccupée de vos filles. Cachez-les et ne leur laissez pas deviner que vous vous précautionnez contre le mal, car vous leur auriez fait deviner le mal lui-même. Qu'elles ne s'écartent pas un instant de dessous vos yeux, parce que des filles éloignées de leur mère sont bien près de la perdre.

« Montrez-vous grave avec les serviteurs, gracieuse avec les dames, pénétrante avec les étrangers, et avec les amis sévère.

« Ne communiquez point mes lettres à votre plus proche parente, et je ne ferai pas savoir à l'homme le plus prudent combien j'estime les vôtres; et montrez-les à vos filles, si vous n'avez pas assez de sagesse pour cacher votre joie, ce qui est un peu le propre des femmes.

« Si l'on vous conseille bien, faites ce que l'on vous conseille, et si l'on vous conseille mal, faites ce qui vous conviendra le plus.

« Je vous laisse vingt-deux maravédis pour chaque jour: traitez-vous selon votre qualité et ne soyez pas dure à la dépense. Si l'argent vous manquait, faites qu'on ne s'en aperçoive pas et envoyez-m'en demander ; mais n'engagez point vos joyaux. Ou bien cherchez un prêteur sur ma parole : vous trouverez bien avec elle qui vous secoure en votre nécessité, puisque j'ai toujours assisté le prochain.

« Et sur ce, madame, adieu, voici que j'entends un cliquetis d'armes. »

Et après un étroit embrassement, le Cid a sauté léger sur Babieca.

XXIII

Exploits du Cid dans son exil.

Déjà le noble Cid honoré avait fini sa veillée d'armes et quitté doña Chimène et ses deux filles éplorées. Comme il était encore en vue de Saint-Pierre, dans une large plaine, voici qu'il a dit à sa troupe attentive :

« Vous êtes à m'accompagner cinq cents gentilshommes, auxquels je ne dirai point les grandes obligations que ce nom impose. Puisque le Roi me bannit pour d'injustes griefs, sachez bien, ô mes amis, que vous allez tous en exil, car mon honneur reste commis à la garde de votre courage et de mon bras. Quoique le Roi ait été injuste, ses vassaux ne doivent point se montrer tels. »

Avant que de courir à la victoire et de verser le sang des ennemis, tous répondent : « Bon Cid, vos discours sont approuvés, car il suffit que vous commandiez pour que nous nous sentions obligés. »

Ils entrent sur les terres des Maures, et gagnent beaucoup de batailles, et soumettent beaucoup de châteaux, et rendent beaucoup de rois tributaires. La grande valeur de ce noble Cid honoré fut si puissante, qu'en peu de temps il eut poussé jusqu'à Valence, dont il s'empara.

Ayant trouvé dans cette ville de grands trésors, il envoya à l'ingrat roi Alphonse un magnifique présent de cent beaux chevaux, tous avec riches caparaçons à broderies variées; et de cent Maures, ses esclaves, qui les tenaient par la bride; et de cent clefs des villes et châteaux qu'ils avaient conquis. Il envoya aussi à don Alphonse quatre rois ses vassaux. Ordoño, son grand favori, était chargé de ce présent.

XXIV

Conquête d'Alcocer.

Le Cid suit la route de l'exil auquel il est condamné : car don Alphonse lui a enjoint de quitter la Castille, sur les rapports sinistres qu'il a reçus de ses envieux.

Conséquence naturelle de son heureux destin ! Ainsi arrive-t-il toujours que contre l'homme dont le mérite est reconnu, se dressent, par suite même de cette considération, de farouches ennemis. Ils sont jaloux de voir que les yeux des gens sensés se tournent sur lui et non sur eux, que leurs noms soient obscurcis par un nom hier inconnu. Comme s'ils ne connaissaient point les sources de leur propre noblesse ! comme si leurs titres aussi bien que les siens n'avaient pas été acquis en l'une de ces trois choses, l'amitié des rois, les lettres ou la milice ! Pourquoi s'indigner de l'exaltation de cet homme qui se fait un nom par sa valeur ? Quelle petite chose qu'une antiquité vieille d'un jour, et ne devraient-ils pas présumer que cet homme est de sang pur et illustre, puisque ce sang est le seul qui enfante de nobles actions.

Un sujet est donc une victime dévouée à l'envie, contre lui les médisants exercent leur langue en mille manières différentes. Ils voient en effet que par ses exploits il s'assure la renommée, et que les leurs menacent de mourir avec eux-mêmes. Aussi songent-ils à empêcher qu'on ne répète, qu'on ne célèbre ces hauts faits du prochain, que les rois ne les apprennent, et, poursuivant leur but avec perversité, cherchent-ils à tout dévorer comme d'immondes harpies.

Je dis donc que le Cid ne s'entendait pas à la paix, que son regard s'attachait toujours aux plus périlleuses entre-

prises, et qu'ainsi il vint assiéger Alcocer. C'était la place forte des Maures par excellence et la ville la plus importante qu'ils possédassent sur la frontière.

Ne pouvant y entrer malgré d'affreux massacres, le Cid eut recours à la ruse, chose permise et usitée à la guerre, par conséquent non moins louable, non moins honorable, non moins digne de procurer renommée, que la vaillance et le courage.

Pour abuser les Maures, il feint donc de s'enfuir avec sa gent, et de lever le siége par suite de la faim, de la soif, des fatigues : il laissait derrière lui nombre de tentes remplies de toutes sortes de riches objets, afin que le Maure avide sortît et s'élançât sur le butin, apportant au pillage autant de désordre que d'empressement, et privant la ville de la seule force par laquelle elle résistât aux assaillants.

Et ainsi arrive-t-il; quand les Maures voient cette retraite subite, ils abandonnent leur citadelle et commencent la poursuite. Aussitôt le brave de Bivar a fait volte-face avec bonheur, et, brandissant sa lourde lance, il est tombé sur le gros Sarrasin, il s'est baigné dans le carnage. Sans perdre un soldat, il entre dans la ville et dans la forteresse.

XXV

Défense d'Alcocer.

Sur l'ordre du roi Alphonse le bon Cid est allé en exil et avec lui sont partis trois cents chevaliers, tous gentilshommes.

Comme le bon Cid s'était emparé d'Alcocer, ce château renommé, les Maures avec tous leurs alliés vinrent l'y assiéger.

Or, il n'osait sortir pour la bataille à cause du nombre des païens : c'est alors que le brave Alvar Fañez, dit de Minaya, s'adressa en ces termes aux compagnies du Cid :

« Amis, nous avons quitté le royaume de Léon où se trouvent nos terres pour venir jusqu'ici : que ce ne soit pas en vain. Déployez ce courage dont vous êtes remplis. Car à ne pas combattre contre les Maures, nous mangeons un pain mal gagné. Sortons incontinent et frappons sur eux avec intrépidité. Ainsi nos ancêtres ont conquis de la gloire. »

Le Cid lui dit : « Minaya, vous parlez comme un honorable, comme un brave et bon chevalier que vous êtes. Vous montrez bien que vous descendez d'un lignage justement estimé, et que vos aïeux n'ont jamais déchu de leur gloire, mais au contraire l'ont toujours accrue, ne redoutant pas de mourir, ne redoutant pas de souffrir toutes fatigues, quand devant eux ils voyaient cet honneur que vous prenez vous-même pour règle. »

Puis, se tournant avec bienveillence vers Pèdre Bermudez et lui remettant son étendard, il lui dit : « Pèdre Bermudez, vous êtes brave et courageux. C'est pourquoi je vous remets mon étendard, comme à un noble gentilhomme. Jusqu'à ce que je vous donne l'ordre, ne vous avancez pas trop. »

Pèdre Bermudez répondit : « Je vous jure, bon Cid honoré, par le vrai Dieu de la Trinité et par l'apôtre saint Jacques, de porter aujourd'hui cet étendard en lieu où il n'a jamais pénétré, et, si je ne lui fais pas acquérir grand honneur, de mourir en gentilhomme. »

Et avec une merveilleuse ardeur, il a donné de l'éperon à son cheval, et il a frappé au milieu des Maures et il y est resté sans blessure.

Le Cid les frappa de son côté et conquit sur eux le champ de bataille.

XXVI

Le Cid à ses calomniateurs.

« Chefs de guerre menteurs, qui des actions d'autrui savez composer un plat au goût de maintes oreilles sourdes d'ailleurs; gentilshommes de Villalon, chevaliers de Valduerna, bonnes gens de Villalva, et Chrétiens de Sansueña, écoutez-moi, si vous êtes demeurés avec ce souvenir, que mes plaintes sont filles de vos injures, et de vos fautes petites-filles.

« Je suis le Cid Campeador, et me trouve aujourd'hui près de Consuegra, aussi soumis au roi Alphonse que m'est soumise doña Chimène; je suis celui dont l'armure, dans la semaine tout entière, ne quitte pas deux fois le corps qui la porte, celui qui dans les rudes batailles, avec sa lance et son arbalète, marche toujours le premier, et sous la tente ne s'endort point.

« Je ne fais aux miens aucun tort, quoique je le puisse : au contraire, je leur partage justement et l'or et la terre.

« Je combats avec la Tizona et n'attaque point avec les paroles, pour ne pas ressembler par là aux femmes à mauvaise langue.

« Je mange sur le sol, par manque de tables dressées, et pour dessert j'ai des assauts qui sont fruits me plaisant.

« Je ne déterre point les actions d'un brave homme ou d'une brave femme, et ne dis point comment un tel est gentilhomme, s'il a payé l'impôt ou le paye. Après dîner je ne m'occupe point de faire offense à personne, mais de savoir si l'on a bien serré les sangles de Babieca.

« Je ne me couche point en cherchant quelque fraude qui me donne des terres : si je le puis, j'en fais conquête ;

sinon, je m'en passe. Et quand je prends un château, je fais peindre sur les murailles les armes du roi Alphonse, et devant elles je m'humilie.

« Je pleure, lorsque je me trouve seul, ma douce compagne Chimène, restée seule ainsi que moi, et triste comme la tourterelle, sur une terre étrangère; car bien que ce soit sa patrie, elle s'y trouve entourée d'ennemis, ou plutôt des ennemis de son époux, mais qui douterait qu'ils ne soient les siens?

« Je demande justice et je pense que mes prières parviendront au ciel. Puisque mes prières sont justes, comment douter qu'elles puissent y parvenir. »

Voilà ce qu'écrivait Rodrigue aux comtes de Consuegra, riches gentilshommes sans honneur comme sans biens.

XXVII

Victoire du Cid sur don Pèdre d'Aragon.

Ce bon Cid Campeador est parti de Saragosse, amenant avec lui ses gens, et enseigne déployée, pour faire une course sur Monzon et après sur Huesca, et aussi sur Onda, sur Almenar, qu'il ravage.

Le roi Pèdre d'Aragon fut pénétré d'une très-grande inquiétude quand il sut que le bon Cid se trouvait aussi près de lui. Il convoqua ses gens qui accoururent merveilleusement nombreux, et avec eux se rendit à Piedra-Alta, où il fit planter les tentes. Il y était en vue du Cid, mais il ne s'avançait pas contre lui.

En compagnie de douze des siens, armés de la bonne manière, le Cid sort de Monzon pour courir la campagne. Les gens du roi d'Aragon l'ont appris aussitôt par les sentinelles apostées, et voici qu'ils s'élancent contre lui au

nombre de cent cinquante chevaliers. Contre tous le Cid combat et triomphe comme un brave. Il s'empare de sept chevaliers et de leurs chevaux, les autres s'enfuient du champ de bataille, se souciant peu de l'attendre.

Les prisonniers demandent merci, ils le supplient de les relâcher : le Cid, homme d'honneur par excellence, se rend à leur demande.

XXVIII

Réconciliation du Cid avec le Roi.

Comme Adofir de Mudafar tenait Rueda en sa garde au nom du bon roi don Alphonse qui venait de la conquérir, le Maure Almofalas, avec une audacieuse adresse se glissa dans le château et s'en empara.

Adofir, sitôt qu'il l'eût appris, envoya message au Roi et lui demanda son secours pour reprendre la ville. Le Roi lui dépêcha Ramire et le comte don Garcie, avec nombre de gens armés marchant en leur compagnie.

A cette nouvelle le Maure a dit qu'il livrerait le château à ce bon roi don Alphonse, mais qu'à tout autre il refuserait. Il l'a même invité à sa table, pour lui faire trahison là-bas, à l'intérieur du château.

Cependant le Roi eut des craintes, et comme il ne voulait pas y aller, c'est l'infant don Ramire accompagné du comte qui se rendit à ce dîner. Or sitôt qu'ils eurent franchi la porte, on leur enleva la vie à tous deux et aux gens dont ils étaient suivis.

Le Roi en a eu grand chagrin, et se tenant pour déshonoré, a envoyé une lettre au Cid, le pauvre exilé de Castille, qui se trouvait près de là.

Le Cid lit le message, et se rend incontinent auprès du Roi : il est accompagné de chevaliers gentilshommes.

Quand le bon Roi le vit, il lui accorda son pardon, lui raconta ce qui vient d'être raconté, et lui demanda de le venger, de s'en retourner avec lui à son royaume et seigneurie.

Le Cid lui baisa les mains pour le pardon qu'il lui délivrait, mais il refusa de l'accepter que le Roi ne lui eût promis d'accorder aux gentilshommes un délai de trente jours pour sortir du pays s'ils commettaient quelque crime, et de ne jamais les exiler avant qu'ils eussent été entendus, non plus que de contrevenir aux priviléges dont ses vassaux jouissaient, non plus que de les imposer au delà du convenable : au cas où il le ferait, ils pourraient se soulever contre lui.

Le Roi donne toutes ces promesses sans rien refuser.

Le Cid s'avance donc en Castille et assiége le Maure qui avait si mal agi. Il le réduit par une violente famine et envoie aussitôt au Roi les premiers d'entre les traîtres. Le Roi les ayant reçus fait d'eux grande justice ; et remercie beaucoup le Cid du présent qu'il lui a envoyé.

XXIX

Lâcheté de Martin Pelaez.

Ce bon Cid Castillan tenait Valence assiégée, combattant chaque jour avec les Maures qu'elle renfermait. Il en avait tué ou blessé beaucoup, il en avait fait d'autres prisonniers.

Au quartier général du brave Rodrigue un chevalier est venu, du nom de Martin Pelaez, Martin Pelaez l'Asturien, de très-haute taille et de très-puissante membrure, et en outre de belle mine. Mais il est fort poltron, il l'a montré dans les luttes et dans les batailles où il s'est trouvé. Le bon Cid a donc grand déplaisir de le voir à son côté :

homme si efféminé n'est point fait pour vivre avec lui.

Un jour le bon Cid, le Cid avec ses vassaux, entra en bataille contre les Maures. Ils luttaient en braves. Martin s'était rendu au combat avec sa forte armure et son cheval : mais plutôt que de se jeter dans la mêlée il retourna au camp et honteux se cacha dans sa tente. Il y resta enseveli, jusqu'à ce que le Cid lui-même fût revenu, après avoir remporté la victoire et laissé nombre de Maures sur la place.

Cependant le Cid s'est assis pour le repas : comme c'est sa coutume, il se trouve sur son banc à dossier et tout seul à sa table. A une autre table sont d'entre ses chevaliers ceux qu'il tient en estime, et personne ne mange avec eux, sinon les plus renommés. Ainsi l'a ordonné le bon Cid pour en faire des hommes vaillants, en sorte que chacun s'efforce d'accomplir d'honorables exploits afin de dîner à la table d'Alvar Fañez et de son frère.

Martin Pelaez, bien persuadé que le Cid n'avait point vu sa fuite, se lave les mains et vient s'asseoir à la table où se trouve Alvar Fañez avec la compagnie des preux.

Mais le Cid est allé à lui et l'a tiré par le bras en lui disant :

« Vous n'êtes point tel que vous vous asseyiez à telle table, et que vous osiez vous approcher ainsi de mes parents. Ils valent mieux que vous et moi : ils sont braves et éprouvés. Mais asseyez-vous à la mienne et prenez avec moi dans mon plat. »

Faute d'entendement, Pelaez ne pensa point que ce fussent des reproches, et alla s'asseoir avec le Cid, à sa table, à son côté. Le Cid avec grande sagesse lui fit ainsi réprimande.

XXX

Réprimande du Cid à Martin Pelaez.

C'est en particulier que le Cid reprend Martin Pelaez, car c'est en particulier qu'on reproche aux braves leurs fautes. Il lui dit avec un visage irrité :

« Est-il possible qu'un homme ose fuir, lorsqu'il est noble, épouvanté par la bataille? Vous surtout, étant ce que vous êtes, venant d'où vous venez? Mais quand vous seriez resté mort, cette mort vous était glorieuse !

« Je me lève de table où je ne saurais manger une bouchée. Et comment donc manger quand il me semble vous voir encore?

« Faites attention à mes paroles, et ne songez point à fuir, parce qu'en fuyant vous outragez votre honneur et moi-même.

« Si l'excuse de votre conduite est dans le nombre des Maures que vous avez vu accourir, je refuse de la recevoir. Entrez en religion, où vous pourrez vivre en servant Dieu tout à votre aise, mais vous n'êtes pas à la guerre pour ne servir que lui.

« Placez-vous à mon côté : peut-être que là votre frayeur vous abandonnera et vous pourrez réparer vos fautes. Venez au combat ce soir : je veux voir si vous souffrirez d'être bravé mille fois plutôt que de tomber mort dans la lutte, et il peut arriver que vous en sortiez vivant. Je veux y aller pour voir ce que vous ferez et si vous connaissez l'honneur.

« Sur ce, Martin, adieu. Il vous faut manger sans moi jusqu'à ce que vous vous soyez rendu digne de la faveur que je viens de vous accorder. »

XXXI

Même sujet.

« Le juste ciel a mis souillure dans le creuset de votre honneur, car vous avez quitté la mêlée et l'on vous a vu en sortir par la fuite.

« Levez-vous, Martin Pelaez, puisqu'il a été publiquement reconnu que vous n'étiez qu'un efféminé, un jeune homme plein de couardise. Ne dînez point parmi les infançons : pour manger avec eux, il faut avoir combattu d'un cœur intrépide et vaillant.

« Souvenez-vous, Martin, de vos pères et de vos aïeux, et répétez les paroles que je prononce à l'instant :

« *J'aime mieux perdre la vie chez les Païens, que chez les Chrétiens l'honneur, et puisque le juste ciel me poursuit, je vais me comporter de telle sorte que sa fureur s'apaise.* »

« Pesez ces paroles, et prenez garde que le vent ne les emporte : celui-là qui vit sans honneur vit pour ainsi dire dans la mort.

« A quoi vous a servi votre noblesse? Qu'avez-vous fait dans la bataille de vos noms et de vos titres? Ils ne sont encore écrits qu'en noir. Et où avez-vous laissé votre cheval? Je crois que vous l'avez laissé mort, car celui qui s'oublie lui-même ne peut guère prendre souci d'autrui. »

C'est ainsi que le bon Cid parlait en grand secret à Martin, puis, élevant la voix, il s'écria de sa poitrine d'acier :

« *J'aime mieux perdre la vie chez les Païens, que chez les Chrétiens l'honneur.* »

XXXII

Exploit de Martin Pelaez.

Le Cid a pris par la main, sans reproche et sans colère, [illegible] jeune Martin Pelaez qui venait de fuir dans la bataille, [illegible] mieux le reprendre de sa méchante couardise, l'a fait [illegible] table, où il tient ce langage paternel :

« Prenons [illegible] pas ensemble, car ce n'est pas mon sentiment ni mon [illegible]r que vous dîniez avec les grands, qui ont triomphé p[illegible] épée. Mangez dans cette écuelle qu'on se passe en [illegible]elant l'un l'autre. Comme vous n'avez pas été brave[illegible] veux vous voir ici, à mon côté : ceux qui dînent et [illegible] soient là-bas avec Alvar Fañez, ont obtenu par leurs [illegible]esses cette table et une éternelle renommée.

« Il [illegible] de laver nos taches dans le sang d'ennemis [illegible]nt blessés selon l'honneur et rendant l'âme. Une [illegible]e honteuse attend celui qui manque de valeur, encore [illegible]ue ses richesses le mettent entre les plus grands d'Espagne. [illegible]'il vous souvienne des exploits que mon ami Pèdre [illegible]ient d'accomplir dans la bataille et du bon tranch[illegible]épée. Condui[illegible] de telle sorte que nous ne recevi[illegible]me, que les Maures de Valence ne puissent en nous frappant souiller leurs lances. L'homme qui remplit son devoir se décharge de toute faute, parce que chez lui il ne saurait y avoir manquement aux prescriptions de l'honneur. »

Après quoi le Cid se tut.

Et aussitôt le repas terminé, il ordonna que les trompettes sonnassent et que l'on courût aux armes. Les Maures de Valence et les troupes asturiennes soutinrent ce nouvel

engagement avec une nouvelle ardeur. Martin Pelaez, honteux des paroles qu'il venait d'entendre, fit en ce jour de tels exploits, que le Cid fut dans l'admiration et l'émerveillement, de tels exploits, que cette victoire fut attribuée à Martin Pelaez.

Les Maures craignent désormais ce nom, qui a conquis palme et laurier.

XXXIII

Même sujet.

Martin Pelaez s'était beaucoup ému des paroles du Cid ; il en avait conçu grande honte et en était resté fort préoccupé. Il se rendit à sa tente, et là, avec tristesse et anxiété, se prit à considérer comme quoi le Cid, ayant vu très-clairement sa couardise, ne lui permettait point pour sa peine de manger avec les braves. Et il résolut d'être courageux ou de mourir au champ de bataille.

Le lendemain, le Cid ayant quitté son camp et s'étant approché de Valence, les Maures se hâtèrent de sortir et de tomber sur les Chrétiens ; ils s'élancèrent avec une furieuse et folle ardeur.

Martin Pelaez est le premier qui entre en lice, et il frappe sur eux avec tant de vigueur, qu'il en désarçonne un grand nombre. Alors il perd toute crainte, se sent rempli d'un courage extraordinaire et combat vaillamment tant que dure le combat.

Comme il donnait partout mort ou blessure, faisant des ennemis grand carnage, ceux-ci se sont écriés :

« D'où donc sort ce diable? Jusqu'à présent, nous n'avions vu homme si fort et si courageux ! Tous il nous tue ou nous blesse, il nous chasse du champ de bataille. »

Cependant il refoulait les Maures derrière les portes de Valence. Ses bras s'étaient baignés dans le sang jusqu'au coude; nul, si ce n'est le Cid renommé, n'avait combattu comme lui.

Les Maures vaincus, Pelaez s'en retourna. Quand il fut arrivé, Rodrigue, qui était à l'attendre, l'embrassa avec une joie sans égale et lui dit :

« Martin Pelaez, vous êtes devenu brave et vaillant. Vous n'êtes plus tel que vous méritiez de vous asseoir désormais auprès de moi. Asseyez-vous auprès d'Alvar Fañez, mon cousin germain, et de ces chevaliers vaillants et estimés. Vos belles actions leur seront toujours en mémoire. Vous êtes leur compagnon, vous devez manger à leur table. »

De ce jour et avant, il accomplit en bon chevalier les exploits les plus remarquables, brave autant que le plus estimé. Et ainsi s'accomplit ce proverbe, connu de tout le monde : *Qui sous bon arbre s'arrête, de bonne ombre est couvert.*

XXXIV

Un Maure prédit la prise de Valence.

Valence se trouve serrée et ne peut faire bonne défense, parce que les Almoravides refusent de la secourir.

A cette vue, un vieux Maure, versé dans la divination, est monté sur une haute tour pour mieux contempler la ville. Plus elle lui paraît belle, plus son chagrin augmente; il soupire avec une profonde tristesse, et on l'entend s'écrier :

« O Valence ! ô Valence ! digne d'un règne immortel ! Si Dieu n'a compassion de toi, ta gloire va être anéantie,

et avec elle les joies que nous aviens accoutumé de savourer.

« Les quatre pierres angulaires sur lesquelles se trouve assise ta muraille voudraient, si elles le pouvaient, se réunir pour pleurer. Les solides remparts qui, sur ce fondement, se dressaient si fiers, je les vois tout tremblants pour avoir reçu tant d'attaques. Les tours que tes enfants apercevaient de loin et ne considéraient jamais sans s'enorgueillir de leur splendeur et de leur majesté, ces nobles tours s'écroulent peu à peu, sans qu'on puisse les réparer. Et tes blancs créneaux, qui étincelaient comme le cristal, ont perdu ce bel et brillant aspect.

« Ton fleuve si puissant, ton fleuve Guadalaviar, est sorti de son lit, et comme lui le reste de tes eaux. Tes ruisseaux, autrefois transparents, ne roulent plus que des ondes troublées. Tes sources et tes fontaines ont toutes tari.

« Tes verdoyants et fertiles vergers ne sont plus doux à voir pour personne, parce que les bêtes en ont rongé jusqu'à la racine des plantes. Tes prairies aux cent mille fleurs n'exhalent plus de parfums, mais les tiges y languissent flétries, sans couleur, sans odeur.

« Les honorables richesses que tu retirais de cette plage, de cette mer, se sont changées en dommage et en déshonneur, pour elles tu es malheureuse.

« Les montagnes, les champs et les terres, sur lesquels s'étendait ton pouvoir, aveuglent tes yeux de la fumée de leurs incendies.

« Ton infortune est si profonde et ta maladie si grave, que les hommes désespèrent de pouvoir te procurer le salut (1).

(1) La *Chronique du Cid* donne de la détresse des Valenciens assiégés un tableau effrayant; mais ce récit, calqué sans doute sur la narration arabe, n'a rien d'invraisemblable, si l'on réfléchit que le siége dura dix mois.

« On ne pouvait obtenir ces vivres qu'à très-haut prix de ceux

« O Valence ! ô Valence ! Dieu veuille te secourir, car maintes fois j'ai prédit ce qu'aujourd'hui je vois en pleurant. »

XXXV

Le Cid après la conquête de Valence.

« Sans perdre le temps en réflexions, rendez-vous auprès des Maures : prenez soin des blessés et mettez en terre les

qui tenaient le pouvoir. On se nourrissait donc de cuir de vache et de bouillon fait avec ce cuir ; les hommes pauvres mangeaient même la chair des cadavres. Tout le peuple se trouvait dans les ondes de la mort ; l'on voyait un homme, et il tombait mort de faim. En sorte que toutes les places étaient remplies de fosses, et dans chacune l'on mettait ensemble dix ou douze corps. Ceux qui pouvaient sortir de la ville allaient se mettre prisonniers au pouvoir des Chrétiens... Et cela dura bien deux mois, de façon qu'il ne resta dans la ville aucune bête de somme, si ce n'est trois ou quatre chevaux et une mule. Et les gens étaient si exténués de faim, qu'il n'y avait personne pour monter sur le mur, hormis le très-petit nombre de ceux qui possédaient quelque chose... » Chap. CXCIII, CXCIV.

Enfin, les assiégés se rendirent.

« Et ils ouvrirent les portes sur l'heure de midi, et tous les habitants de la ville se réunirent, lesquels semblaient sortir des tombeaux : ainsi en sera-t-il pour la convocation qui se fera au jour du jugement, alors que les morts sortiront de leurs fosses et viendront devant la majesté de Dieu ; ils sortaient pareillement défigurés. — Les Maures d'Alcudia vinrent pour vendre des vivres, et ceux qui ne pouvaient en acheter mangeaient les herbes des champs : et ils se tenaient pour heureux, parce qu'ils sortaient à volonté et rentraient sans crainte. Mais les Maures prudents eurent défiance et pressentirent ce qui allait arriver ; car les vivres furent funestes : ceux qui ne cherchaient pas à se rassasier recouvrèrent la santé, mais tous les autres moururent ; c'est pourquoi la mortalité se trouva si grande parmi eux, que les champs se remplirent de tombes. » Chap. CCII.

cadavres. Dites à ces malheureux, expliquez à ces malheureuses que si nous sommes terribles dans la guerre, dans la paix nous devenons compatissants. Donnez-leur assez de confiance pour leur inspirer de venir à moi, en sorte que de ma bouche même ils apprennent si mes intentions sont aucunement de m'emparer de leurs trésors, — ce en quoi j'échouerais peut-être, — ou de prendre leurs filles pour maîtresses. Je n'ai point commerce avec d'autre femme que ma femme légitime, qui se trouve aujourd'hui, selon mes ordres, à Saint-Pierre de Cardeña.

« Et je vous ordonne, Alvar Fañez, si j'ai pouvoir de rien vous ordonner, d'aller vers elle et mes filles, mes filles avant toute autre chose. Portez-leur trente marcs d'or, en sorte qu'elles puissent faire le voyage de Valence, et voir cette ville, et s'y divertir.

« Pour l'autel de Saint-Pierre, prenez trente autres marcs d'argent, que vous remettrez à don Sanche, puisqu'il y est abbé.

« Et prenez pour le roi don Alphonse, mon bon seigneur par droit de naissance, deux chevaux bien enharnachés à mon usage.

« Et aux honorables juifs Rachel et Vidas, portez deux cents marcs d'or, autant d'argent, et pas davantage. C'est ce qu'ils m'ont donné en prêt lorsque je partis pour la guerre, sous la garantie de deux coffres remplis de sable et de ma bonne foi. Vous aurez à les prier de ma part de vouloir bien me pardonner : car je n'ai agi ainsi qu'en cédant à une grande nécessité. Et encore qu'ils croient n'avoir dans leurs coffres que du sable, l'or de ma parole s'y trouve enfoui. Payez-leur les intérêts, que je suis obligé de compter du jour même où j'ai tenu leur argent à ma disposition.

« Et vous, Martin Antolinez, vous irez en sa compagnie, et vous raconterez à ma Chimène mes bonnes aventures. Vous direz au roi don Alphonse de me prêter son bouffon,

parce que ma Chimène aime beaucoup la guitare et les chansons. »

Ainsi parla le Cid quand il eut conquis Valence et y fut entré vainqueur.

XXXVI

Même sujet.

Le Cid se trouvait exilé de Castille, de la cour comme de son château, par son Roi, qui s'était fatigué de vaincre à la guerre.

Mais les armes lui ont été heureuses.

Le sang des Maures qu'il vient de vaincre à la frontière avait à peine séché sur ses habits, et sur les superbes remparts de Valence humiliée, ses pennons tremblaient encore, quand il ordonna pour le roi Alphonse un riche présent de prisonniers et de chevaux, de dépouilles et de richesses. Il dépêcha le tout à Burgos et à Alvar Fañez, qui est chargé de la conduite, et qui doit répéter ses paroles au Roi. Il parla de la sorte :

« Obtiens, ami, du roi Alphonse, que Sa Grandeur veuille bien accepter l'hommage et l'offrande d'un gentilhomme exilé, et dans ce pauvre présent prendre en considération cette seule chose, qu'il a été acheté des Maures au prix d'un sang généreux.

« Oui, en deux ans, avec mon épée, je lui ai conquis plus de terres que ne lui en avait laissé son père, le roi Ferdinand (puisse-t-il être dans la gloire !) ; qu'il reçoive ce présent en témoignage de cette vérité.

« Et si je paye, moi, mes dettes à mon roi avec les dépouilles d'autres rois, que don Alphonse ne me l'impute point à orgueil ; mais puisqu'il a bien pu, en qualité de

Roi, m'enlever mon bien, je peux bien, moi, en qualité de pauvre, le payer avec le bien d'autrui.

« Et qu'il reconnaisse que, pour son bonheur, des milliers d'ennemis sont devant mes enseignes, comme les ténèbres devant le soleil. Et j'espère en Dieu que ce bras continuera de l'enrichir, tant que ma main tiendra Tizona et que mon talon frappera Babieca.

« Et en même temps, pendant que cette poitrine, comme une forte muraille, protége leur vie et leurs domaines, que mes envieux se reposent, qu'ils sachent se retenir au palais, qu'ils prennent garde de m'insulter. Car voici qu'un jour je lâcherai la troupe de mes prisonniers maures, et leur torrent se précipitera contre leurs châteaux, pour voir s'ils défendent aussi bien leur honneur qu'ils ternissent celui du prochain. Et si je leur donnais à voir ce qui ne leur a été donné que d'entendre, ils verraient que le Cid n'est pas aussi méchant que le sont leurs meilleures actions. Car à la paix et à la guerre, avec leur langue ou leur épée, comment servent-ils le Roi, ces courtisans menteurs ?

« Et le bon roi Alphonse verra si ses forces se trouvent à Burgos, si les champs de bataille sont de brique, et si les pierres ont du courage.

« Je le supplie de permettre que ces bannières soient placées sous les regards de mon glorieux Prince de l'Église, en signe que, grâce à son aide, il en reste à peine autant de déployées dans toute l'Espagne, et que je pars pour les conquérir.

« Et je le supplie de m'envoyer mes filles et ma Chimène, douces joies, doux trésors de cette âme triste et isolée. S'il ne s'émeut point de ma solitude, qu'il s'émeuve au moins de celle de Chimène et lui donne de se réjouir de la gloire par moi acquise pendant si longue absence.

« Attention, Alvar, et ne vous trompez point ; que dans chacune des paroles que vous porterez devant le Roi éclate ma justification et mon innocence. Dites-lui hardiment que

je sais que sur la roue de la fortune se trouveront des courtisans à peser mes pensées et votre langage lui-même. Faites en sorte que vos discours, encore qu'ils affligent ceux que mon bien afflige, ne leur laissent pas autre chose que de l'envie contre moi, contre vous, contre vos paroles.

« Et si au retour vous ne me trouviez point dans ma Valence bien-aimée, vous me trouveriez combattant contre les Maures de Consuegra. »

XXXVII

Message d'Alvar Fañez.

Ce bon et fameux Rodrigue de Bivar, le valeureux Castillan, a fait la conquête de Valence. Les grandes richesses qu'il y trouve, c'est sur les Maures qu'il s'en est emparé.

Comme bon et loyal serviteur, il a envoyé son présent à ce bon roi Alphonse, dont il est le vassal. Il lui rend l'hommage que lui doit tout brave gentilhomme. C'est cent chevaux qu'il lui envoie, avec selle et freins : ceux qu'il a chargés de les conduire sont gentilshommes très-honorables Martin Antolin de Burgos et l'illustre Alvar Fañez.

Les messagers du Cid sont arrivés à Palencia, où se trouve le roi Alphonse et les grands de son royaume. Les deux chevaliers remettent le présent au Roi à son sortir de la messe et ils lui baisent la main. Alors le Roi, s'adressant à Alvar Fañez :

« Soyez le bienvenu ! Quelle nouvelle apportez-vous du Cid, mon loyal serviteur ? »

Celui-ci répondit : « Bon maître, il vous baise les mains et les pieds, comme à son seigneur par droit de nature, dont il doit attendre le bonheur.

« Ce qui est arrivé au Cid vous sera par moi raconté. Sur les Maures, qui montraient grande vaillance, il a rem-

porté trois batailles rangées. Il leur a enlevé quatre châteaux très-fortifiés, et leur a pris également la noble cité de Valence, où il a mis un archevêque, à cause de l'importance de la ville. Du butin qu'il a fait, il vous envoie cent chevaux, comme étant son seigneur, il vous envoie aujourd'hui cent chevaux. »

Le Roi fut dans l'étonnement quand il entendit ces paroles, et d'avoir appris de pareilles choses, il se mit à faire son signe de croix :

« Saint Isidore me protége ! J'avoue que je suis émerveillé de ce que vous me racontez de ce bon Cid tant renommé ! Je me réjouis fort de ses succès, et je reçois avec plaisir son présent comme celui du plus noble et plus honorable vassal qui se soit trouvé dans les Espagnes par tous les siècles déjà passés.

« Je lui accorde Valence avec tout ce qu'il a conquis et tout ce qu'il conquerra. Qu'il tienne ses terres sous son commandement, qu'il s'en proclame le seigneur, en restant toujours mon vassal, car je suis seigneur naturel du pays où il est né.

« C'est avec mon agrément que tous iront le servir et l'aider, car c'est justice qu'on soit servi quand on est le Cid, le Cid très-honoré. »

XXXVIII

Même sujet.

Le Cid a envoyé au Roi quatre rois ses vassaux : c'est Ordoño, son grand favori, qui a porté ce présent, et voici qu'il dit au roi Alphonse : « Le Cid, ton fidèle vassal, t'envoie ce présent, car un gentilhomme n'est exilé que dans son corps, non pour son devoir. »

Le Roi le remercie beaucoup et répond : « Je rappelle le Cid de son exil, car il le mérite par cette noble et digne conduite. »

Ordoño s'est alors relevé de terre, a baisé la main au Roi, et, se tournant vers ceux qui le regardaient, leur a dit tout ému : « Ainsi, lorsqu'on ne murmure point en ce palais, se comportent les Rois avec celui qui est (si je puis ainsi parler) le soutièn de la Castille, celui dont le nom seul fait trembler le pays sarrasin. Et je vous ai tenu ce langage d'après l'ordre du Cid. »

Ordoño paya aux juifs ce dont il leur était redevable, capital et intérêt, sans leur retenir un *comado*, et, ouvrant les coffres, leur dit : « Votre argent n'était point prêté sur un gage, mais seulement sur l'honneur du Cid, qui avait enfermé dans ces coffres l'or de sa vérité (1), trésor sans prix. »

XXXIX

Alvar Fañez à la cour.

Alvar Fañez est arrivé à Burgos, amenant au Roi sa part de butin, prisonniers et chevaux, dépouilles et richesses. Il entre et baise la main à don Alphonse, qui le lui a permis, et, se tenant à genoux devant lui, commence ainsi son message :

« Puissant roi Alphonse, que votre grandeur veuille accepter l'hommage et l'offrande d'un gentilhomme exilé. Don Rodrigue de Bivar, votre défenseur, votre inébranlable

(1) La loyauté du Cid se trouve si bien établie en Espagne, que cette expression : *Foi de Rodrigue!* y est restée une formule de serment populaire.

rempart, banni par l'envie de ses domaines et de votre royaume, m'a enjoint, en me chargeant de sa justification, de vous parler avec franchise. Je vais donc, pour ne point me tromper, vous répéter ses propres paroles.

« Il dit que dans ce pauvre présent vous preniez en considération cette seule chose, qu'il a été acheté des Maures au prix d'un sang généreux ; qu'en deux ans, avec son épée, il vous a conquis plus de terres que ne vous en avait laissé votre père le roi Ferdinand ; que vous receviez ce présent en témoignage de cette vérité, et que, s'il paye ses dettes à son Roi avec les dépouilles d'autres rois, vous ne le lui imputiez pas à orgueil ; qu'il peut bien, puisqu'en qualité de seigneur vous lui avez enlevé son bien, vous payer, en qualité de pauvre, avec le bien d'autrui. Il dit que vous espériez en Dieu et en lui d'être encore enrichi par son bras, tant que sa main tiendra Tizona et que son talon frappera Babieca ; et que vous consentiez à laisser placer ces bannières à Saint-Pierre, sous les regards du grand et glorieux Prince de l'Église, en signe que, grâce à son aide, il en reste a peine autant de déployées dans toute l'Espagne, et que le Cid est déjà parti pour les conquérir ; qu'il vous supplie d'envoyer vers lui ses filles et sa Chimène, douces joies, doux trésors de son âme triste et affligée ; que si vous ne vous émouvez de sa solitude, vous vous émouviez au moins de celle de Chimène, et lui accordiez de se réjouir de la gloire par lui acquise pendant si longue absence. »

« Je ne voudrais point m'être trompé, car je dois, ô Roi ! dans chacune de ces paroles vous apporter la justification et l'innocence de Rodrigue. »

A peine a-t-il accompli son message, qu'éclate l'envie des flatteurs jaloux et des vils médisants. Un comte se lève qui s'est senti blessé et dit au Roi :

« Que votre Altesse n'ajoute point crédit à ces paroles, qui sont ruses pour vous prendre. Voici que le Cid Rodri-

gue, grâce à ce présent, pense rentrer demain à Burgos pour y renouveler vos outrages. »

Alvar Fañez a enfoncé son bonnet, sa droite empoigne son épée, et bégayant de colère, il fait ainsi réponse au comte :

« Que personne ne bouge ni ne parle ! Et si quelqu'un voulait bouger, qu'il le sache bien : c'est le Cid présent qui lui parle, car je le suis, moi, en son absence. Et la moindre faiblesse viendrait-elle à envahir mon petit courage, la grande fermeté du Cid me soutient de Valence même. Qu'aucun fourbe ne le vende, ni aucun flatteur, car par le nom du Cid je ne répondrais plus de sa tête ni de la mienne.

« Et vous, Roi, qui vous accommodez, qui vivez de ces flatteries, n'ayez que la flatterie pour rempart et vous verrez ce qu'elle est à la guerre.

« Pardonnez si dans ma fureur je perds le respect dû à Votre Altesse, et remettez-moi, si vous le voulez bien, les trésors bien-aimés du Cid : je dis doña Chimène, et avec elle ses deux filles, puisque je vous offre leur rançon comme si elles se trouvaient en captivité. »

Alors le roi Alphonse s'est levé, il a prié Alvar Fañez de s'apaiser, et il lui demande de venir avec lui voir Chimène.

XL

Lettre du Cid au Roi.

« Le vassal déloyal, le banni, le traître ; celui qui ne demeura point dans la Castille quoiqu'il y fût né ; celui qui fut méprisé de tous, et de vous plus que de tout autre ; celui qui pour s'occuper de vos intérêts ne se souvient plus de lui-même ; celui qui aujourd'hui ne se rappelle plus,

plus du tout vos outrages, vous envoie salut de Valence, que Dieu vous l'accorde.

« Du tort que vous lui avez fait, seigneur, il ne demande point vengeance, parce qu'il en est résulté votre avantage et sa gloire.

« De même il pardonne à ses calomniateurs encore qu'indignes de pardon.

« Ainsi les secrets de Dieu sont de bien grande profondeur. Parfois, où l'homme croyait se voir menacé de ruine, il rencontre la fortune. Comme ces mystères sont donc élevés!

« Je parle d'expérience, et je sais à qui il a donné la gloire, et comment il vous a fait roi et, en quelque sorte, un instrument avec lequel il travaille.

« Dans ce grand coffre d'argent je vous fais don d'un riche présent : ayez-le, don Alphonse, en grande estime, car grande estime il mérite.

« Il y a dedans cinq couronnes, avec pennons royaux et cinq sceptres d'or pur pris sur cinq rois.

« Il y a également cinq clefs, que comme à son Roi et seigneur votre serviteur vous remet : ce qu'un traître ne ferait point. Parez-en votre écu, votre gloire n'en sera point ternie : leur dure conquête me coûte assez de sang!

« Ne donnez rien au messager, car je l'ai déjà payé, c'est Alvar Fañez Minaya, un mien serviteur. Faites connaissance, seigneur Roi, avec cet homme excellent, et parlez-lui tendrement, quoique je n'aie jamais obtenu de vous pareil traitement. Les bonnes paroles coûtent si peu aux rois, seigneur, et cependant elles rendent les vassaux fidèles, ce que ne fait point la crainte. Car la crainte et l'amour ne mangent pas dans un même plat, oh non, et l'homme que l'on craint est rarement aimé de cœur.

« Vous direz que ce Rodrigue a toujours été un donneur de conseils : mais le temps vous apprendra bien vite si vous en avez quelque autre meilleur. Car je ne suis point si

mauvais vassal, qu'avec nombre de vassaux comme moi, je n'eusse promptement recouvré tout ce qu'a perdu le roi goth.

« Jouissez mille ans de ce que je vous donne, je vous mets aujourd'hui même en possession. Je ne désire rien pour moi ; j'attends seulement que vous soyez bienveillant et que vous pensiez à ma Chimène, dame de grand mérite, et à mes filles. C'est le seul bienfait que je vous demande en prix de mes services, s'ils ont mérité quelque salaire, et il ne vous sera point difficile de remplir cette obligation. »

XLI

Entrevue du Cid avec le Roi.

« Que vos bras nerveux se jettent autour de mon cou, car je suis pour vous un maître plein d'amour et comme le monde n'en renferme point d'autre. Ne refusez pas de m'embrasser, puisque ce sont ces bras d'homme fort qui ont délivré mes terres et conquis celles des Maures. Ne craignez point, je vous le permets ; prenez garde seulement de me tacher ; car sur votre armure je vois des gouttes de sang maure encore fraîches.

« Oubliez le mal que je vous ai fait, car sachez qu'il vous mérite cette faveur, et que désormais instruit par vous, je ne prendrai plus à mon service ces gens qui auprès des rois cherchent leurs intérêts. D'ailleurs, si je vous ai exilé, Rodrigue, c'était pour que vous détournassiez les dévastations de ces Maures toujours grossissants, et que votre renommée volât bien haut. Je ne vous ai point banni de mon royaume pour satisfaire des fourbes malveillants à votre égard, mais pour montrer mon pouvoir dans les pays étrangers.

« Des mains de votre cousin Alvar Fañez j'ai reçu votre présent, Rodrigue, non comme celui d'un vassal, mais comme celui d'un ami. Les drapeaux que vous avez conquis là-bas sur les Maures et que vous m'avez ainsi envoyés, vous les verrez à Saint-Pierre.

« Votre Chimène Gomez, qui vous a toujours si tendrement aimé, me querelle sans cesse, parce que je l'ai *démariée*. N'écoutez point ses plaintes quand elles s'adressent à moi : le plus petit ressentiment triomphe des femmes les plus sages. Volez à sa rencontre ; car je crois qu'elle est dans l'attente, plus désireuse sans doute de vous voir, que vous n'êtes désireux en cette rencontre de me voir moi-même.

« Si les mauvais conseillers font ce qu'ils ont coutume de faire, au lieu de me saluer vous ne songerez qu'à ma mort. N'y songez point, brave Cid, mais que saint Laurent vous aide, et que par saint Jean ces dissentiments se changent en une paix toujours durable.

« Jetez vos bras autour de mon cou : ces bras pendant la paix peuvent bien prendre ainsi votre Roi, puisque pendant la guerre ils ont pris cinq rois ennemis. »

Ainsi parla le roi don Alphonse le sixième au valeureux Cid, lorsque après sa campagne contre les Maures, il revint vers lui victorieux.

XLII

Retour du Cid à Saint-Pierre de Cardeña.

Le Cid revient à Saint-Pierre de Cardeña, vainqueur dans la guerre qu'il a soutenue contre les Maures de Valence.

Les trompettes vont sonnant pour donner avis de son ar-

rivée, et au milieu de tout le bruit on distingue les hennissements de Babieca.

L'abbé et les moines vont le recevoir à la porte, remerciant Dieu, et souhaitant mille fois au Cid la bienvenue.

Celui-ci est descendu de cheval, et avant d'entrer dans l'église, il a pris le pennon entre ses mains, et parlé de la sorte :

« O temple saint, quand je te quittai, je n'étais qu'un homme exilé de son pays ; mais aujourd'hui je reviens te visiter après avoir été accueilli sur la terre étrangère.

« Le roi Alphonse m'a exilé parce que là-bas à Sainte-Agathe je lui ai demandé son serment avec plus de rigueur qu'il ne le voulait. Telles sont les lois du peuple : je ne m'en étais pas écarté d'un seul point, mais comme un fidèle vassal j'avais délivré mon roi de tout soupçon.

« O envieux Castillans, combien mal vous payez l'appui que vous apporta cette épée, par laquelle s'est agrandi votre pays ! Voyez ! voici que je vous apporte la conquête d'un autre royaume et de larges espaces, car je veux vous donner ces terres miennes, quoique vous m'ayez chassé des vôtres.

« J'aurais pu en faire présent à quelque roi étranger, mais pour si vilaines choses, je suis Rodrigue de Bivar, le vrai Castillan. »

XLIII

Le Cid défend Valence contre le Miramamolin.

Ce fameux Cid est renommé à bon droit, car il a fait la conquête de Valence, il s'en est emparé sur les Maures.

Sa femme s'y trouve, sa femme, fille du comte Lozano,

avec doña Sol et doña Elvire. Il y a peu de temps qu'elles sont arrivées de Saint-Pierre de Cardeña où le Cid les avait laissées.

Le Cid étant ainsi à se réjouir, il lui est survenu cette nouvelle, que le grand Miramamolin, couronné roi de Tunis, s'avançait avec une immense troupe de gens à cheval pour lui enlever Valence : ces cavaliers étaient cinquante mille, et les fantassins n'en finissaient plus.

Le Cid, comme il était vaillant et fort expérimenté dans les armes, sût apprêter ses châteaux et mettre partout des provisions, puis encouragea ses chevaliers comme c'était sa coutume.

Il fit monter doña Chimène, et avec elle ses filles, sur la plus haute tour qui se trouvât dans l'Alcazar.

Elles regardaient du côté de la mer; elles se mirent à regarder comment les Maures dressaient leurs tentes avec beaucoup de hâte et beaucoup de soin. Tout autour de Valence ils poussaient de grands cris, et à battre leurs tambours ébranlaient les airs.

Doña Chimène et ses filles en ont conçu une grande frayeur : car jamais elles n'avaient vu tant de troupes dans un camp. Cependant le Cid les rassure en leur parlant ainsi :

« Ne craignez point, doña Chimène, ni vous, filles, que j'aime tant. Tant que je demeurerai vivant, ne vous inquiétez de rien.

« Les Maures que vous voyez ici vont être vaincus, et avec leurs grandes richesses, mes filles, je vais vous marier. Car plus les Maures sont nombreux, plus ils laisseront de butin. Et ces trompettes qu'ils portent, qu'ils ont fait sonner devant vous, serviront pour l'église de ce bon peuple de Valence. »

Et voyant que les Maures viennent de pénétrer dans les jardins par bandes et petites troupes, sans ordre comme sans précaution, le Cid appelant Alvar Salvadores :

« Soyez vitement armé, et prenant avec vous deux cents hommes habitués au cheval, faites une charge contre ces chiens de païens, pour que Chimène et ses filles voient que vous êtes vaillant. »

Salvadores de faire aussitôt ce que le Cid lui commande. Il est tombé à l'improviste sur les Maures et les a chassés des jardins. Avec les siens il va frappant sur eux, il va frappant et tuant jusque dans les tentes qu'ils ont dressées.

Les siens revinrent tous après avoir tué deux cents Maures. Mais Salvadores resta prisonnier; car pour être le premier il s'était engagé si avant au milieu des ennemis qu'il avait été pris. Le Cid tailla les Maures en pièces le jour suivant, et le délivra.

XLIV

Bataille contre le Miramamolin.

Déjà sortent en bon ordre de Valence les troupes du brave Cid Castillan, gens de pied, gens de cheval. Bermudez le vaillant porte la bannière flottante. C'est par la porte de la Couleuvre que tous vont au champ. Don Hiéronyme, l'Archevêque, marche en avant, bien armé. Ils s'avancent contre le roi Maure nommé Miramamolin qui est venu pour enlever au Cid sa conquête.

Le Maure amenait sous ses ordres cinquante mille chevaliers.

Les deux armées fort bien ordonnées se sont jointes.

Les Maures étant nombreux, les Chrétiens qui étaient en si petit nombre, se trouvaient en grand péril : mais, chevauchant sur Babieca, le bon Cid est arrivé, qui a crié d'une voix forte : « Dieu nous aide, et saint Jacques! » Ils vont

frappant sur les Maures, ils vont frappant et tuant. Le Cid a grand plaisir de se voir bien monté sur son cheval Babieca, et il lève son bras baigné du sang des Maures, baigné de ce sang jusques au coude. Il ne frappe pas plus d'une fois le Maure qui ose l'attendre.

Aussi les Maures ont fini par s'enfuir et lui abandonner le champ : alors en s'élançant à leur poursuite, il se rencontre avec leur roi. Il l'a déjà frappé trois fois, mais le Maure porte bonne armure et le cheval du bon Cid l'a dépassé de beaucoup, et quand il revint à lui, celui-ci avait gagné beaucoup de terrain.

Le Cid ne put donc l'atteindre, et il se réfugia dans un château. Des hommes qu'il avait amenés, il ne lui restait plus que mille et cinq cents : le reste était mort ou prisonnier.

Le Cid eut un grand butin et d'or, et d'argent, et de chevaux, et la tente la plus riche qu'on pût voir chez les Chrétiens. Il trouva dans la tente don Alvar Salvadores, ce qui le réjouit fort.

Le Cid revient à Valence, et Chimène et ses filles en conçoivent grande joie.

XLV

Le Cid marie ses filles aux comtes de Carrion.

Les comtes (de Carrion) considérant le mérite du seigneur de Bivar, et songeant que sa renommée s'accroît toujours par les prouesses qu'il accomplit, demandent au roi don Alphonse de les marier avec ses filles : avoir le Cid pour beau-père, c'est une gloire qu'on peut estimer. Le Roi pour leur procurer cette gloire lui envoie aussitôt un mes-

sage : qu'il vienne à Requeña traiter avec lui de l'affaire.

Rodrigue, ayant lu la lettre, en fit part à Chimène : car en ces circonstances les femmes ont d'ordinaire très-grande autorité.

Elle ne l'apprit pas avec satisfaction, et dit au Cid : « Il ne me plaît point de m'emparenter avec les comtes, encore qu'ils soient de bon lignage. Faites d'ailleurs en cela, Rodrigue, ce qui vous sourira davantage : il ne manque point de conseil là où vous vous trouvez avec le Roi. »

Rodrigue part donc pour Requeña, et le Roi s'y rend également en compagnie des deux comtes, pour que le Cid les voie et leur parle.

Après qu'une messe eût été dite en grande solennité devant le Roi et les grands, par don Hiéronyme, évêque, le Roi emmena le Cid à part de tous les assistants, et d'un visage empreint de gravité lui parla ainsi :

« Vous savez bien, don Rodrigue, que je vous porte assez grande affection, et que je songe à vos affaires avec sollicitude suffisante. C'est pourquoi vous saurez que j'ai fait ce voyage dans le but de parler avec vous de certaine chose qu'il importe de traiter ainsi.

« Les comtes de Carrion m'ont prié de m'entendre avec vous à cet effet, que vous leur accordiez vos filles. Si je conclus ce mariage, si vous leur faites cette faveur, ils nous seront reconnaissants, car c'est justice et raison d'estimer les filles nées de tel père. Ils aspirent à votre amitié, attendent un bienveillant accord, sont pleins d'ardeur pour vos intérêts et d'estime pour votre sang. »

Alors le Cid remercia le Roi de si grande faveur, et lui dit de disposer de tout ce qui lui appartenait : que sous ses ordres il se mettait lui-même, et ses filles, et ses biens, qu'il ne mariait point ses filles, mais les lui donnait à marier.

Le Roi le remercia pour cette parole, et commanda qu'on

leur remît huit mille marcs d'argent pour le jour des noces : il chargea l'oncle des damoiselles, le brave Alvar Fañez, de les garder jusqu'à ce qu'elles se mariassent.

Aussitôt le Roi manda les comtes, et leur ordonna de baiser les mains au Cid Ruy Diaz, et de lui rendre hommage. Et ainsi firent-ils devant le Roi et les grands, que le Cid alors convia tous à la cérémonie des noces.

Puis le Roi partit pour la Castille, et le seigneur de Bivar partit avec lui, mais après deux lieues le Roi lui défendit d'aller plus avant.

Rodrigue est retourné à Valence, où il veut que les comtes et les chevaliers se réunissent pour les noces. Quand le Cid les voit assemblés, il dit à Alvar Fañez d'exécuter à point et incontinent tout ce qu'avait commandé le Roi, d'amener ses nièces et de les remettre aussitôt aux comtes ou infants, dits de Carrion.

Elles furent remises, et alors les comtes donnèrent des marques d'amour, des signes de la joie qui naissait pour eux de ce mariage. Car l'amour est si violent et ses effets sont tels, que les yeux le publient encore que la langue le taise.

L'Évêque remplit son office, donna paix et bénédiction.

Il y eut fête pendant huit jours, cannes (1), taureaux et bals.

Le Roi fit de grands présents aux comtes et aux magnats : car celui qui est grand dans ses exploits a coutume d'être grand en toutes choses.

(1) Espèce de tournoi inoffensif où les lances étaient remplacées par des roseaux.

XLVI

Lâcheté des comtes de Carrion.

Son dîner terminé, le seigneur Cid s'est endormi sur son précieux banc à dossier, la tête soutenue par la main. Sont à veiller sur son sommeil ses gendres Diègue et Ferdinand, et le bègue Bermude, déterminé dans la bataille.

Ils s'occupaient de rapporter des choses plaisantes, et chacun en rapportait à son tour, et, pour réprimer leurs rires, ils tenaient la main pressée contre les lèvres, quand ils ont entendu des voix tonnantes dans le palais, ces cris : « Gare le lion ! Mal meure qui l'a lâché ! »

Don Bermude ne se trouble point, mais les deux frères, dans toute l'amertume de la frayeur, oublient leur gaieté; ils échangent quelques mots à voix basse et précipitée, et se décident bien vite à une prompte fuite.

Le plus jeune des deux, Fernand Gonzalez, a le premier accompli cette lâcheté : il s'est accroupi derrière le Cid, sous son banc à dossier; Diègue, l'aîné, s'est caché un peu plus loin, dans un lieu si sale, qu'il ne peut être nommé.

Cependant la foule entre en criant, et le lion en rugissant : Bermude est à l'attendre, l'estoc au poing.

Alors le Cid dit un mot, auquel, comme par miracle, la bête féroce s'apaisa et devint timide, et remua la queue. Le Cid l'en remercia, et, lui mettant le bras autour du cou, le ramena à sa cage avec mille caresses.

La foule reste ébahie de ce qu'elle a vu, mais point compris : elle a vu deux lions, dont le plus brave était le Cid.

Celui-ci, de retour dans la salle, souriant et tranquille, s'informe de ses deux gendres, car il a deviné leur méfait.

Bermude lui répond : « Je vous donnerai nouvelle de l'un d'eux, qui s'est accroupi ici pour voir si le lion était mâle ou femelle. »

Alors entra Martin Pelaez, le timide Asturien, qui s'écria : « Bonne nouvelle, on l'a retiré ! »

— « Qui donc ? » demanda le Cid.

— « L'autre frère, répondit-il, qui de frayeur s'est mis là où ne se mettrait pas le diable. Voyez-le venir, seigneur ; mais retirez-vous de côté, car pour vous tenir auprès de lui vous auriez besoin d'un encensoir. »

L'un fut tiré de sa cache, l'autre amené par le bras, tous deux avec leurs riches habits de noces souillés de vilaines choses.

Le Cid, transporté de colère, les regarde l'un et l'autre, et il s'efforce de parler, il s'efforce de se taire. A la fin la voix du superbe Castillan éclate et leur adresse les reproches que je vais rapporter.

XLVII

Reproches du Cid à ses gendres.

« Je voudrais, ô mes gendres, n'avoir pas vu pareille lâcheté : car de cette méchante histoire, j'augure quelque grand malheur.

« Voilà vos habits de noce ! Maudit soit le diable ! Pour faire pareille retraite, quelle frayeur a donc été la vôtre ? Pourquoi fuir ainsi tous les deux ? Eh ! si je veux bien y songer, n'étiez-vous point avec moi ?

« Vous croyant quelque mérite, vous avez demandé mes filles au Roi. En cela je n'ai pas accompli ma volonté, mais son ordre.

« Ah ! vous êtes les gendres réservés à ma vieillesse !

Belle vieillesse que vous me donnerez, efféminés comme vous l'êtes!

« Mais je ne veux plus parler de cela. Quand je regarde le passé et songe à cette action, je suis brisé de douleur. »

C'est ainsi qu'aux deux frères parlait le Cid fort irrité de leur fuite devant le lion. Les comtes se sentirent blessés et en conçurent grande haine contre lui.

XLVIII

Même sujet.

Ce bon Cid Castillan avait marié ses filles avec deux comtes de Castille de très-honorable lignage. La fortune, qui change toujours toute chose, voulut que le Cid, après son repas, s'endormît, content et satisfait, sur un banc à dossier. Ses gendres se promenaient avec d'autres par le palais.

Entre dans la salle un lion, qui, par la négligence de son gardien, s'était échappé de la cage où il se trouvait enfermé.

Les gendres du Cid, à sa vue, sont épouvantés. L'un se met à fuir et s'abrite derrière le banc. Don Ferdinand, l'aîné, s'échappant par une porte qui conduisait à une basse-cour, grâce à la frayeur dont il est rempli, tombe dans un endroit assez peu honnête et peu parfumé.

Au bruit, au tumulte, le bon Cid s'est réveillé, et il est allé vers le lion, un bâton à la main. Il le prend par le col et le reconduit à sa cage.

Puis, voyant ses deux gendres de retour et sachant que le lion les a fait fuir, il les querelle très-durement.

Les comtes, s'imaginant que le Cid leur avait préparé cette confusion, lui en ont du ressentiment. Et à cause de la

grande haine qu'ils ont prise contre lui, ils nourrissent la très-mauvaise pensée de venger leur injure.

XLIX

Défaite du roi Bucar.

Le roi Bucar approchant toujours de la cité de Valence, le Cid s'est consulté avec un grand nombre d'hommes de mérite. Pendant leur entretien, ses gendres paraissent à la porte, dissimulant la trahison qu'ils ourdissent méchamment contre lui.

Le Cid leur donne place à sa droite, lui tremblant de fièvre tandis qu'ils tremblent de défaillance, car les hommes lâches manquent de vigueur.

Ils tenaient encore leurs discours, que par toute la ville tambours, clairons, trompettes portent cette nouvelle, la nouvelle que les Maures sont arrivés.

Le Cid, avec les siens, monte sur une tour aussi élevée que ses pensées, qui atteignent aux étoiles. La poitrine penchée sur les superbes créneaux, il regarde le Roi qui vient d'arriver, et l'armée et les tentes. Ses lâches gendres cèdent déjà au trouble et à l'effroi.

Alors on vint avertir le Cid qu'un messager du Roi était survenu : il descendit pour le recevoir, mais son courage ne baissa point.

Le Cid écouta avec gravité les paroles du Maure : celui-ci, que son aspect avait troublé, lui parla de la sorte :

« Le roi Bucar, mon seigneur, est venu de son royaume pour réparer le grand dommage que tu lui causes en détenant celui-ci. Il te l'avait envoyé réclamer ; mais, voyant que tu ne l'abandonnes point, il te provoque à la bataille, sache te défendre. »

Le Cid a entendu ces paroles, mais il n'en prend nul souci, et fait ainsi réponse, gaiement, avec grande clémence :

« Dis à ton maître de se préparer, car je vais pourvoir à ma défense! Valence me coûte beaucoup, et je ne me résigne pas à en sortir. J'ai dépensé à sa conquête trop de peines et de fatigues. Je rends des grâces infinies à l'infinie Majesté pour m'avoir accordé la victoire dans une guerre si périlleuse. J'en dois de la reconnaissance d'abord à Dieu seul, puis à la troupe vaillante de mes parents et amis, qui l'ont aussi payée de beaucoup de sang. »

Sur ce, le Maure prit congé de lui, ayant perdu toute assurance à le voir, tout courage à l'entendre, et alla porter sa réponse au Roi.

Le Cid, de son côté, s'occupa de donner des ordres au sujet de cette guerre. Mais sachant quelle lâcheté renfermait le cœur de ses gendres, il leur ordonna de rester pour ne point éprouver leur courage. Ceux-ci, confus de cette parole, honteux d'un tel affront, répondirent qu'ils devaient marcher avec lui dans une si périlleuse entreprise. Ils rangèrent donc leurs troupes et vinrent les placer à côté des gens du Cid.

Tous s'avancent contre le quartier royal, et le Cid avec tant de bravoure, que l'armée maure, effrayée, se réunit à la hâte.

Alors, au son des clairons et des tambours, la bataille s'engage : Rodrigue, qui conduisait l'avant-garde, après avoir animé ses chevaliers, a présenté le combat avec son armée en bon ordre.

Les deux partis font mêlée.

Dans cette bataille sanglante le Cid s'empare de dix-huit rois, et il se serait emparé de tous; mais ils ont mis des ailes à leurs pieds et vidé la place.

Quoique avec beaucoup de sang et après longue lutte, le Cid resta victorieux, et victorieux entra à Valence.

La ville le reçut avec grands applaudissements et grand présent. Pour leur protection et leur défense, ils lui souhaitent mille vies, et lui, tout content, tout joyeux, s'en va voir sa Chimène.

I

Recommandations du Cid à Chimène.

« Si je reste mort à la guerre de quelque mortelle blessure, portez-moi, ô ma Chimène, à Saint-Pierre de Cardeña ; et qu'il vous soit donné la faveur d'élever ma tombe auprès de l'autel de saint Jacques, protecteur de nos combats.

« Gardez-vous de me pleurer, par crainte que mes braves troupes ne s'aperçoivent que mon bras leur manque, et, pour ce, s'enfuient en abandonnant Valence. Que les Maures ne rencontrent point de faiblesse en votre cœur. Mais qu'ici l'on crie : « Aux armes ! » et que là l'on fasse mes funérailles.

« Et que la Tizona, qui pare cette mienne droite, ne déroge point à l'honneur et ne tombe pas en main de femme.

« Et si Dieu permet que mon cheval Babieca demeure sans son maître et appelle à votre porte, ouvrez-lui, et caressez-le, et donnez-lui ration entière : car celui qui sert un bon maître attend de lui bon salaire.

« Mettez-moi de votre main la cuirasse, l'épaulière et les grèves, les brassards, le morion et les gantelets, l'écu, la lance et les éperons. Promptement, car le jour blanchit et les Maures me donnent hâte.

« Donnez-moi votre bénédiction et demeurez heureuse ! »

Sur ce, Rodrigue est sorti des murs de Valence pour livrer combat à Bucar. Plaise à Dieu qu'il ait bon retour !

LI

Ruse du Cid.

Voyez-le, voyez-le, le Maure qui vient par la chaussée, monté à la genette sur une jument baie, avec des brodequins à éperons d'or et maroquinés, avec un écu devant la poitrine et une zagaie dans la main. Il regarde Valence et s'écrie :

« Qu'un mauvais feu te brûle!

« Tu appartenais aux Maures avant que les Chrétiens ne t'eussent conquise, et si ma lance ne me trompe, aux Maures tu retourneras. Et ce chien de Cid, je le prendrai par la barbe, et sa femme, doña Chimène, sera ma prisonnière, et de sa fille Urraque Fernandez (1) je ferai mon amoureuse, pour l'abandonner à mes compagnons, quand j'aurai assez d'elle. »

Le brave Cid ne se trouvait pas si loin qu'il n'eût tout entendu :

« Venez ici, ma fille, venez ma fille doña Urraque. Laissez vos habits de chaque jour et revêtez votre robe de Pâques. Et ce Maure, fils de chien, retenez-le-moi à causer, tandis que je selle Babieca et me ceins de mon épée. »

La très-gentille damoiselle se mit à la fenêtre. Le Maure, dès qu'il l'eut vue, lui parla de la sorte :

« Allah vous garde, ma dame, ma dame doña Urraque! »

— « Et vous garde aussi, seigneur! Heureuse soit votre

(1) Le Maure n'était pas très-bien renseigné sans doute, mais malheureusement le chanteur troublé répète un instant après la même erreur avec insistance.

venue! Il y a sept années, ô Roi, sept années que je suis votre amoureuse. »

— « Il y en a tout autant, ma dame, que je vous porte au dedans de mon âme. »

Ils en étaient là, que le Cid paraît déjà.

« Adieu, adieu, madame, ma jolie amoureuse; car j'entends piaffer le cheval Babieca. »

Où la jument a mis son pied, Babieca pose le sien.

Le Cid parle à son cheval : écoutez bien ce qu'il lui dit :

« Elle mérite de crever, la mère qui n'attend point son enfant ! »

A la poursuivre il tourne sept fois autour d'un ciste; mais la jument était légère et gagnait beaucoup d'avance, et finit par arriver auprès de la rivière, où se trouvait une barque.

Le Maure, dès qu'il l'eût vu, se réjouit fort et à grands cris commanda au batelier de la lui amener. Le batelier était diligent, elle a vite approché, et il s'y jette aussitôt sans s'arrêter aucunement.

Comme le Maure était embarqué, le brave Cid arriva près de l'eau. Voyant l'ennemi en sûreté, il crève de dépit, et dans la fureur qui le remplit, jette sa lance vers le Maure.

Puis : « Ramassez, mon gendre, ramassez ma lance, car un jour peut-être viendra qu'elle vous sera redemandée. »

LII

Le Cid met en fuite le roi Bucar.

Le bon Cid s'est rencontré au milieu de la bataille avec Bucar, ce roi maure qui tant l'avait menacé.

Mais quand le Maure voit le Cid, il lui tourne le dos. Et il va s'enfuyant vers la mer, il semble avoir des ailes; son cheval est bon coursier, et il l'éperonne très-vivement.

Ainsi s'est-il éloigné du Cid, et Babieca ne l'atteindra pas, car il est fatigué et rompu de la dernière bataille. Mais le Cid a grand vouloir de décharger sur lui sa colère, et pour donner une leçon au Maure et à tous ses compagnons, il frappe à son tour de l'éperon.

Encore que cela lui serve peu, il est arrivé près du Maure et lui lance son épée : le Maure, blessé entre les épaules, perd beaucoup de sang, mais il fuit toujours et entre dans une barque qui l'attendait. Le bon Cid alors met pied à terre pour prendre son épée, et il prend en même temps celle du Maure, qui était bonne et fort précieuse (1).

LIII

Lâcheté de Fernand Gonzalez dans la bataille.

Le Cid Castillan combattait un terrible combat contre le roi maure Bucar, qui était venu lui ravir Valence, dont ce bon Cid avait fait conquête. A ce combat se trouvaient les comtes de Carrion.

Voici que contre l'un de ces infants, nommé Fernand Gonzalez, un Maure vient en courant, une grosse lance à la main. Le Maure montre qu'il est brave, tant il vient impétueux. Le comte, l'apercevant, s'est mis à fuir par le champ.

Mais personne n'avait vu la chose et n'aurait pu la publier, hormis don Ordoño : c'était un écuyer très-honoré, cousin du brave Cid, et frère de Pèdre Bermudez. Ordoño s'élança contre le Maure, et le heurta avec sa lance, et l'ayant

(1) Tizona était estimée 1,000 marcs d'or.

frappé à la poitrine, le traversa de part en part. Le pennon attaché à la lance ressortit tout sanglant, et le Maure tomba expirant.

Alors don Ordoño a mis pied à terre, et pris au Maure, avec son armure, le cheval qu'il montait. Puis il a appelé le comte, son parent, et il lui a parlé de la sorte :

« Parent Fernand Gonzalez, prenez ce cheval et dites que vous avez tué le Maure qui allait chevauchant dessus. Dans tous les jours que je dois vivre, je ne dirai jamais le contraire. Ainsi pouvez-vous faire que la chose reste toujours secrète. »

Comme ils en étaient sur ce discours, le bon Cid est arrivé, courant à la poursuite d'un Maure, qu'il fait tomber sans vie. Don Ordoño de lui dire :

« Seigneur, votre honoré gendre que voici, pour vous assister bravement, a tué un Maure dans le combat en le frappant d'un bon coup, et lui a pris ce cheval. »

Ce que Gonzalez racontait plut beaucoup au Cid, et, croyant entendre vérité, il loua fort son gendre. Ils s'en vont tous les deux dans la mêlée, ils s'en vont frappant et tuant, ils s'en vont faisant grand carnage des Maures qui les attendent.

LIV

Reproches de Bermude à Fernand Gonzalez.

« Tirez, gentilhomme, tirez la bride à votre cheval : fuir de la sorte, c'est faire preuve d'un cœur timide.

« Vous vous enfuyez devant un seul homme? Sachez que celui-là ne compte pas parmi les braves, qui s'enfuit devant un Maure à pareil combat, quand il y a tant de gens pour le voir.

« Si vous ne voulez point mourir comme un bon gentilhomme à épée, ne vivez point avec des gentilshommes toujours prêts à la mort.

« Retournez promptement à Valence; car si vous ne faites pas mieux, les dames qui sont restées dedans vont sortir aussi pour vous combattre.

« Dieu vous donne male aventure! Et si vous pouvez faire en public une fuite aussi honteuse, que dire de votre conduite cachée?

« Vous suivez mal les enseignements de mon oncle, votre beau-père : à ne point tacher de sang la Tizona, vous souillez son vieil honneur.

« Vous dites que vous êtes gentilhomme, eh bien, moi, je vous jure par saint Pierre que semblables lâchetés ne font point les bons gentilshommes!

« Vous portez des armes dorées, ne les caressez point, jeune homme : parce que ce fer doré témoigne de votre honte.

« A ce Maure qui gît sans vie prenez son cheval et dites que vous l'avez tué : je vous promets silence.

« Vous êtes galant avec les dames, soyez vaillant avec ces chiens de païens, pour qu'on ne médise point de vous à ceux qui ont avec vous parenté.

« Et adieu, je vais partir. Puisque le Cid mon oncle est vieux, je dois aller le secourir, ses gendres ne le secourant point. »

Ainsi parla le brave Bermudez, parce que dans la plaine de Valence, don Diègue à fuir devant un Maure avait longuement couru.

LV

Le Cid se présente au Roi après la défaite de Bucar.

Des voyageurs chevauchent en remontant le Guadalquivir. On entend les gens dire que ce sont hommes vaillants.

Ils sont vêtus de riches casaquins et pardessus de gabans : ils portent des capes pour la pluie, à la façon des laboureurs.

Ils donnaient l'orge aux chevaux pendant le jour et cheminaient de nuit, non par crainte des Maures, mais à cause des grandes chaleurs.

Marchant à journées réglées, ils sont arrivés aux cortès : le Roi pour les recevoir sort avec les grands de sa cour.

« Tu es vieux, bon Cid, mais d'une florissante vieillesse.»

—« Je ne viens point de me divertir avec les femmes, mais de marcher pour ton service, de combattre avec le roi Bucar qui est roi de grand royaume, de lui conquérir ses terres, ses villes et ses châteaux. J'ai aussi enlevé à ce roi son beau banc à dossier. »

LVI

Les comtes de Carrion maltraitent leurs femmes.

Les comtes Diègue et Ferdinand, comme ils voulaient outrager le Cid, se sont concertés, les deux frères ont préparé très-grande trahison.

Voici qu'ils désirent retourner dans leurs terres et de-

mandent leurs épousées : aussitôt le Cid de leur dire en les leur remettant :

« Songez à bien me traiter mes filles ainsi que de nobles dames, puisque je vous les ai accordées pour femmes. »

Tous les deux lui promettent d'obéir à sa recommandation.

Déjà les comtes chevauchent, et le Cid aussi s'avance à cheval, et avec lui tous ses chevaliers qui l'ont suivi. Par les vergers et les jardins ils vont riant et devisant. Le Cid leur a tenu compagnie l'espace d'une lieue. En prenant congé de ses filles, il se met à éclater en pleurs, comme un homme qui soupçonne la très-grande trahison préparée par les comtes.

Il commande à son serviteur d'aller derrière eux, et alors revient avec sa troupe, tandis que les comtes poussent au large.

Ils ont marché en grande hâte et sont arrivés à une montagne très-ombreuse, couverte d'arbres élevés et touffus. Ils commandent à tous leurs gens de poursuivre bien loin en avant, et restent là seuls, Diègue et Ferdinand avec leurs femmes.

Alors ils mettent pied à terre et enlèvent les brides de leurs chevaux. A cette vue leurs femmes ont poussé un grand gémissement. Ils les jettent à bas de leurs mules chacun de son côté : ils les dépouillent avec rage de leurs vêtements et aussitôt les attachent fortement à deux chênes différents. Puis chacun a frappé la sienne avec les brides de son cheval ; du sang qu'elles perdent le sol est baigné. Les comtes satisfaits les ont abandonnées en cet état.

Leur cousin étant survenu, se mit avec grande colère à la poursuite des comtes. Mais ne les ayant pas trouvés, il revint promptement vers elles, tout pensif et tout troublé. Il les laissa en ce lieu sous le toit d'un laboureur.

Puis il s'en est allé vers le Cid son oncle et lui a tout raconté : celui-ci envoie vers elles une grande troupe de

cavalerie et porte plainte au Roi de ce cruel outrage. Le Roi à pareille nouvelle réunit les trois cours.

LVII

Même sujet.

Les comtes Diègue et Ferdinand, comme ils voulaient outrager le Cid, se sont concertés, les deux frères ont préparé très-grande trahison.

Voici qu'ils désirent retourner dans leurs terres et demandent leurs épousées : aussitôt leur beau-père le Cid de les leur remettre : « Songez à bien me traiter mes filles ainsi que de nobles dames, puisque je vous les ai accordées pour femmes. » Tous les deux lui promettent d'obéir à sa recommandation.

Déjà les comtes chevauchent, et le Cid aussi s'avance à cheval, et avec lui tous ses chevaliers qui l'ont suivi. Par les vergers et les jardins ils vont riant et devisant. Le Cid leur a tenu compagnie l'espace d'une lieue. En prenant congé d'eux, il se met à répandre des larmes, comme un homme qui soupçonne la très-grande trahison par eux préparée.

Le Cid se sentant des craintes, voici ce qu'il a résolu : il a appelé son neveu Ordoño, et il lui a ordonné d'aller aussitôt derrière ses filles, en se cachant, en se dissimulant, et de bien considérer si elles sont traitées avec respect : car son cœur pressent le coup dont il est menacé.

Cependant les comtes suivaient leur chemin avec leurs femmes : partout où ils passaient, ils recevaient très-bonne hospitalité, les seigneurs du lieu étant vassaux du bon Cid.

Marchant donc à journées réglées, ils sont arrivés à

Tormes : là, au milieu des rouvres de l'endroit, ils ont fait descendre les dames des mules qui les portaient. C'est ainsi qu'ils avaient disposé les choses. Ils commandent d'abord à leurs gens de poursuivre en avant. Puis ils saisissent leurs femmes par les cheveux, leur arrachent leurs vêtements et les traînent sur le sol, et les tirent de côté et d'autre. Ils leur donnent maints coups d'éperon qui les couvrent de sang : ils leur prodiguent les paroles les plus outrageantes.

Après quoi les lâches chevaliers les ont abandonnées là en leur disant : « Nous voici vengés de votre père. Vous n'étiez point telles que vous pussiez vous marier avec nous. Vous nous avez payé l'affront dont le Cid nous couvrit quand il lâcha le lion et chercha notre mort. » Et ils les ont abandonnées alors, attachées au milieu des chênes.

Ils poursuivent tous deux leur chemin et rejoignent leurs gens, et comme on les interroge sur leurs femmes, ils répondent qu'elles sont restées en lieu sûr.

Cependant les dames très-malheureuses s'étaient mises à pousser de grands cris vers le ciel, et d'une voix gémissante elles déploraient ainsi leur infortune :

« Comtes infâmes, combien vous y avez peu réfléchi ! Vous nous maltraitez ainsi, nous filles du Cid ? Il est homme à savoir bien venger la trahison que vous venez d'accomplir. »

Don Ordoño a entendu les gémissements qu'elles poussent, et leurs cris de douleur le conduisent où elles se trouvent.

Sitôt qu'il eût vu ses cousines, il se prit à se déchirer le visage, à s'arracher les cheveux, à pousser aussi de grands cris, à parler d'une voix terrible à ces comtes perfides :

« Pourquoi avez-vous fait pareil outrage à si hautes dames, surtout quand elles sont filles d'un père si estimé ? De cette infâme trahison il saura bien tirer vengeance. »

Cependant il avait caché les dames entre les branches

des rouvres, les avait recouvertes de son manteau, et les laissant là, était allé chercher un lieu où il pût les mettre, afin qu'elles se trouvassent en sûreté.

Un heureux hasard lui fit rencontrer un laboureur fort honnête, qui avait maintes fois hébergé le Cid dans sa cabane.

Ordoño est retourné avec le laboureur vers les rouvres, et il a retrouvé ses cousines où il les avait laissées.

Il les mène dans ce gîte qui est inconnu et écarté. Elles y sont bien reçues par cet honnête laboureur et sa femme et ses filles, tous prêts à faire ce qu'elles voudront.

Alors Ordoño s'est entretenu avec elles et leur a parlé de la sorte : « Mesdames, je veux aller dans votre État de Valence, pour raconter à votre père tout ce qui s'est passé, et lui dire de venger votre injure, puisqu'elle le touche de si près. »

Elles approuvèrent son dessein et il se mit en route.

Marchant à bonnes journées, il est arrivé à Valence, et voici qu'en présence du bon Cid, Ordoño se met à se lamenter : il lui rapporte tout ce qui est advenu, sans se tromper une seule fois. Le seigneur de Bivar est sage et il a très-bien dissimulé sa peine : là où l'on espère vengeance, les larmes ne conviennent point. Sa femme Chimène Gomez est celle qui montre le plus son chagrin : elle verse tant de pleurs que ses yeux semblent deux fontaines. Mais le Cid, en homme prudent et avisé, sait la consoler : par tout ce qu'il a dit, il l'a grandement consolée.

Le Cid envoya ses messagers à ce bon roi castillan, pour lui faire savoir cette méchante action. Il le priait de lui en accorder quelque réparation, et, à cet effet, il lui demandait permission de venir à Tolède, où il se trouvait alors.

Le Roi, quand il apprit l'aventure, conçut une grande colère contre les comtes et leur oncle qui les avait conseillés. Il accorda au Cid la permission qu'il lui demandait et envoya chercher ses deux filles où Ordoño les avait laissées.

LVIII

Plaintes des filles du Cid.

Au milieu des broussailles d'une montagne, la terre contemple deux soleils de beauté, doña Elvire et doña Sol, filles de Chimène et du bon Cid Campeador, joies de son âme, richesses de son cœur. Elles ont été dépouillées de leurs vêtements par grande trahison. Sur ces épaules délicates, tremblantes, s'épanouissent et la blancheur du lis et les douces couleurs de la rose. Leurs yeux semblent pleuvoir des perles : les larmes dont ils sont remplis brillent comme des étoiles, et au milieu de ces pleurs la douleur arrache ces cris aux deux victimes :

« *O bois perfides ! ô solitude ! ô broussailles ! oh ! comme celui-là rêve qui se confie à ce monde !*

« O comtes infâmes ! combien, disent-elles, vous avez été aveugles et insensés de mettre en des liens nos mains habituées à trouver vengeance ! O Cid renommé ! voilà comment les exploits accomplis par ta valeur sont fouettés aujourd'hui contre des rouvres cruels par la main de la haine ! Mille boulevards et mille murailles ont croulé sous l'effort de ce bras qu'outragent aujourd'hui les chaumines de Carrion ! Mille fois il punit notre traîtrise, diront les traîtres de cette terre, il était le maître des rois et ces comtes s'attaquent à lui !

« *O bois perfides ! ô solitude ! ô broussailles ! oh ! comme celui-là rêve qui se confie à ce monde !*

« O honneur, trésor de l'âme ! Va dire au Cid qu'il t'avait gagné à triompher de ses adversaires, qu'il t'a perdu à être attaqué sans défense. Va vite, ne tarde pas. Mais tu ne le feras point. De femmes abandonnées et outragées, tu as

horreur. Va, puisque tu es si hautain, va parler au roi de Léon. Qu'il s'afflige à t'entendre, et qu'il te rétablisse tel qu'il te connut d'abord. Cependant que sur ces montagnes par nos tendres lamentations nous changerons en douce pitié la rigueur des bêtes féroces.

« *O chênes cruels! ô solitude! ô broussailles! oh! comme celui-là rêve qai se confie à ce monde!* »

LIX

Délivrance des filles du Cid.

Les deux filles du Cid doña Elvire et doña Sol implorent du ciel vengeance contre les comtes de Carrion. Attachées chacune à un rouvre, elles jettent de tels cris que c'est pitié : et elles n'ont de réponse de personne, que de l'écho de leur voix.

C'est le mépris et l'outrage qu'elles ressentent, non les blessures : car l'opprobre pour la femme n'est pas un moindre mal que la mort.

Dans la justice et la vérité il y a naturellement tant de puissance qu'elles ont trouvé des amis sur leur montagne, de la compassion dans les bêtes féroces.

Aux gémissements qu'elles poussaient, un pasteur s'aventura par là, où jamais n'avait pénétré pied humain, sinon en ce jour. Elles lui crient de s'approcher, et de frayeur il n'ose point, car le trouble et l'effroi sont fils de l'ignorance :

« Par Dieu nous te supplions, ô homme! d'avoir de nous pitié.

« Pour ce puissent tes troupeaux aller toujours en prospérant! que pour eux jamais les eaux ne manquent pendant l'été et la chaleur! que pour eux jamais les herbes

ne se dessèchent sous la gelée ou sous le soleil ! Et puisses-tu voir tes petits-enfants croître dans la bénédiction, et peigner tes cheveux blancs, sans douleur, sans souci.

« Mais détache nos mains, puisque les tiennes ne sont pas des mains de malice et de trahison, comme celles qui nous ont attachées. »

Comme elles disaient ces mots, don Ordoño arriva en habit de pèlerin selon l'ordre du Cid son seigneur, et promptement il les délia, dissimulant sa douleur. Celles-ci qui l'ont reconnu l'embrassent toutes les deux ensemble.

« Cousines, leur dit-il en pleurant, ce sont secrets du ciel, dont Dieu se réserve le mot et la raison. Faute n'en est point au Cid qui reçut ce conseil du Roi. Mais vous avez, mesdames, un père brave, qui marchera pour votre honneur. »

LX

Reproches d'Ordoño aux comtes de Carrion.

« Ecoutez mes paroles, perfides gendres du Cid ; aussi lâches que déloyaux, car un traître est toujours lâche.

« Vous seriez, vous, hommes de bien ? Non, vous n'êtes qu'une vile canaille ; de même le Cid par ses actions montre bien ce qu'il est.

« Ne vous enfuyez point, comtes perfides : cela ne vous servira de rien. Car la vengeance est un aigle, quand l'outrage est un faucon.

« Un homme seul court à votre poursuite : ne fuyez point, mais faites-le fuir. Ah ! mon bon droit vous semble un géant suivi de mille guerriers.

« Mais retournez-vous. Oh ! vos épées ne m'effrayent pas. Si le Cid les couvrait de sang, vous ne les avez couvertes que de rouille.

« Vous avez frappé ses filles : ce fut un crime à vous. Car vous offensiez ainsi et le Cid, et Dieu, et le roi Alphonse, et moi.

« Or tous quatre nous sommes des lions, plus terribles même que des lions, car, sachez-le, pour courir à la vengeance nous ne demanderons pas du benjoin. »

Ainsi parlait aux infants, en lâchant la bride à son cheval et courant à leur poursuite, le valeureux Ordoño, le brave neveu du Cid.

LXI

Plaintes d'Alvar Fañez.

Ce n'est pas avec petite appréhension qu'Alvar Fañez, caché dans des branchages, regardait attentivement ces comtes infâmes. Il obéit aux ordres de son oncle, sachant bien que ces vagues soupçons engendrent d'ordinaire quelque vérité.

Quand il vit ses cousines ainsi exposées à l'inclémence de l'air, et attachées à deux rouvres, il se prit à gémir :

« Comment se fait-il qu'on traite de la sorte l'honneur de mon oncle et de votre père ? »

Il ne voulut pas s'approcher d'elles jusqu'à ce que les deux misérables eussent en s'en allant mis fin à cette scène étrange. Il se serait bien attaqué à eux deux et à cent de leur lignage, mais ils étaient accompagnés d'une grande troupe de gens sans nom.

Voyant ses cousines abandonnées, Alvar Fañez s'avance vers elles. Comme il ne peut se venger, voilà du moins ce qu'il fait, ce noble cœur. Brisé de douleur, il lève les yeux au ciel, et s'écrie en regardant d'un œil attentif leurs blessures :

« *Comment se fait-il qu'on traite de la sorte l'honneur de mon oncle et de votre père?*

« Si votre honneur est le mien, qu'on ne m'appelle plus homme d'honneur, que je n'aie regagné par ma vaillance ce que je perds aujourd'hui par ma lâcheté.

« Sachez bien, comtes perfides, que vous n'avez point outragé mon oncle et qu'on ne tache point pareille bannière avec quatre gouttes de sang. Non, ce traitement, quoique exercé sur mes deux cousines, ne saurait s'appeler une injure, si le Cid, à qui l'injure s'adresse, n'en a bruit ni nouvelle.

» Mais ces mains vous défient, et si je ne suffis point, le ciel nous donnera vengeance de cet outrage.

« *Comment se fait-il qu'on traite de la sorte l'honneur de mon oncle et de votre père?* »

Et il recouvre avec sa cape ces femmes abandonnées, en attendant que la nuit toute proche les cache par pitié de son manteau.

Alors ils sont venus chercher abri dans une cabane de berger : ainsi les petits peuvent parfois rendre service aux grands.

Cependant, au jour levant, le berger allait en toute hâte porter au Cid cette nouvelle, et Alvar Fañez reprenait :

« *Comment se fait-il qu'on traite de la sorte l'honneur de mon oncle et de votre père?* »

LXII

Le Cid jure de se venger.

« Elvire, lâchez ce poignard; doña Sol, sortez de là; ne me tenez point les bras, laissez-moi, doña Chimène. Vous ne m'enlèverez point mon ressentiment, car je suis rouge

de honte, et voici que mon sort funeste flétrit tous mes exploits.

« C'est à mes filles, comtes déloyaux, c'est à ces respectables dames, honorées dans les terres lointaines, que vous faites pareil outrage, infâmes ! A moi qui vous donnais innocemment mes filles avec un trousseau de mille robes splendides, de mille riches parures, et aussi mes épées, le meilleur de mon bien.

« Ne me suis-je pas endetté à Valence de deux mille maravédis ?

« Je vous ai fait présent des chaînes d'or d'Arabie que le roi de Perse m'avait envoyées par ses ambassadeurs, et de chevaux rouhans, et de six cavales de guerre, et à chacun d'une cape en drap de Courtray avec la doublure en peluche.

« Et pour prix de ma confiance, pour prix de mes bienfaits, vous me les renvoyez, comtes, fouettées sans vergogne ; vous avez outragé ces corps si blancs, et lié leurs belles mains, et tiré leurs cheveux, et déchiré leurs tristes chairs !

« J'en fais le vœu au Pêcheur, qui gouverne notre Église, et que j'aie de lui mauvais accueil quand je l'invoquerai à Cardeña, si à Fromesta et Carrion, Torquemada et Valenzuela, villes de vos comtés, reste pierre sur pierre !

« Antolinez a témoigné et Pelaez est venu avec elles. Je vous ferai tel châtiment qu'on tremble à le voir. Oui, par votre outrage, par mon bon droit, vous et vos parents devez être remis entre mes mains, dévoués à ma vengeance.

« Pour vous arrêter et vous saisir, le Roi a ses gardes des champs : qu'il me fasse en tout justice, et je tiendrai mon épée tranquille. »

Ainsi parlait et disait le Cid, et, chevauchant sur Babieca, il est parti de Valence pour aller à Burgos porter sa plainte au Roi.

LXIII

Chimène excite le Cid à la vengeance.

La noble Chimène avait la main sur l'étrier, et pendant qu'elle parlait au Cid, celui-ci arrangeait son gaban :

« Songez, seigneur, lui dit-elle, à venger comme gentilhomme le sang de ce comte que vous avez tué dans un beau duel.

« Allez à la cour, brave Cid, et que le sujet qui vous y conduit ait pour courtisan (1) et défenseur le fil de votre épée, car d'autres vous n'en trouverez point. Les comtes auront prévenu le Roi et leurs amis, car c'est le propre des lâches de s'aider de menteries.

« N'acceptez rien du roi Alphonse, excuses, prières ni présents : car une injure ne disparaît guère sous le fard des belles paroles. Mais considérez vos filles attachées à ces deux rouvres, dont les feuilles tremblent encore, émues de leurs cris : et songez que dans cette offense faite contre moi sur cette montagne, vos filles ont reçu blessures, et vous, outrage.

« Que Dieu vous garde où vous allez ! car vos adversaires sont cruels autant que lâches, et autant que lâches, déloyaux. Je sais bien pourtant que vous marchez en sécurité, du moins par rapport aux traîtres, qui, hardis avec les femmes, avec les hommes ne le sont plus.

« N'entrez point en combat, car vous souilleriez vos blasons à honorer de votre épée un sang aussi impur. Que

(1) Jeu de mots conservé de l'original. Plus bas, à propos de la Colada, il s'en trouve un autre que je n'ai pu transporter dans ma traduction.

le vainqueur de tant de rois ne se fasse point l'égal de ces hommes : car les hennissements de Babieca en ont vaincu bien d'autres plus braves.

« Reprenez vos deux épées pour Bermude et Ordoño : leurs lames en ces mains conserveront l'habitude de vos coups. La Tizona écartera les tisons de ce feu, et la fameuse Colada lavera la tache de ces chagrins (1). Que par mon conseil et votre vouloir elles se mettent à ma vengeance : mes espérances me promettent déjà heureux succès. »

— « Qu'il en arrive ainsi, Chimène, » répond le Cid renommé, et baissant la tête, il a piqué Babieca et s'éloigne.

LXIV

Même sujet.

Toute seule avec le Cid, doña Chimène a pleuré l'opprobre de ses deux filles, et elle se met à parler ainsi :

« Comment est-il possible, seigneur, qu'étant redouté à la guerre, deux hommes vous aient outragé, quand mille ne l'oseraient?

« Et si cela ne vous afflige point, souvenez-vous que j'ai perdu mon père, parce que vous êtes fort vindicatif dans les choses que vous ressentez (2).

(1) Double jeu de mots sur le sens de Tizona (tizon, tison) et de Colada (colar, tremper).

(2) Ce souvenir a été rappelé avec bonheur par don Antonio de Trueba, dans sa paraphrase des chroniques du Cid, intitulée : *Les Filles du Cid*. Je citerai avec plaisir ce gracieux écrivain, qui sait unir tant de délicatesse à une si grande simplicité.

« Ne suis-je plus par hasard le meurtrier du comte Lozano? Le courage que j'ai montré dans un autre temps pour la défense de l'honneur s'est-il éteint en moi? Suis-je déjà caduc comme mon

« Songez à vos filles, que j'ai enfantées, moi, qui ne sont pas filles prêtées, mais nées de vous et de moi.

« Il faut que vous réfléchissiez à ces choses, et que cette vile gent, sachant que vous êtes le Cid, ne s'enhardisse plus à faire pareil coup. Car ils ne manqueront point d'issue pour vous échapper.

« S'il convient d'en ressentir la colère, j'ai assez parlé, à vous maintenant la fureur. »

LXV

Recommandations du Cid à ses amis.

Après avoir fêté le saint et divin Pierre, ce brave Cid, à qui les Maures d'Afrique payèrent tribut et impôt, fait réunion dans sa demeure de parents et de gens de bien, et, quand il les voit tous assemblés, leur dit ces mots :

« Vous savez bien, mes amis, la prouesse de mes gendres. Oh ! ils m'ont bien récompensé de tout ce que j'avais fait pour eux à Valence. Aussitôt échappés à mes brides, ils m'ont récompensé avec les leurs, en fouettant mes filles dans le désert.

« Et voici que le roi de Léon déclare par son envoyé, que j'aie, dans trente jours, à me trouver à Tolède. C'est pourquoi je vous supplie et vous conjure (quoiqu'il ne soit pas

noble père l'était alors, et, comme mon père, n'ai-je que des larmes pour venger mon affront? »

Et il pleurait d'indignation et de douleur; mais se dressant tout à coup avec une fierté farouche, il s'écria : « Non, non, il est encore de la vaillance en mon cœur et de la force en mon bras pour défendre l'honneur de la maison de Bivar. » Et s'élançant par la porte du château : « Holà ! holà ! mes serviteurs, sellez mon fidèle Babieca, donnez-moi ma lance et mon épée ! » Ch. XLI.

besoin de prières avec d'aussi loyaux gentilshommes, des cœurs aussi amis) de n'en dire mot là-bas aux cortès. Ne manquons point de respect au Roi : ce serait à nous un tort, si son jugement est bon et droit.

« Que personne ne s'oublie à parler de ce commun grief. C'est moi qui leur réclamerai ce que je leur ai donné, premièrement le bien, l'argent, l'or et mes épées, et après cela, je leur demanderai compte de l'outrage qu'ils ont fait à mes filles. »

LXVI

Le Cid quitte Valence.

A l'apparition de l'aube qui vient réjouir la terre, six clairons se sont mis à sonner par Valence. Don Rodrigue de Bivar, le brave Cid, apprête ses gens pour aller à Tolède, le Roi l'appelant aux cortès.

Déjà la place du palais s'est recouverte de peuple, d'écuyers et de chevaliers qui attendent que le Cid se montre. Il a enfin quitté la salle, et il paraît au milieu de l'escalier : ses deux filles et Chimène sont sorties pour l'accompagner. Il les embrasse courtoisement et les prie de s'en retourner ; car, à voir ses filles présentes, il a aussi présent leur opprobre.

Puis il descend sous le vestibule où se trouvait son bon Babieca, qui, trouvant son maître attristé, ressent presque même tristesse. Et il s'est rendu sur la place, sans manteau, mais recouvert d'une armure noire à semis de croix d'or depuis le gorgerin jusqu'aux grèves.

Il vit sa troupe toute brillante, et Chimène à la fenêtre ; et pour lui donner gaieté, il donna de l'éperon au cheval. Tous les yeux se tournèrent sur lui. Au bout de la carrière,

il tira son bonnet à Chimène. Puis les trompettes sonnèrent, et tous partirent à sa suite.

Comme la troupe s'avance brillante! Comme le soleil, heureux de les voir, se reflète sur leurs armes!

Ils cheminaient à journées réglées.

A la vue de Requeña, le Cid retint la bride, ne voulant pas y entrer. Il se souvenait en ce moment du jour où il fut appelé pour la première fois dans cette ville par Alphonse le sixième, et où il y séjourna tranquillement.

Il a relevé sa visière, s'est affermi sur les étriers, et d'une voix grave et sévère, parle à Requeña de la sorte :

« Théâtre de mon déshonneur, où s'accomplit cette tragédie dont mes lâches gendres furent les auteurs. Principe de mon infortune, où, sans que ce fût le jeudi saint, ces deux Judas à face fourbe mangèrent à ma table.

« Je vais demander justice au Roi, et je prie Dieu qu'il ne me la refuse pas, car pour assouvir ma vengeance, je ne les laisserais point sur ma frontière! »

Et transporté de fureur, il lance son cheval en l'éperonnant contre la faible muraille, qui, de le voir en fureur, tremble.

LXVII

Le Cid envoie Martin Pelaez à Valence.

« Allez-vous-en, Martin Pelaez, à ma ville de Valence, et gardez-la pendant que je porte plainte au Roi pour cette très-grande trahison.

« Je le prierai de se souvenir qu'il maria mes filles contre ma volonté, celle de Chimène, celle de ma maison; qu'ainsi pour suivre sa volonté et remplir sa parole, je pris plaisir à voir célébrer ces tristes noces.

« Je lui dirai comment Ordoño les trouva fort maltraitées, et dépouillées de ces robes que je leur avais données pour leur faire honneur. Oui, si mes yeux ne se ferment point devant de pareils tableaux, je dirai comment on les trouva attachées sur la montagne, et je lui demanderai dans ses cortès de donner réparation à ces cheveux blancs, que le déshonneur de mes filles a couverts de honte.

« Et pour si grande trahison, je ferai un défi, une provocation aux deux comtes. Et s'ils ont le front de la soutenir, je recouvrerai ainsi mes deux joyaux, puisque sous le pouvoir de ces deux traîtres elles ont été si mal employées, ma Tizona et ma Colada.

« Et vous, ami Martin, vous allez rester cette fois comme seigneur de mes terres : à mon défaut, gouvernez-les.

« Vous assisterez Chimène, la servant et la récréant. Mais gardez en ceci grande réserve : songez que je vous laisse dans ma maison. »

LXVIII

Plaintes du Cid au Roi.

C'est tout juste midi, l'horloge frappe ses douze coups. Comme le roi Alphonse se trouvait à Léon à dîner avec les grands, voici que dans la salle est entré, armé de toutes pièces et le visage presque sans couleur, le noble Cid Campeador, qui vient demander justice à son roi et seigneur, pour un outrage que lui ont fait les comtes de Carrion.

Le Roi arrête sur lui ses yeux et se tait pour l'entendre.

« Que la justice me vienne du ciel, si vous ne me la donnez point. »

Les grands se troublèrent, et nul ne se remit à manger, ses amis par inquiétude et ses ennemis par crainte.

« Je viens vous demander de me venger, quand je pourrais me venger moi-même. Car ma coutume est de laver mon honneur dans le sang des traîtres, et je compte pour amis des rois maures qui sont mes vassaux, qui me redoutent quand ils voient mon pennon sur la frontière.

« Mes filles, doña Elvire et doña Sol, ont été outragées : si vous ne m'accordez point justice, je prendrai vengeance. J'irai me payer sur les fils des comtes, car, de ce sang perfide, homme ne doit rester.

« Songez pour mon honneur, Alphonse, et Dieu songe pour le vôtre, qu'à vous fier aux traîtres, vous ne mangerez point à votre profit. Si je les ai injuriés en quelque chose, qu'ils viennent, je suis au champ à les attendre. C'est pour mon épée et pour mon bras une belle occasion. »

Sur ce, il tourna le dos, et le Roi, s'étant levé de table, ordonna que le crieur annonçât les cortès pour Léon.

LXIX

Même sujet.

« Voici des années, roi Alphonse, que seulement pour votre service, je n'ai vu l'acier de Tizona net un seul jour, et des années que ma pauvre Chimène, née sous un signe funeste, a été par moi privée de père comme par vous de mari. Elle a pleuré en mon absence son lit à demi vide, tandis que moi j'abattais mille étendards mauresques.

« J'en ai des témoins présents, et vous-même, ô Roi, êtes bon témoin que j'ai écrasé plus de croissants que le soleil n'a duré de siècles (1). Je fus dans les années de ma jeu-

(1) Nouvelle subtilité de langage, ce mot *croissants* étant rendu par *lunas* en espagnol.

nesse un foudre pour vos ennemis, comme aujourd'hui encore mes cheveux blancs sont l'effroi des hommes mal nés.

« Dieu gouverne tout avec son niveau et son destin, depuis la terre jusqu'aux célestes hauteurs, et depuis les cieux jusqu'à l'abîme. Il a donné au paon des pattes, à l'aigle un bec crochu, et au lion la fièvre, pour qu'ils fussent moins altiers.

« J'ai deux filles, seigneur, et parce que je pris à votre service le temps de les engendrer, les engendrer fut un délit. Des traîtres les ont outragées, et pour cette insolence, encore que mon bras puisse se venger, je m'en remets au vôtre seul. Deux lâches leur ont fait offense, dont les cœurs mous ont dressé des autels et offrent des sacrifices à la peur. Carrion leur donne tribut comme la renommée à l'oubli.

« Voilà de quoi je me plains, de quelle injure j'ai été frappé.

« Que votre justice enlève ce poids par le glaive; quoiqu'il vous appartienne de l'enlever, c'est sur moi qu'il pèse.

« Si l'équité trouve dans les armes son abri naturel, les miennes sont prêtes à vous obéir, faites justice et châtiment.

« Si Dieu est juste, l'homme qui se trouve dans l'obligation de le servir sera d'autant plus juste et plus saint qu'il l'imitera mieux. »

LXX

Le Cid aux cortès de Burgos.

Le Roi a convoqué trois cortès, tous trois pour la même saison, les uns à Burgos, les autres à Léon, et les derniers

à Tolède. C'est là que s'assemblent les gentilshommes, pour rendre justice au petit comme au grand.

Il a donné trente jours de délai, trente jours et pas plus : qui viendrait après le terme, pour traître serait tenu.

Vingt-neuf sont passés, et les comtes ont paru. Trente passent, et le Cid n'arrive pas, n'est pas arrivé.

Alors les comtes de dire : « Seigneur, tenez-le pour traître. »

Le Roi leur répondit : « Non, point ne le ferai, car le Cid est un bon chevalier vainqueur de batailles, et dans toutes mes cortès je n'en ai point d'autre meilleur. »

Comme ils en étaient là, voici que le Cid s'est montré avec trois cents chevaliers. Ils sont tous gentilshommes, tous vêtus de même drap, de même drap et de même couleur; le bon Cid excepté, qui porte un grossier manteau, un *albornoz* blanc. Il semble un empereur. Son morion sur sa tête reluit comme un soleil.

« Que Dieu vous protége, bon Roi, et vous autres aussi, que Dieu vous conserve. Je ne m'adresse point aux comtes, qui sont ennemis. »

Alors les comtes prirent la parole, et voici ce qu'ils dirent :

« Nous sommes fils de rois, neveux d'empereur. Méritons-nous d'être mariés aux filles d'un laboureur ? »

A son tour le Cid parla. Écoutez bien son discours :

« Bon Roi, je vous avais invité à ma table, et vous aviez accepté. Comme on levait la nappe, vous me dîtes ce mot : « Qu'il fallait que je mariasse mes filles avec les comtes de Carrion. » Moi, je vous fis réponse avec respect et affection : « Je le demanderai à leur mère, à leur mère qui les enfanta; je le demanderai à leur gouverneur, à leur gouverneur qui les éleva. » — « Bon Cid, me dit le gouverneur, ne le faites pas, oh! non, parce que les comtes sont très-pauvres, et ont grande présomption. »

« Mais pour ne point vous contredire, bon Roi, j'y ai consenti.

« Les noces durèrent trente jours, car on ne voulut pas, on refusa davantage. J'y tuai cent têtes de mon gros bétail. Pour les poules et les chapons, bon Roi, je ne veux pas les compter. »

LXXI

Le banc à dossier du Cid aux cortès de Tolède.

Ruy Diaz, qu'on appelait le Cid, est venu à Tolède, aux cortès que le roi Alphonse assemblait pour l'amour de lui, afin de lui donner grande réparation de la grande infamie que lui avaient faite ses gendres, les infants de Carrion.

Dans le palais de Galiana (1), c'est là que le Roi avait ordonné de se réunir pour les cortès à tous ceux qu'elles faisaient venir.

Le fauteuil du roi qui était fort riche et fort beau, fut mis au meilleur endroit qu'il y eût dans toute la salle; et tout autour l'on plaça de grands bancs à dossier sur lesquels devait s'asseoir toute la chevalerie.

Alors le Cid appela un de ses écuyers, parfait gentilhomme. Fernand Alphonse était son nom : il avait été élevé par le Cid. Il lui ordonna de prendre un banc à dossier gagné par lui au roi maure, quand il le vainquit à Valence, et apporté de cette ville. Il lui enjoignit de le placer où le Roi avait son fauteuil, et de prendre en sa compagnie des écuyers gentilshommes qui gardassent le banc à dossier jusqu'à ce que le lendemain eût paru.

Tous transportent le banc qui est merveilleusement beau,

(1) Palais sur les bords du Tage dont il subsiste encore aujourd'hui des ruines dans le jardin du Roi et qui avait été construit pour une princesse arabe du nom de Galiana, par son père Guadalife.

leurs épées au cou (oh! qu'ils ont bon air!). Ils placent le banc précieux où le Cid avait indiqué. Il était couvert de pierreries et de riches étoffes d'or et de soie.

Le jour suivant au matin, le Roi, après avoir entendu la messe, se rendit aux palais avec nombreux cortége de chevaliers. Le Cid seul ne l'accompagne point, il est demeuré au logis.

Garci Ordoñez, ce comte qui voulait grand mal au Cid, quand il vit le banc, parla au Roi de la sorte :

« Je vous demande la faveur, ô Roi! d'écouter ce que je vous dis. Pour quelle nouvelle mariée ce lit nuptial que l'on a transporté et dressé auprès de votre fauteuil? Puis-je vous demander quels seront ses vêtements, l'*almijia* ou la cape mauresque? comment la verrons-nous parée? Faites enlever ce meuble de là : c'est pour vous important. »

Fernand Alphonse a entendu le comte, et il lui répond en ces termes :

« Comte, vos paroles sont trop méchantes : il vous en adviendra malheur. Vous avez dit du mal de celui qui vaut beaucoup mieux que vous. Pas de mariée ici, comme vous l'affirmez. Et si vous dites que je mens, je poserai la main sur vous, et, en présence du Roi, je vous ferai savoir que je descends de bon lieu, en sorte que vous ne vous puissiez prétendre pour vous de meilleur. »

Le bon Roi et tous ceux qui l'accompagnaient furent très-fâchés de ce qui venait de se passer. Mais le comte don Garcie, en homme emporté qu'il était, jeta son manteau sur son bras et s'écria :

« Laissez-moi frapper sur le coquin qui parle ainsi. »

A cette vue, Alphonse a tiré son épée, et s'avançant vers le comte, il répond :

« Je châtierais vos folles paroles; mais à cause du Roi je n'ose. »

Le Roi les ayant séparés, dit aux assistants :

« Personne ne doit élever la voix contre le banc qui se trouve ici, car le Cid est homme de courage et l'a dignement conquis. Oui, c'est un chevalier éprouvé, et de très-haute vaillance, et il n'est personne pour mériter cette faveur aussi bien que le Cid mon vassal de très-grande renommée. Et plus le Cid est brave, plus il m'en revient d'honneur.

« Pour ce banc, quand il l'a conquis, il a vaincu nombre de Maures, et après il m'a envoyé un présent, en me reconnaissant pour seigneur, comme c'était le devoir d'un loyal vassal. Il m'a fait don de nombreux chevaux avec des Maures pour les conduire, et m'a remis mon cinquième du butin, ainsi qu'il me revenait(1). Que nul ne parle donc du Cid! il n'a pas au monde son second! »

LXXII

Le Cid demande justice aux cortès.

Comme le Cid Campeador, selon son droit d'offensé, avait demandé que les comtes fussent assignés à Tolède, le roi don Alphonse le Brave (celui-là qui, avec grand courage, tandis qu'on lui perçait la main, tint toujours son bras immobile), ordonna qu'avant trois mois les comtes et leur oncle don Sueno eussent comparu à Tolède, sinon ils seraient réputés traîtres. Il décida une assemblée des cortès, et pour ce, enjoignit aux grands et aux riches-hommes de se réunir promptement : il voulait prendre leur avis. Car, si les comtes sont nobles, si le Cid en fait d'honneur est un honorable chevalier, Alphonse est roi de droit.

(1) D'après les *Siete Partidas*, le Roi avait en effet droit au cinquième du butin. Voir part 2, tit. 26, l. 7.

Avant que le délai fût accompli, tous étaient arrivés pour les cortès.

Le Cid amène en sa compagnie neuf cents chevaliers. Le Roi pour le recevoir s'est avancé à deux lieues de Tolède. Parmi ses envieux les uns se taisent, les autres disent que c'est un excès.

Le Roi ordonne que dans les palais de Galiana les murs soient décorés de brocarts et le sol de velours. Le banc à dossier du Cid se trouve placé tout contre le fauteuil du Roi, ce dont les comtes se sont moqués par de railleuses censures.

Quand ils ont tous pris place aux cortès, le Roi s'adresse à ses huissiers : « Je vous ordonne de faire taire tout le monde, infançons et riches-hommes.

« Vous, Cid, dites leur faute; et eux, qu'ils donnent leur défense. La justice pèsera tout de manière à vous laisser satisfaction. Je vous désigne six alcaïdes de ma maison et de mon conseil : que tous ensemble ils jurent par les Évangiles, qu'ils auront soin en ce procès d'entendre également les deux parties, et que les parties entendues, ils jugeront sans passion, amour ni crainte. »

Aussitôt le Cid s'est levé, et sans plus attendre il demande que ses deux épées, Tizona et Colada, lui soient rendues incontinent.

Le Roi regardait les comtes, comptant qu'ils répondraient : cependant ils ne donnaient aucune raison pour leur défense. Alors les juges leur ordonnent de les remettre sans le moindre retard. Encore qu'ils eussent peur, ils refusèrent de les livrer. Le Roi leur dit : « Comtes discourtois, rendez-les à leur maître, qui a courageusement su les gagner sur les Maures de Maroc. »

Ses épées recouvrées, le Cid leur demanda deux mille marcs d'argent, et tous les joyaux qu'il leur avait donnés aux mariages. Tous les juges, d'un commun accord, les condamnèrent à payer valeur égale à tout cela.

Alors le Cid a repris la parole, et les yeux comme des flammes et la face jaune comme la gaude, il leur demande réparation.

LXXIII

Reproches du Cid aux comtes de Carrion.

« Dites-moi, comtes perfides, en quoi mes filles vous ont-elles déplu? et comment vous êtes-vous repentis d'avoir des dames de si haute qualité? Les gentilshommes de Castille vous auraient-ils par hasard outragés en elles? Votre honneur serait-il flétri en quelque chose? Mais ma doña Sol et mon Elvire ont ma Chimène pour mère. Et quels sont les enseignements d'une telle mère? quelles sont les femmes de pareille vie?

« Avec elles je vous donnai en dot tous les biens que j'avais et je dépouillai ma ceinture de ses riches épées. Mais vous les tenez altérées : elles ne boivent plus selon leur coutume, car les lâches ne donnent jamais que de maigres blessures. Je vous les demande, comtes, devant le Roi ici présent, parce qu'il ne convient point que Colada et Tizona soient ceintes par des traîtres. Elles ne me viennent point d'héritage, mais je les ai gagnées à la bataille, au milieu des lances, comme toute mon armure était trempée de sang.

« Pour me faire outrage, vous avez laissé mes filles étendues parmi les rouvres de Tormes. Ces nobles hommes, sachez-le, ne comprennent point qu'on traite ainsi pareilles dames. Mais outrage vous ne m'avez point fait, quoiqu'elles fussent mon sang, mes filles chéries : ces femmes étaient vos femmes.

« Pour purifier mon sang, comtes, je vous porte donc

défi. Car de ce coup injurieux il n'est aucun membre qui n'ait souffert. Pour votre honneur et pour le mien je suis tenu d'agir ainsi : la tache faite à l'honneur par le sang seul s'enlève. »

Tels sont les discours que tient le Cid à ses deux gendres, debout près de son banc à dossier, la barbe dans la main.

Celui-ci les a saisies et il leur parle de la sorte :

« O mes épées, vous êtes, certes, les meilleures que j'aie.

« Vous, Tizona, je vous ai conquise sur Bucar, au jour où je le vainquis près de Valence, avec les gens qu'il amenait.

« Et vous, Colada, au jour où je défis en bataille rangée le roi Pèdre d'Aragon et sa nombreuse cavalerie, le comte de Barcelone vous portait à son côté.

« Et pour faire honneur à mes filles, je vous avais données en garde aux comtes de Carrion, mais ils vous connaissaient mal. En cela je m'étais trompé et de bien funeste manière. Aussi Dieu vous fit-il grande faveur, qui vous tira de captivité. Car vous êtes retombées en mon pouvoir. Je me tiens pour bienheureux de rentrer en votre possession, bonnes épées, comme vous de rentrer en ma compagnie. »

Il en donna une à Pèdre Bermudez qui l'en avait prié, et la seconde à Alvar Fañez Miñaya qui la demandait aussi. Tant que durèrent les cortès, ils lui firent garde avec elles.

LXXIV

Le Cid recouvre ses épées.

Le roi Alphonse se trouvait à Tolède où il convoquait les cortès, parce que le bon Cid don Rodrigue avait eu grande querelle avec les comtes de la ville de Carrion.

Parmi les rouvres de Tormes ils lui avaient fait une infamie, frappant ses filles, qu'ils amenaient de Valence, et les abandonnant seules après ce mauvais traitement.

Le Cid a pris la parole ; voici ce qu'il dit :

« Roi Alphonse, mon seigneur, devant vous je viens demander aux frères comtes les épées qu'ils ont : ce sont Tizona et Colada que je leur ai prêtées. Ils voudront bien me les remettre incontinent, car je ne leur dois rien. »

Les comtes ne firent nulle réponse au discours du bon Cid.

Aussitôt le Roi se leva, et étant venu vers eux, les dépouilla de leurs épées qu'il remit aux mains du Cid.

LXXV

Le Cid parle à ses épées.

Ce bon Cid Campeador, cette gloire de l'Espagne, ce défenseur de notre patrie, le redouté des Maures, le guerrier invaincu, le foudre des batailles, le miroir des capitaines et la vengeance des traîtres, étant aux cortès de Tolède, les comtes lui ont rendu ses épées là devant le roi Alphonse,

et voici comme il leur parle, sans se rassasier de les regarder :

« Qui vous tient, mes trésors bien-aimés? Qui vous tient, mes chers trésors? Chers, non point que je vous aie achetés à prix d'or ou d'argent, mais chers parce que je vous ai gagnés à la sueur de ce front.

« Vous, ma Tizona, je vous ai conquise au siége de Valence, sur le roi Maure de Maroc qui vous portait à sa ceinture; et vous, ma Colada, sur le comte de Barcelone, lorsque j'enlevai aux Maures les châteaux de Brianda.

« Et de vous jamais je ne fis des lâches : pour la foi chrétienne au contraire, tant que je vous portai, je vous engraissai de sang sarrasin.

« Comme joyaux de très-grand prix, je vous avais données à mes deux gendres les comtes, et eux, ô péché! vous ont portées tachées de rouille. Vous n'étiez point pour eux qui vous tenaient dans la honte, au dedans tout altérées, et brunies au dehors.

« Mais vous êtes délivrées des mains où vous restiez captives; le Cid vous regarde dans les siennes, où vous vivrez plus honorées. »

Il dit, et appelle Pèdre Bermudez et don Alvar Fañez, qu'il charge de les garder tant que dureront les cortès (1).

(1) Le lecteur ne sera peut-être point fâché d'avoir quelques détails sur ces fameuses épées : voici les renseignements exacts que j'ai pu recueillir. Colada, conservée au musée d'artillerie de Madrid, est une épée à deux tranchants, longue de quatre pieds, et à la garde qui figure une croix, large de trois doigts. La lame porte d'un côté ces mots : *Si si*, et de l'autre ceux-ci : *No no*. Tizona est attachée aujourd'hui au majorat de la maison de Fala : elle ne diffère de Colada que par les inscriptions qui sont : *Ave Maria, gratia plena, Dominus*, et : *Yo so la Tizona que foe fecha en la era* 1040. Jayme d'Aragon fit son entrée triomphale à Valence en 1238, cette épée au côté.

LXXVI

Défi du Cid aux comtes de Carrion.

« A vous autres les déloyaux, les comtes au cœur de vilains, je vous porte défi comme traîtres au Roi, à tous les deux ensemble.

« Je vous ai donné mes filles, perfides, mais non je me trompe, je les ai données au Roi pour qu'il les donnât à qui il lui plairait. A lui donc s'est adressé l'opprobre, à lui s'est adressée l'injure, puisqu'il les accepta pour ses filles, et vous pour mes gendres. Affront a été fait à mon seigneur, c'est pour lui que je viens. Quand un roi a d'honorables vassaux, ils doivent venger ses outrages.

« Vous portez la main sur des femmes.... Par Dieu! l'on vous croirait braves chevaliers, si l'on ne vous avait vus avec le roi Bucar fort agiles du pied. Mais le refrain dit bien qu'il y a des guerriers aussi vaillants des pieds que des mains, et vous autres, vous êtes de ceux-là!

« Oh! combien vous donneriez à cette heure pour trouver quelques issues, telles que vous en trouvâtes, lorsqu'on lâcha les lions! Mais, sachez-le, ce sont des lions que je sens bondir dans cette poitrine; à tout outrage les nobles cœurs deviennent des lions.

« Ayez reconnaissance au Roi, que je vois et respecte. Mais vous tâcherez de vous acquitter, vilains, ou de monter au ciel. Et vous n'y monterez point, lâches; car Dieu est grand justicier, et ne permet pas que les traîtres échappent à leurs châtiments.

« C'est pourquoi j'entends que la Colada et la Tizona

vous soient si bon purgatoire que vous alliez absous de votre crime(1). »

(1) Cette accusation est peut-être le morceau le plus pathétique des *Filles du Cid*, je n'ai pu résister au désir de citer encore don A. de Trueba, quelque long que soit le passage :

« J'avais deux filles, belles comme les blancheurs du matin et les fleurs des champs. Elles faisaient les délices et l'enchantement de ma demeure; elles et leur honorée mère étaient mon penser continuel, pendant la paix comme pendant les combats, dans le repos de la cour comme dans les inquiétudes et les travaux de la guerre. La mêlée s'engageant avec les Maures, mes lèvres invoquaient à l'égal du nom de Dieu le nom de ma femme et de mes filles, et leur souvenir me fortifiait. Plus d'une fois dans les rêves rapides et agités du campement, je songeai que j'avais conquis un trône pour ma Sol et pour mon Elvire. Si mon âme connut jamais une ambition, ce fut celle d'élever mes filles à la hauteur des rois de la terre. Toujours pensant à elles, éveillé ou endormi, en paix ou en guerre, près ou loin de mes foyers, jamais chagrin ne m'assaillit qui ne s'éloignât devant leur souvenir : « Que m'importent, me disais-je, que m'importent toutes ces fatigues de la terre, que m'importe de sentir mes chairs déchirées par la flèche ou la lance de l'infidèle, s'il me reste assez de vie pour retourner à ma demeure et y retrouver ma femme et mes filles? Petites aujourd'hui, elles sont de beaux anges remplis de grâce et d'innocence; jeunes filles, elles seront l'enchantement et l'ambition des jeunes hommes les plus nobles et les plus distingués; épouses, l'image de leur mère, le modèle des dames castillanes. » Dieu m'ayant prêté son aide, mon honneur et mon bien augmentèrent de telle sorte qu'il me fut permis d'aspirer pour mes filles à la main de fils de rois. Alors le seigneur roi don Alphonse me dit : « Cid, je vous prie de marier vos filles avec les infants de Carrion : votre honneur et la paix de mes royaumes y gagneront beaucoup. » Obéir à mon roi et seigneur fut toujours mon premier devoir de vassal et de chevalier, c'est pourquoi mes filles se marièrent avec les infants de Carrion. J'aimais ceux-ci comme un père peut aimer ses fils, après leur avoir donné les plus chers trésors de mon âme, après leur avoir donné mes filles, belles comme le soleil à son lever, et pures comme les anges du ciel, je leur donnai mes deux plus riches épées que j'avais conquises avec mon sang sur les champs de bataille, je les comblai de richesses et leur dis : « Emmenez vos femmes à votre seigneurie de Carrion, et là honorez-les, aimez-les,

LXXVII

Reproches du Cid à Ordoño.

Ce bon Cid Castillan était venu devant le roi Alphonse pour se plaindre des comtes du comté de Carrion, qui avaient maltraité ses filles parmi les ronces de Tormes, et, la main dans la barbe, avec un visage irrité, d'une voix qui fit trembler les comtes, voici comme il parla :

« Je vous dis, Fernand Gonzalez, je dis à votre frère,

comme leur mère a toujours été honorée et aimée par moi. » N'est-ce pas la vérité, infants de Carrion? »

— « C'est la vérité, » répondirent les infants, non avec honte, mais avec une hardiesse effrontée.

La colère étincelait sur le visage du Campeador, qui se dressant avec toute la fierté du chevalier blessé dans son honneur et du père blessé dans son cœur, s'écria d'une voix capable de donner crainte au plus tranquille et au plus hardi :

« Comment, infants, avez-vous rempli la recommandation que nous vous faisions, mon épouse et moi, les larmes aux yeux, en vous livrant ces trésors de notre âme? Oh! vous auriez cent vies qu'elles ne suffiraient point à payer votre iniquité! Vous êtes allés avec mes nobles filles dans les ronceraies de Corpa, et là, dans la solitude, comme personne ne pouvait accourir pour prêter son appui à la faiblesse et à l'innocence, vous avez raillé, vous avez frappé sans pitié dans leur honneur et dans leur chair les filles de celui qui tua le comte Lozano. »

Les infants se sentirent effrayés devant cette indignation et ces dernières paroles du Cid.

Celui-ci poursuivit :

« Croyez-vous par hasard, lâches infants, que vous pourriez expier si atroce perfidie à un prix moindre qu'au prix de votre sang? Croyez-vous que le père et le chevalier se trouvent satisfaits pour avoir recouvré ce que vous venez de me rendre? Non, traîtres, non. » Chap. XLVI.

que vous avez fait une infamie, et point agi en chevalier, quand vous avez ainsi déshonoré mes filles loin de tout lieu habité. Sans en avoir nul motif, vous avez fait action très-méchante.

« Et parce que vous vous êtes comporté de la sorte, devant le Roi ici présent, devant les grands ici assemblés, je vous défie comme traîtres.

« Je vais vous donner des égaux pour combattre avec vous dans le champ, et votre bouche y confessera que ces miennes paroles sont la vérité, ou, si vous vous refusez à cet aveu, ils vous y tueront. »

Les comtes ne répondaient point ; mais voici que leur oncle a pris la parole, ce comte don Garcie qui a le comté de Cabra. Il leur dit :

« Neveux, veuillez sortir d'ici, et laissez le Cid sur son banc à dossier, où il m'a l'air d'un nouveau dignitaire, tant il se tient modestement. Ah ! il voudrait nous effrayer avec sa longue barbe ! Eh ! qu'il aille donc à Molina recevoir les tributs de ses pauvres Maures, ou bien sur les bords de l'Hormaña, dans ses terres d'héritage, arranger ses moulins et faire des approvisionnements. Car le Cid n'est point homme qui puisse être porté notre égal. »

De ce que le comte venait de dire, le Cid conçut grande colère, et, voyant qu'aucun chevalier de sa troupe ne répondait, il se tourna vers Pèdre Bermudez, et d'un visage irrité lui dit :

« Toi, Pèdre, muet ! tu te tais ! Et pourquoi ce silence ? Ne sais-tu pas que tu es uni à mes filles par les liens les plus étroits, et que de leur déshonneur une grande part te reviendra ? »

Pèdre Bermudez a bondi quand il s'est entendu appeler muet ; il a couru vers don Garcie et ceux de sa bande, et il lui donne si grand coup de poing, qu'il le renverse à terre.

Alors grande rixe à la cour entre le Cid et ses adver-

saires. Cabra et Carrion ! ont crié les comtes à grands cris. Ceux du Cid disent Valence et disent aussi Bivar.

Mais le roi s'étant levé, tout s'apaise.

LXXVIII

Ordoño défie les comtes de Carrion.

Dans les cortès de Tolède assemblées par le bon roi Alphonse pour donner justice au Cid, comme celui-ci s'était plaint de ce que les comtes de Carrion, ses gendres, eussent déshonoré leurs nobles femmes, ils lui ont rendu ses deux épées, ils lui rendent aussi son bien.

Mais comme le Cid les défiait pour leur grande traîtrise, les infants ne répondent point aux discours du bon Cid. Cependant le Roi leur demandant quelle était leur réponse, Diègue Gonzalez, l'un d'eux, a parlé au Roi de la sorte :

« Seigneur, vous savez que nous marchons parmi les grands de Castille. Nous avons abandonné nos femmes parce qu'elles n'étaient pas dignes de nous. De nous être mariés avec les filles du Cid, nous souffrions grand déshonneur. »

Les gens du Cid ne dirent mot, car le Cid avait recommandé qu'aucun d'eux ne parlât qu'il ne lui eût ordonné.

Ordoño, son cousin, fut celui qui répondit :

« Tais-toi, Diègue Gonzalez, car tu es un homme de grande couardise. Ta langue a beaucoup de vaillance, mais tu manques de courage, et de ces lèvres menteuses jamais tu n'as dit la vérité.

« Souviens-toi de Valence et de ce combat livré par le Cid où tu te mis à fuir devant un Maure, un Maure qui te poursuivait de près. Je m'élançai contre lui et le jetai à terre sans vie. Puis, t'ayant donné son cheval et ses armes,

je fis entendre au Cid que tu avais tué le Maure qui montait ce cheval. J'agis ainsi pour ton honneur, parce que tu étais marié avec ma cousine. Tu te glorifias de cette action, je te laissai dire à ta guise. Jamais ce secret n'est sorti de ma bouche, jusqu'à ce jourd'hui où j'ai parlé ; et si je le révèle à cette heure, c'est à cause de ta grande vilenie.

« On saura aussi que, lorsqu'à Valence le lion du palais s'échappa de sa cage, tu courus te cacher : en te glissant sous un banc qu'il y avait dans l'appartement, tu déchiras même le manteau et l'habit dont tu étais recouvert. Je ne raconte pas comment ton frère, oui, ton frère qui me regarde, tomba alors, par suite de sa belle peur, où il n'aurait jamais dû entrer.

« Ainsi donc, seigneur roi Alphonse, je dis à votre Altesse qu'ils auraient bien fait de déployer leur vaillance en ce jour et non parmi les rouvres de Tormes, où ils ont frappé mes cousines, dames de si haut lignage, qui valent bien mieux qu'eux.

« Et si je m'y étais trouvé, ils n'auraient point osé commettre ce crime. Ils ont agi en lâches, mon bras le leur prouvera, et pas en braves, pas ainsi qu'ils le devaient comme gentilshommes. Pareille chose est bien vile et ne sent guère le vaillant homme : mettre la main sur des femmes n'appartient pas à un chevalier. »

LXXIX

Ce qui arrive aux cortès.

Aux cortès de Tolède que préside Alphonse le sixième, le Cid, avec très-grande animation, s'est tourné vers Bermude :

« Vous ne parlez point, Pèdre le Muet ? Parlez, si vous

n'êtes mort ! Ne savez-vous pas que mes filles sont par le sang vos cousines ? Ainsi vous revient une grande partie de leur déshonneur. »

Ce que le Cid vient de lui dire a beaucoup affligé Bermude. Il s'est avancé vers Garci Ordoñez, et à peine se trouve-t-il à portée, qu'il lui a donné si grand coup de poing, qu'avec lui il en est tombé à terre.

Les cortès sont bouleversées, personne ne demeure sur son siége : ici on tire les épées, là on se dit mille injures. Les uns crient Cabra, les autres Valence, les autres Castille. Le Roi est tout bouillant de colère. « Hors d'ici ! tenez-les ! » dit-il.

« Hors d'ici ! a-t-il répété de nouveau. Sans plus longue audience, je condamne, d'accord avec ma cour et mon royal conseil, sur les faits qui me semblent établis par ce débat, je condamne les infants de Carrion à se battre conformément au défi. Que le Cid termine en leur donnant trois écuyers. Et ceux qui auront le mieux combattu, que leur bon droit l'emporte ! »

Les comtes demandèrent un délai, afin de tout préparer : mais au milieu de leurs instances sans fin la nuit tomba. Le Roi retourna à sa demeure et les gens de la cour à leurs logements.

Au sortir du palais où s'étaient tenus les cortès, voici venir vers le Roi des messagers de Navarre et d'Aragon. Ils apportent des lettres de leurs rois, priant qu'on leur accorde les deux filles du Cid, pour deux jeunes fils. Don Ramire de Navarre a demandé, si je me souviens bien, l'aînée, doña Elvire, dame vertueuse et belle : et le roi don Pèdre la cadette, doña Sol, pour son fils don Sanche, premier héritier de l'Aragon.

Le Cid est joyeux, ses filles sont rendues à l'honneur. Allègre et content, il quitte Valence pour aller préparer leurs mariages.

LXXX

Le Cid offre au Roi Babieca.

Déjà ce bon Cid renommé est parti de Tolède, et les cortès qui s'étaient assemblées en cette ville sont terminées. Ce bon roi Alphonse a pleinement reconnu son bon droit contre les infants, les comtes du comté de Carrion.

Don Rodrigue retourne à sa Valence, qu'il a conquise sur les Maures : il emmène avec lui neuf cents chevaliers, tous gentilshommes. On lui conduit par la bride son bon cheval Babieca.

A un moment, le Roi se sépara du Cid qui l'avait accompagné.

Ils sont déjà loin l'un de l'autre, lorsque le Cid a envoyé un message au Roi : il lui demande en grâce de l'attendre, parce qu'il veut lui parler. Le Roi attendit donc le Cid comme un bon et loyal vassal, et voici ce que le Cid lui dit :

« Bon Roi, j'ai été bien irréfléchi d'emmener avec moi Babieca, ce cheval si renommé, qui vous appartient, seigneur, comme parfait entre tous. Nul ne le mérite, si ce n'est vous, vous-même, vous seul.

« Et pour que vous voyez quel il est et s'il convient de l'estimer, je veux exécuter devant vous ce que je n'ai point accoutumé de faire, si ce n'est quand j'ai bataillé avec les ennemis dans le champ. »

Babieca fut donc paré d'une peau d'hermine, et le bon Cid se mit à chevaucher en frappant de l'éperon. Le Roi demeura émerveillé, et considérant comme le Cid faisait bien cela, il les louait tous deux, et ce Cid qui dirigeait en

homme brave et habile, et ce cheval, le meilleur qu'il eût jamais vu et rencontré.

Par les efforts de Babieca une bride s'étant rompue, le Cid s'arrêta avec l'autre seule, comme s'il se fût trouvé dans un pré.

Le Roi et ses riches-hommes furent étonnés de voir pareille chose, et ils assuraient qu'ils n'avaient jamais ouï parler de si bon cheval.

Le Cid lui dit : « Bon Roi, je vous supplie de vouloir bien le prendre. »

— « Je ne le prendrai point, Cid, lui fit le Roi en réponse; mais s'il était à moi, bon Cid, je vous le donnerais volontiers, car mieux que tout autre vous savez user de ce cheval. Par les exploits que vous accomplissez avec lui, vous faites honneur à vous-même, et à moi aussi souverainement, et à tous les habitants de mes royaumes. »

— « Eh bien ! je l'accepte pour moi. Mais veuillez le garder avec vous : quand je le désirerai, on vous le demandera pour moi. »

Le Cid prit congé du Roi en lui baisant les mains, et se rendit à Valence, où il était attendu.

LXXXI

Victoire des champions du Cid sur les comtes de Carrion.

Déjà part le roi Alphonse, déjà il est parti de Tolède pour aller à Carrion, les comtes ne venant point se battre avec les gens du Cid qui les avaient défiés pour l'outrage par eux fait aux deux filles du Cid, doña Sol et doña Elvire : traîtrise et grande vilenie !

Il emmenait avec lui les six juges de cette querelle; don Ramon, gendre du Roi, était accompagné des champions

qui devaient combattre avec les auteurs de cette déloyauté.

Ils arrivèrent dans la plaine qui se trouve aux environs de Carrion : le Roi ordonna qu'on dressât ses tentes.

Les comtes vinrent à lui avec leur oncle Suer Gonzalez, qui avait ourdi la grande trahison, et aussi leurs autres parents, en troupe excessivement nombreuse. Ils s'avançaient tous armés de riches et fortes cuirasses, car c'était entre eux chose résolue, l'occasion s'en offrant, de tuer les gens du Cid de quelque manière qu'ils le pussent, plutôt que d'entrer en lice : ainsi l'avaient-ils décidé.

Ceux du Cid le devinèrent, et s'adressant au Roi : « Seigneur, lui dirent-ils, le seigneur de Bivar nous a placés sous votre main et votre protection. C'est pourquoi, seigneur, nous vous demandons de ne pas permettre qu'en ce jour on nous fasse injustice, outrage, ou perfidie. Mais qu'avec la grâce de Dieu, le Cid soit vengé. Oui, Dieu nous aidera, et de tout cela nous aurons raison. »

Le Roi répondit : « Ne craignez rien, je veux y pourvoir. »

Et aussitôt il commanda à un crieur de proclamer cette défense : « Si quelqu'un fait injustice ou dommage aux gens du Cid, qu'il perde tout, tête et biens. »

Puis il les introduisit dans le champ où devait se donner le combat.

Les infants et leur oncle entrèrent aussi dans le champ, et ils amenaient avec eux une grande suite de gens armés.

Le Roi, d'une voix très-forte, leur dit ces mots :

« Infants de Carrion, la lice que je voulais ouvrir, je l'aurais voulue à Tolède et non dans cette ville. Mais vous avez dit que là-bas vous manquiez de ce qu'il vous fallait : pour vous montrer quelque complaisance, je suis donc venu dans votre patrimoine. Et j'amène avec moi les chevaliers du Cid. Mais comme ils ont aventuré leurs vies sur la bonne foi de ma promesse, je vous en préviens, comtes, vous et les vôtres, ne faites rien contre eux que le devoir ne vous

permette : car quiconque se comporterait ainsi, j'ai ordonné qu'il fût mis en pièces dans le champ, sans que personne pût intervenir. »

Les Infants furent très-mécontents de cet avis que leur donnait le Roi.

Mais ils le supplièrent que du moins la Colada et la Tizona n'entrassent point dans la lice, parce qu'elles étaient de grande valeur.

« Infants, je ne puis vous l'accorder. Vous deviez le demander à Tolède, mais ici ce n'est pas le lieu. Revêtez plutôt votre meilleure armure et combattez avec vaillance, car personne ne vous contestera que vous ne soyez vigoureux de corps. »

Tous six selon l'usage sont entrés dans le champ. Ils y font leurs dernières dispositions. Ils ont achevé de se préparer, embrassé leur écu et mis leur heaume, et voici qu'ils se frappent avec les lances qu'ils portent sous leur bras.

Fernand Gonzalez atteignait bientôt Pèdre Bermude, mais il perça l'écu sans pénétrer jusqu'à la chair. Celui-ci au contraire poussa à Fernand Gonzalez un très-grand coup qui le traversa de part en part. Des flots de sang jaillirent, et Fernand Gonzalez, à demi mort, fut jeté à bas de son cheval, mais par-dessus la croupe il se retenait encore à la selle. Bermude rejeta sa lance, et, prenant en main Tizona, il dit à Fernand Gonzalez : « Traître, tu perdras la vie ! » Et celui-ci, reconnaissant l'épée que tenait le brave Bermude, eut peur de la mort, et avant qu'elle ne se fût abattue, s'écria : « Je suis vaincu, et vaincu je me confesse. »

Martin Antolin de Burgos est en grande lutte avec l'autre frère. Ayant brisé leurs lances, ils combattaient à l'épée. Antolin lui a donné avec Colada, la bonne lame, un coup sur le sommet de la tête, qui l'a malement blessé : car le cimier en est fendu, et le casque ouvert. Diégue Gonzalez n'a plus de force, il ne croit pas réchapper du coup qu'il vient de recevoir, il pousse de grands cris. Cependant son

cheval l'a emporté de l'enceinte tracée par le Roi. L'infant est vaincu comme son frère, et pour tel se reconnaît.

Nuño Bustos et Suer Gonzalez se choquaient aussi avec ardeur, car ils avaient très-grosses lances, lances merveilleusement solides. Suer Gonzalez atteignit l'écu de Nuño Bustos, et le perça de part en part, car il avait poussé coup très-vigoureux : mais s'il avait traversé jusqu'aux vêtements, jusqu'à la chair il ne pénétra point. Cependant Nuño Bustos, en homme de grande vaillance, était resté ferme. Sa lance frappant à son tour passe à travers l'écu de Suer, et par l'épaule on voit ressortir le fer. Suer Gonzalez est tombé à terre. Mais comme Nuño Bustos, lui appuyant sa lance sur le visage, allait encore le blesser, son père de s'écrier : « Pour Dieu ! ne le faites point : car mon fils est bien vaincu, et je crois qu'il restera mort. » Nuño Bustos a demandé aux juges si cela était valable. « En aucune façon, répondent-ils, qu'il le dise lui-même. » Suer Gonzalez, étant alors revenu à lui, dit : « Je suis vaincu. »

Depuis ce jour le Roi les tint pour traîtres, ainsi que leur oncle Suer Gonzalez qui les avait conseillés. Ils s'enfuirent du royaume, où jamais ils ne reparurent, et encore moins levèrent la tête.

Aux gens du Cid resta tout l'honneur, et le Roi leur accorda aussi de grands biens. Pour retourner à Valence, il leur donna encore bonne escorte, et ainsi il les renvoya en parfaite sûreté vers ce Cid, qu'ils reconnaissaient pour seigneur.

LXXXII

Lettre du Roi au Cid après la bataille.

La bataille est terminée, la bataille que le seigneur de Bivar demanda contre les perfides infants qui avaient ou-

tragé ses filles. Le noble roi don Alphonse se réjouit que, grâce aux trois vaillants guerriers qui pour lui ont combattu et remporté la victoire, le succès et l'honneur en soient restés au Cid, comme au possesseur du bon droit, et voici ce qu'il écrit à ce Cid Ruy Diaz :

« A vous, le Cid Castillan, le Cid à l'épée redoutée, peste des Maures et défense de la Castille ; à vous que le ciel conserve en vie longue et prospère, de sorte que nous soyons en sûreté contre l'inimitié mauresque ; à vous le roi don Alphonse envoie salut par la présente, comme votre meilleur ami, quoique fassent vos jaloux.

« Je vous écris de ma main l'issue du combat qui s'est livré en cette ville de Carrion, selon l'ordre donné dans mes cortès ; de ma main, et de plus, avec mon sceau et ma signature, pour que ce soit un témoignage sincère et authentique, pour que dans l'âge à venir l'on raconte et l'on apprenne ces choses telles qu'elles se sont passées, l'amitié ou le respect ne pouvant rien ajouter ou retrancher.

« Aussitôt que les cortès de Tolède furent terminés, nous partîmes pour cette ville selon la demande des deux comtes : demande qui fit naître des soupçons, parce que la ville était dans leur terre même et qu'on ne foule point sans méfiance la terre où sont nés des perfides. Mais je m'assurai contre toute crainte en faisant garder par ma propre garde les trois chevaliers qui venaient pour vous se battre avec eux. Même je les conservai toujours devant moi, sachant bien qu'il y avait dans le fait des comtes plutôt traîtrise que vaillance.

« Tout délai tomba enfin à l'arrivée du jour fixé pour voir ce combat du bon droit et de la loyauté contre la la perfidie. Un champ clos et bien clos fut préparé, et sur barrière furent placés les siéges des six juges, et, en face, mon fauteuil royal.

« Je restai présent à tout, pour que mon absence ne permît pas de dire que mon visage s'était caché dans une

affaire où il allait de votre honneur, pour que les langues désireuses de votre mal ne répétassent point qu'alors le roi Alphonse vous avait fait défaut, lui qui ne vous fit défaut de la vie. Et cependant j'en étais détourné par des traîtres maudits, qui inculpaient votre loyauté dans leurs envieux mensonges. Mais, prévenu contre leur fourbe, je fermais l'oreille à ces calomnies suspectes qui noircissaient votre conduite.

« J'ai voulu que vous sachiez qu'ayant pénétré leur malice, je fis adoption de votre honneur.

« Et je le montrai au champ-clos. Car j'y conduisis moi-même, à mon côté, ces trois chevaliers venus pour défendre votre cause, que j'appelle aussi la mienne.

« Quand je les eus fait entrer, les deux comtes et Suer Gonzalez parurent, comme il convenait, revêtus de fortes armes, et accompagnés par nombre de parents et d'amis, suivis d'un flot de peuple.

« Quand je vis si grande gent se presser derrière eux, je me rappelai avec quelque crainte le vol des Sabines. Je commandai aux juges de prendre place, et m'étant moi-même assis sur mon fauteuil, après que le tumulte se fut apaisé, je fis ce discours :

« Comtes, les filles du Cid offensées par vous sans motif « et de la façon la plus basse qu'on ait jamais vue ou rap- « portée, ont demandé vengeance de cet ignominieux affront « au Cid, leur père, qui aussitôt s'est présenté en leur nom. « Il vous demandait le champ à tous trois, pour y montrer « à tous son offense baignée et lavée dans votre sang. Mais « vous avez répondu que vous refusiez d'engager avec lui « le combat demandé parce qu'à lui je porterais aide : « qu'il envoyât qui il voudrait faire avec vous bataille « pour la même cause, selon les coutumes de Castille.

« Eh bien, voici les trois guerriers que le Cid envoie à « sa place, les voici qui vous attendent au champ, qui vous « provoquent et vous défient. Remplissez votre engagement,

« cédez au devoir et à la nécessité : il est temps que les « paroles fassent place aux armes. »

« Ils voulurent me donner réponse : mais comme je n'écoutais point, ils engagèrent le combat, qui pourtant leur faisait peur.

« Aussitôt un roi d'armes de leur partager le champ avec les insignes du terrible ministère qu'il allait ainsi exerçant.

« Ils se placèrent trois par trois à leurs postes, les brides des chevaux retirées, les lances en arrêt.

« En face du comte don Fernand qui s'apprêtait à vaincre, se posa Martin Antolinez avec son œil lançant du feu. Don Diègue, l'autre frère, qui avait allumé cette horrible querelle, échut à Pèdre Bermudez, pour la rude bataille. Nuño Bustos de Linzuela, brûlant d'une belle colère, s'opposa à Suer Gonzalez, auteur de la trahison. Quand je les vis ainsi sur deux lignes distinctes, trois contre trois, il me sembla que je voyais la lutte des Curiaces.

« A cet instant le son rauque de la trompette les avertit qu'ils aient à commencer le combat pour la fin qu'ils se proposent. Ce signal entendu, ils se précipitent tous ensemble, chacun contre l'adversaire qu'il voit en face de lui.

« Don Fernand et Antolinez s'étant choqués avec égale force, brisèrent en même temps leurs lances. Mais ils restèrent fermes en selle et Antolinez dégaîna Colada. Après plusieurs blessures portées au comte avec adresse et vaillance, il lui en asséna au plus haut du casque un coup tel, qu'il fit sauter les boucles, et partagea la tête en deux. Il le renversa de son cheval, et descendant aussi du sien, il lui mit le pied sur la gorge, et il appuyait l'acier contre sa poitrine. A ce moment un grand cri, une clameur générale s'éleva, demandant qu'il ne le tuât pas, mais se contentât de le voir se rendre. Cette rumeur fut assez puissante pour apaiser l'ardente colère du courageux vainqueur. Il lui fit donc grâce de la vie, mais il lui laissa son pied sur le cou et se mit à regarder Pèdre Bermudez.

« Bermudez luttant avec le comte don Diègue, n'avait affaire qu'à molle résistance. Comme les lances étaient rompues, il lui a déchargé un coup de sa Tizona, un coup si fort qu'homme et cheval en sont renversés. Don Diègue implore sa miséricorde, lui demande la vie en grâce, confessant son forfait, disant qu'il se rend. Mais Bermudez n'a point prêté l'oreille aux supplications, et plongeant sa cruelle épée dans cette perfide poitrine, il met ainsi fin à sa vie.

« Le vaillant Nuño Bustos et Suer Gonzalez voulaient, chacun pour soi, la victoire de ce jour. Leur combat dura longtemps, mais la justice divine accorda la victoire à Nuño Bustos, comme au champion du bon droit. Il transperça son adversaire de part en part, et ce fut horrible chose que de le voir, de son cheval toujours courant, tomber la bouche en avant.

« Ainsi se termina le combat. Les vainqueurs ayant alors demandé s'il restait encore quelque chose à faire, quelques traîtres à renverser, il leur fut répondu que non, la victoire leur appartenait comme à des braves, sans que personne pût s'y opposer.

« Puis on entendit deux tambours et un bénant placés à l'extrémité de la barrière vous adjuger le triomphe. Et le roi d'armes avec ma garde conduisit les vainqueurs où je les attendais, ainsi que toute ma compagnie.

« Aussitôt les juges donnèrent cette sentence définitive, que comme traîtres infâmes, les comtes étaient inhabiles à posséder de l'honneur. Leur sentence fut confirmée à l'instant, et pour qu'elle puisse faire témoignage, elle demeure avec six signatures, sans compter la mienne.

« Bon Cid, voilà ce qui s'est passé. Je n'ajoute, je ne retranche rien. Ni amitié, ni haine n'ont fait que j'écrivisse autre chose.

« Voyez si vous n'en restez point satisfait, ou si vous voulez qu'on les poursuive encore sans laisser vif nul de leur lignée.

« Rappelez-moi à Chimène, et embrassez pour moi vos filles en leur répétant que j'ai adopté leur cause pour la mienne. »

LXXXIII

Joie du Cid et de ses filles.

Les gens du Cid prenaient congé de ce bon roi Alphonse pour s'en retourner à leurs terres, les comtes de Carrion ayant été vaincus par eux pour la perfidie qu'ils avaient faite.

Ils arrivèrent à Valence où résidait le bon Cid, qui eut avec eux grand plaisir ; qui eut très-grande joie, et allégresse plus grande encore lorsqu'ils lui racontèrent comment le bon Roi avait tenu pour traîtres les comtes et don Suer qui les conseillait.

Il se mit à genoux, et les mains levées en l'air, il rendit à Dieu de grandes grâces pour la vengeance qu'il avait eue de ses méchants gendres, et de leur oncle qui les conseillait.

Et tout allègre il dit à doña Chimène Gomez :

« Chimène, vous voici vengée de la grande vilenie que les comtes nous ont faite à nous et à nos filles. »

Lorsque ses filles apprennent ce qu'elles désiraient tant d'apprendre, elles en conçoivent grand plaisir, le plus grand plaisir qui se peut. Elles donnent à Dieu fort belles louanges et lui rendent maintes grâces, parce qu'il a vengé leur déshonneur. Elles courent serrer dans leurs bras le bon Bermudez et tous ses compagnons, et veulent leur baiser les mains, à cause du plaisir qu'elles en ont.

Pendant huit jours ils font de très-grandes fêtes, parce que Dieu leur a donné vengeance de ceux qui avaient commis le mal.

LXXXIV

Le Roi est parrain dans le nouveau mariage.

« Levez-vous, ne restez point prosterné : car ce n'est ni justice ni raison que celui-là demeure à genoux devant moi, qui fit s'agenouiller tant de rois.

« Couvrez ces honorables cheveux blancs, dignes de tout respect et toute estime, cheveux du plus loyal vassal qu'ait jamais eu roi ou seigneur.

« Restez à dîner avec moi, vous me ferez là grande faveur, et les viandes de ce repas en prendront pour moi meilleur goût. Et après que nous aurons mangé, je veux vous faire le plaisir de vous conter la réparation de l'outrage de Carrion ; mais non, à l'instant même.

« Sachez qu'il plut à Dieu de réserver un roi à chacune de vos filles, doña Elvire et doña Sol. Dans ce mariage, puisque c'est moi qui le fais, je veux être le parrain : il faut de semblables parrains aux noces de vos filles.

« Alvar Fañez de Minaya nous a donné votre présent, je l'ai, ou plutôt nous l'avons reçu avec beaucoup de bienveillance et d'amitié.

« Et je veux vous combler des premiers honneurs, bien dignes de votre mérite, en sorte qu'aucun ne puisse se croire de votre taille, s'il n'est roi, comme moi, ou de quelque dignité supérieure. »

Ainsi parlait le roi Alphonse à ce bon Cid Campeador.

LXXXV

Défaite des comtes de Carrion.

« Comme je me trouvais à Valence, à Valence la grande, bon roi, je vis venir votre bannière et votre honoré pennon. Je sortis pour le recevoir, comme un vassal fait pour son seigneur. Vous m'envoyiez par votre messager une lettre où vous me demandiez mes filles pour les comtes de Carrion.

« Chimène Gomez, la mère qui les enfanta, ne le voulait point. Mais pour remplir vos ordres, moi, je les accordai.

« Les noces durèrent trente jours, trente jours et pas davantage.

« Une fois, tandis que l'on mangeait, un lion s'échappa.

« Les comtes, qui sont lâches, ont aussitôt pensé à trahison, et m'ont demandé mes filles pour retourner à Carrion. Comme elles étaient leurs femmes, je ne refusai point.

« Hélas! au milieu du chemin, comme elles furent méchamment abandonnées! Un chevalier les rencontra (que Dieu lui envoie récompense!); à l'une il donna son manteau, et à l'autre son pourpoint. Il les trouva en si mauvais état, qu'il eut d'elles compassion.... »

Alors les comtes firent réponse, l'un d'eux dit avec colère :

« Vous mentez, Cid, vous mentez; traîtres nous ne fûmes point. »

Aussitôt a bondi Pero Bermudez, celui qui éleva les dames, et au comte qui venait de parler il a donné un grand soufflet.

Mais le Roi de prendre la parole, le Roi de s'écrier :

« Arrière, Rodrigue, ne me soulevez point de querelle. »

— « Accordez-nous champ-clos, seigneur, accordez-nous le, ô Roi ! Car la mère qui les enfanta vit dans une très-grande douleur. »

Alors il leur accorde champ-clos, et c'était déjà l'heure où se couche le soleil. Avec le Cid se range Nuño Gustos, chevalier de grande valeur; avec le Cid se range Pero Bermudez, qui fut leur gouverneur.

A cette vue les comtes refusent le champ-clos, les comtes refusent.

Le bon Roi reprend donc, — écoutez bien ce qu'il dit — :

« Si vous refusez le champ-clos, je ferai justice aujourd'hui même. »

Alors parla un serviteur des comtes de Carrion :

« Ils accordent le champ-clos pour demain au soleil levant. »

Puis le bon Cid parla, — écoutez bien ce qu'il dit — :

« Un à un, s'ils le veulent, ou, s'ils le veulent, deux à deux : voici Nuño Bustos, et le gouverneur qui les éleva. »

Le Roi ajouta : « Cela me plaît, Cid, et je dispose les choses ainsi. »

Le lendemain matin, comme le soleil se levait, les comtes arrivèrent en vêtements noirs, et les champions du Cid en vêtements de couleur.

Déjà ils entraient au champ-clos : c'était grande pitié de les voir. Ils abaissèrent aussitôt leurs lances, tant ils avaient rudes adversaires. Au premier choc les comtes étaient vaincus, et Gustos restait vainqueur avec Pero Bermudez.

LXXXVI

Histoire complète des infants de Carrion.

Rodrigue Diaz de Bivar, nommé le Cid Castillan, après qu'il eut conquis Valence comme un bon guerroyeur, vivait à souhait dans cette ville, craint et honoré. Il avait en sa compagnie sa femme, que tant il aima, cette Chimène Gomez, fille du comte Lozano, appelé par tous don Gomez de Gormaz, et les deux damoiselles ses filles, belles d'égale beauté.

Il rendait à Dieu et à l'apôtre saint Jacques maintes actions de grâces, comme ayant reçu de leur main faveur et protection pour toutes ces batailles dont il était sorti victorieux et parfaitement sauf, et ravissant aux Maures aussi grandes dépouilles que jamais en ravit personne.

Sa rénommée s'était fort répandue en Castille; aussi les comtes de Carrion résolurent-ils de faire requête au roi Alphonse, fils du roi don Ferdinand, pour qu'il voulût bien envoyer au Cid tel message où il lui demanderait ses deux filles en mariage avec eux deux, les frères comtes de Carrion : ils étaient de haute condition, d'opulente fortune, et riches en terres.

Le Roi se rendit à leur prière, et dépêcha des courriers au Cid pour lui porter message : il l'invitait à venir le joindre à Requeña.

Le Cid, ayant lu la lettre, fit tous ses apprêts, et au jour marqué par le Roi, arriva à Requeña.

Le Roi, aussitôt qu'il vit le bon Cid, l'embrassa, et comme il l'interrogeait sur les guerres auxquelles il avait marché, Rodrigue, ainsi qu'un fidèle vassal, lui en rendit long compte.

Alors le Roi lui dit : « Bon Cid, je me suis certes beaucoup réjoui de vos grandes victoires et du butin que vous avez remporté, et, de ce que vous soyez aussi vieux, je me trouve émerveillé. »

— « Bon Roi, répondit le Cid, les fatigues en sont la cause, les fatigues que m'ont données tant de guerres et de luttes où je suis entré, n'ayant pas eu un seul jour ce qu'on peut appeler du repos. Bon Roi, je me suis emparé de Valence, où j'ai gagné de très-grands biens : et tout est à vous, bon seigneur, tout est à votre commandement. »

— « Dieu vous le garde, bon Cid, puisque vous l'avez si bravement acquis. Ah ! je puis bien me féliciter de ce que les Rois qui ont passé sur mon trône n'aient pas eu de leurs jours pareil vassal, pareil héros d'honneur, aussi heureux par la fortune que vaillant par sa personne.

« Ce que je désire de vous aujourd'hui, Cid, je vais vous l'expliquer. Les comtes de Carrion m'ont imploré tous deux pour que je vous demande en leur nom doña Sol et doña Elvire. Ils veulent se marier avec elles, comme filles d'un homme d'honneur. Ne rejetez point, ô Cid ! ma prière, car c'est moi qui les marie, vous le voyez bien, et si elles étaient mal mariées, je m'en tiendrais pour coupable. »

Le Cid répondit : « Seigneur, elles sont à vos ordres. D'elles et de moi vous pourrez disposer à tout votre bon plaisir. Oui, bon seigneur, mariez-les comme vous l'avez projeté. J'en suis pour mon compte très-satisfait; j'en suis joyeux et reconnaissant. »

Le Roi le remercie beaucoup, et les comtes se sont présentés, qui baisent les mains au Cid pour ce qu'il vient de leur accorder.

Le Roi étant parti pour la Castille, le Cid retourne aussi en ses États, vers la très-noble Valence, qu'il a conquise sur les Maures. Il emmenait avec lui les comtes, et celui qui les avait élevés, pour célébrer les mariages conclus par le bon Roi.

Marchant à journées réglées, ils sont arrivés à Valence, et doña Chimène Gomez a éprouvé grand plaisir, et grand plaisir aussi ses deux filles de revoir le Cid. Alors ce bon Alvar Fañez remet les damoiselles aux deux frères comtes, comme le Roi l'avait demandé. Aussitôt don Hiéronyme, archevêque, célébra les noces.

Les épousailles achevées, on donna une fête à joutes et à tournois : Maures et Chrétiens, tous y prirent part avec le dernier plaisir.

Mais la fortune, qui va de travers, ne laisse jamais chose à sa place.

Le Cid avait un grand lion, un lion très-fort et très-sauvage. Et comme le bon Cid était à dormir, voici que le lion s'échappa, non qu'il l'eût commandé, mais par négligence de son gardien, et avec beaucoup de furie entra où se tenait le Cid, où se tenaient aussi les comtes, jouant tous deux aux tables. Sitôt qu'ils l'eurent aperçu, ils se mirent à fuir.

Au tumulte, aux clameurs, le bon Cid s'est réveillé, lui qui s'occupait de dormir étendu sur son banc à dossier. A la vue du lion, il pousse un grand cri, et le lion, le reconnaissant, retourne à sa cage.

Les comtes en demeurèrent très-honteux, et du même coup assez blessés, croyant que le Cid avait préparé ce qui vient d'être raconté. Aussi avec de très-mauvaises pensées murmuraient-ils contre le bon Cid.

Ils parlent d'abord en secret tous les deux, puis ils ont résolu, avec leur oncle, de quitter le Cid pour retourner en leurs domaines de Castille, en emmenant avec eux les femmes qu'ils ont prises en mariage. Et puisqu'ils ne peuvent être vengés de l'affront du père, ils se vengeront sur ses deux filles, et ils auront pleine satisfaction.

C'est dans cette mauvaise résolution qu'ils ont ainsi parlé au Cid :

« Seigneur, accordez-nous congé ; car nous avons l'inten-

tion de revenir en Castille et de demeurer dans notre comté avec nos deux femmes. Notre père nous l'ordonne. »

Le Cid leur accorda congé, quoique avec la défiance que ses deux gendres n'eussent comploté de lui tuer ses deux filles, ou de faire quelque autre grand crime; car il ne les tenait pas pour gens de bonne moralité. Mais pour remplir les convenances, il ne mit pas d'obstacles à leurs désirs.

Les comtes, accompagnés de leurs gens, ont donc commencé de faire route. Mais le Cid se sentait des craintes; voici ce qu'il a résolu : il a appelé son neveu Ordoño, et il lui a ordonné d'aller aussitôt derrière ses filles, en se cachant, en se dissimulant, et de bien considérer tout ce qui se passerait : car son cœur pressentait le coup dont il était menacé.

Cependant les comtes suivaient leur chemin avec leurs femmes ; partout où ils passaient, ils recevaient très-bonne hospitalité, les seigneurs des lieux étant vassaux du bon Cid.

Marchant donc à journées réglées, ils sont arrivés à Tormes : là, au milieu des rouvres de l'endroit, ils ont fait descendre les dames des mules qui les portaient, ils leur ont fait mettre pied à terre. Ils commandent d'abord à leurs gens de poursuivre en avant; puis ils saisissent leurs femmes par les cheveux, et les traînent sur le sol et les tirent de côté et d'autre. Ils leur donnent maints coups d'éperon qui les couvrent de sang; ils leur prodiguent les paroles les plus outrageantes.

Après quoi les lâches chevaliers les ont laissées pour mortes en disant : « Filles du Cid, nous voici vengés sur vous : car vous n'étiez point telles que vous pussiez vous marier avec nous. Vous nous avez payé l'affront dont le Cid nous couvrit quand il lâcha le lion et chercha notre mort. » Et ils les ont abandonnées alors, attachées au milieu de ces rouvres.

Ils poursuivent tous deux leur chemin et rejoignent leurs gens, et comme on les interrogeait sur leurs femmes, ils répondent qu'elles étaient restées en lieu sûr.

Cependant les dames, très-malheureuses, s'étaient mises à pousser de grands cris vers le ciel, et d'une voix gémissante elles déploraient ainsi leur infortune :

« Comtes infâmes, combien vous y avez peu réfléchi ! Vous nous maltraitez ainsi, nous, filles du Cid? Il est homme à savoir bien venger la trahison que vous venez d'accomplir! »

Don Ordoño entendit les gémissements qu'elles poussaient toutes deux, et leurs cris de douleur le conduisirent où elles se trouvaient.

Sitôt qu'il eut vu ses cousines, il se prit à se déchirer le visage, à s'arracher les cheveux, à pousser aussi de grands cris. D'une voix terrible, il appelait ces comtes infâmes, parce qu'ils avaient fait pareil outrage à d'aussi nobles dames, nobles surtout comme filles d'un père si estimé. Mais de cette infâme trahison il saura bien tirer vengeance.

Cependant il avait caché les dames entre les branches des rouvres, les avait recouvertes de son manteau, et, les laissant là, était allé chercher un lieu où il pût les mettre, afin qu'elles se trouvassent en sûreté.

Un heureux hasard lui fit rencontrer un laboureur fort honnête, qui avait maintes fois hébergé le Cid dans sa cabane.

Ordoño est retourné avec le laboureur vers les rouvres, et il a retrouvé ses cousines où il les avait laissées.

Il les mène dans ce gîte, qui est inconnu et écarté. Elles y sont bien reçues par cet honnête laboureur et sa femme et ses filles, tout prêts à faire ce qu'elles voudront.

Alors Ordoño s'est entretenu avec elles et leur a parlé de la sorte :

« Mes dames, je veux aller dans votre État de Valence, pour raconter à votre père tout ce qui s'est passé, et lui

dire de venger votre injure, puisqu'elle le touche de si près. »

Elles approuvèrent son dessein et il se mit en route.

Marchant à bonnes journées, il est arrivé à Valence, et voici qu'en présence du bon Cid, Ordoño se met à se lamenter : il lui rapporte tout ce qui est advenu sans se tromper une seule fois. Le seigneur de Bivar est sage et il a très-bien dissimulé sa peine : là où l'on espère vengeance les larmes ne conviennent point. Sa femme, Chimène Gomez, est celle qui montre le plus de chagrin : elle verse tant de pleurs, que ses yeux semblent deux fontaines. Mais le Cid, en homme prudent et avisé, sait la consoler. Par tout ce qu'il lui a dit, il l'a grandement consolée.

Le Cid envoya ses messagers à ce bon Roi Castillan, pour lui faire savoir cette méchante action. Il le priait de lui en accorder quelque réparation, et, à cet effet, il lui demandait permission de venir à Tolède, où il se trouvait alors.

Le Roi, quand il apprit l'aventure, conçut une grande colère contre les comtes et leur oncle qui les avait conseillés. Il accorde au Cid la permission qu'il lui demandait, et voilà le Cid arrivé à Tolède avec ses chevaliers.

Il fut bien reçu du Roi, ainsi que le méritait pareil serviteur. Voici le discours qu'il lui adressa en homme de sens et d'honneur :

« Vous savez bien, Roi mon seigneur, que je suis votre vassal. Le Roi, votre père, et don Sanche m'ont élevé, et de mon côté je les ai servis tous deux comme un très-loyal serviteur, je leur ai rendu maints services. Par vous, j'ai été exilé.

« Sur votre commandement, seigneur, je mariai mes filles avec les comtes de Carrion, ce en quoi j'accomplissais votre bon plaisir. Je leur donnai de mes biens telle quantité qu'ils en furent très-honorés : je leur donnai Tizona et Colada, les épées de mon côté.

« Eux, sans cause aucune, viennent de me déshonorer

très-méchamment, abandonnant mes filles loin de tout endroit habité, comme de mauvaises femmes, et non comme les filles d'un père honorable.

« A vous, bon Roi et seigneur, il convient de me faire vengeance. Vous êtes celui qui les avez mariées, moi je remplissais vos ordres ; ainsi ce n'est pas moi seulement, mais vous-même, que les comtes ont outragé.

« Accordez-moi, bon Roi, cette justice qui de vous seul relève ; car si là il s'agissait d'armes, ils seraient déjà châtiés. »

Le Roi répondit : « Bon Cid, ce fut à vous une bonne pensée que de recourir à la justice, sans faire ligue ni meurtre : par elle il vous sera tant accordé, que vous demeurerez bien vengé. »

Le Cid en remercîment a baisé les mains du Roi, lequel, pour que sa promesse s'accomplisse, convoque ses cortès, ordonnant que dans trente jours tous se trouvent rassemblés.

Dans le temps fixé, les comtes sont arrivés à Tolède avec leurs parents, car ils sont bien apparentés.

Tous étant réunis, le bon Cid leur dit :

« Devant vous, bon roi Alphonse, je demande aux comtes mon bien, je leur demande ma Tizona et ma Colada que je leur ai prêtées, car il n'est aucune raison pour qu'ils les gardent contre mon gré. »

Les comtes ne s'en étant pas défendus, le Roi décida qu'elles retourneraient au Cid, puisqu'elles étaient siennes et bien gagnées. Cela fut donc aussitôt accompli, ainsi qu'il l'avait demandé. Il se releva, et d'un visage irrité, tenant sa barbe dans sa main, continua ainsi son discours :

« Comtes, devant le Roi ici présent et les grands de son royaume, je vous défie comme déloyaux, parce que vous vous êtes permis de déshonorer mes filles, dames de haute condition, et que vous n'aviez aucun motif de les maltraiter ainsi que vous l'avez fait à Tormes, comtes, sur la colline.

Aussi devez-vous m'en rendre compte, vous et celui qui vous conseilla. »

Les deux comtes et leur oncle sont à chercher des excuses, mais ils n'en trouvent point de telles qu'ils puissent se disculper. Les parties entendues, le Roi a rendu cet arrêt :

« Que les comtes et leur oncle, comme chevaliers, combattent dans le champ-clos contre trois adversaires : là on verra le coupable. »

Ces trois adversaires étaient Bermudez et ses deux cousins germains.

Le Cid, ayant obtenu satisfaction, s'en retourna à Valence. Cependant, dans le champ-clos fixé par le Roi, ils ont fait bataille. La défaite demeure aux comtes et à leur oncle déjà nommé : ils se confessent pour déloyaux et pour tels ils sont tenus.

Cela les rendit si misérables, qu'aujourd'hui encore ils restent sous le coup du défi, et pour cette déloyauté le Roi les bannit de ses États.

Les chevaliers du Cid sont revenus à Valence, où le Cid leur fait bon accueil, comme les ayant élevés. Ils lui racontent la justice que le Roi a déployée avec les comtes et leur oncle, et tout ce qui s'est passé. Le Cid rend des actions de grâces infinies à Dieu qui l'a vengé, et remercie fort le Roi pour la manière dont il a agi à son égard.

Le Cid étant très-redouté, ses filles lui furent demandées par un infant de Navarre, et un autre infant du royaume d'Aragon, de laquelle union naquit un fils. De lui sont descendues des lignées qui marchent aujourd'hui parmi les plus puissantes.

Où nous pouvons remarquer comment le mal est rudement châtié et comment celui qui agit bien reçoit de Dieu récompense : le Cid l'éprouva assez dans l'aventure que nous venons de raconter.

LXXXVII

Ambassade et présents du Soudan de Perse.

Comme le Cid allait par le monde rendant raison à qui il appartenait, sa renommée est arrivée aux confins de Perse. Le Soudan l'ayant appris, et sachant bien la réalité des exploits du bon Cid, dispose pour lui un présent.

Il a chargé nombreux chameaux d'étoffes d'écarlate, de pourpre et de soie, d'or, d'argent, de myrrhe et d'encens, et de mille autres richesses; et il confie ce présent pour le Cid à un sien parent, des gens de sa maison et de sa table avec ces mots :

« Tu diras à Ruy Diaz le Cid que le Soudan lui envoie ses compliments ; que, pour avoir entendu parler de lui, je lui porte grande affection ; et que, par les jours de Mahomet, par cette tête royale, je lui donnerais ma couronne seulement pour le voir en mon royaume. Et que de ma grandeur il accepte ce faible don, en signe que je suis son ami, et jusqu'à ma mort le resterai. »

Le Maure s'est mis en chemin, et, bientôt arrivé à Valence, il a demandé au Cid permission de lui parler en personne. Avant qu'il soit descendu à terre, le Cid sort pour le recevoir. Lorsqu'il le voit ainsi devant lui, le Maure tremble. Et il commence bien à rendre son message : mais comme dans son trouble il n'y réussit point, le Cid l'a pris par la main et lui a parlé ainsi :

« Sois le bienvenu, Maure, le bienvenu dans ma ville de Valence. Si ton roi était chrétien, j'irais le voir en son royaume. »

Avec ces propos et d'autres semblables, ils étaient arrivés

tous deux dans la cité, où les citoyens firent très-grande fête.

Le Cid lui montra sa maison, et ses filles, et Chimène : le Maure allait émerveillé de voir si grande richesse.

Il resta quelques jours en cette ville au milieu des divertissements, jusqu'à ce qu'il voulût partir : et pour s'en aller, il demanda congé au Cid. Celui-ci, en retour du présent qu'il avait reçu du Soudan, lui envoya maintes autres choses qui ne se trouvaient point là-bas.

Et quand le Maure se fut éloigné, Rodrigue demeura avec sa Chimène et ses deux filles, rendant à Dieu d'immenses actions de grâces (1).

(1) Cette merveilleuse ambassade rentre, je crois, dans le domaine de la légende pure : c'est un fleuron gratuitement ajouté par l'enthousiasme populaire à la couronne de gloire du héros. Dans un temps postérieur à la composition de ce roman, don Nicolas de Moratin, montrant semblable hardiesse, a donné au Cid la victoire dans un combat de taureaux.

Cependant la *Chronique du Cid* donne de cette ambassade plusieurs bonnes raisons. Je cite la réponse même de l'envoyé persan questionné sur ce point : « La terre d'outre-mer se trouvait en tel état, que le Soudan craignait fort de la voir tomber sous le pouvoir des Chrétiens. Car les croisés étaient venus si nombreux d'Allemagne, et de France, et de Lombardie, et de Cécilie, et de Calabre, qu'ils avaient conquis la cité d'Antioche et une très-grande partie du pays, et campaient sous les murs de Jérusalem. Or, mon seigneur le Soudan de Perse ayant appris la grande noblesse du Cid, et craignant qu'il ne voulût y aller aussi, se détermina à lui envoyer ce présent pour gagner son affection : en sorte qu'en ne venant pas, il se montrât son ami et servît ses intérêts. » Chap. CCLXII.

LXXXVIII

Apparition de saint Pierre.

Le Cid était fort souffrant et brisé de fatigue, brisé par toutes ces guerres qu'il avait menées. Des nouvelles lui furent apportées qui lui donnèrent souci, à savoir que le roi Bucar, ce Maure courageux, venait d'arriver sous les murs de Valence. Il amenait avec lui trente rois, vaillants et intrépides, et nombre de gens de guerre, aussi bien à pied qu'à cheval.

Le bon Cid était resté étendu sur son lit, et sa pensée inquiète demeurait à ce redoutable chef de guerre. Il suppliait le Dieu du ciel de se mettre encore de son parti et de le tirer de si grand péril avec honneur, sain et sauf.

Comme il ne s'y attendait point, voici qu'auprès de lui il a vu un homme au visage resplendissant, mais d'une lumière blanche et pure comme la neige, un homme qui exhalait un parfum subtil : « Dors-tu, Rodrigue? lui a-t-il dit. Réveille-toi et demeure éveillé. »

Le Cid répond : « Qui êtes-vous, pour m'interroger ainsi ? »

— « On m'appelle saint Pierre, prince des Apôtres. Je viens, Rodrigue, pour te dire chose à laquelle tu ne penses guère, c'est que tu quittes ce monde. Car Dieu t'appelle à l'autre, et à la vie qui n'a point de fin, à cette vie bienheureuse que vivent les saints. Tu mourras dans trente jours, à compter de ce jourd'hui où je te l'annonce.

« Dieu t'aime beaucoup, Cid, et il t'a de plus accordé cette faveur qu'après ta mort tu vainques Bucar dans le champ. Tes gens feront bataille contre toutes les troupes de son parti et avec l'aide de l'apôtre saint Jacques.

« Toi, Rodrigue Campeador, fais amende de tes péchés, pour qu'aussitôt après ta mort tu sois introduit dans la gloire. C'est Dieu qui pour l'amour de toi ordonna ainsi toutes choses, parce que, au lieu nommé Cardeña, tu as honoré mon temple. »

A l'entendre, le bon Cid conçoit grande joie, et descendant aussitôt de son lit, il se prosterne à genoux pour baiser les pieds au bon saint Apôtre.

Mais saint Pierre lui dit : « Rodrigue, je t'en dispense. Et comme tu ne saurais m'atteindre, n'essaye pas en vain. Mais tiens pour choses très-certaines tout ce que je t'ai révélé. »

Cela dit, le saint Apôtre est retourné aux cieux.

Rodrigue en demeura fort content, et allègre, et consolé, et rendit à Dieu grandes actions de grâces pour cette faveur qu'il venait de lui accorder.

LXXXIX

Recommandations du Cid au Roi.

Le Cid se trouvait à Valence, malade de ce mal de la mort dont les atteintes peuvent plus sur une noble poitrine que tous les événements du temps.

A son chevet, il a des hommes braves et religieux, et à l'entour de sa personne, ses amis et ses parents. Voyant que leurs visages sont pleins de douleur et d'affliction, par ces paroles sensées, il réconforte leur chagrin :

« Je sais bien, mes amis, qu'en aussi dure séparation il n'y a nulle raison de vous réjouir, grande raison au contraire de vous affliger. Mais suivez mon enseignement contre l'adversité, à savoir qu'il vaut mieux triompher de la fortune que de cent royaumes.

« Mortel m'engendra ma mère, et puisque le ciel m'ordonne à cet instant de mourir, vous n'avez pas le droit de lui disputer cette vie, que je tiens de sa seule munificence.

« Je ne meurs pas sur le sol étranger, mais sur une mienne terre, d'autant plus que la terre est proprement l'héritage du mourant.

« L'approche de ma mort ne m'effraye point ; car si la vie est un exil, nous qui marchons à la mort, nous retournons à notre patrie.

« J'emporte cependant en mon âme quelque inquiétude : car je vous laisse au pouvoir d'un roi sous lequel il pourra vous nuire d'avoir été mes serviteurs ou vos maîtres. Qu'il traite bien mes soldats, puisqu'ils lui défendent ses royaumes, et qu'il croie les jambes cassées de préférence aux sages conseillers. Qu'il mette toujours dans la balance la récompense et le châtiment : car la fidélité des vassaux repose sur la vertu, et sur la crainte aussi repose. Qu'il estime un chevalier loyal plus que maints flatteurs ; car de beaucoup d'hommes mauvais il ne peut faire un seul homme bon. Que jamais il n'adresse outrage à celui qui a un emploi ; qu'il ne récompense point ses services par la terre étrangère. Et je ne parle pas d'injure, mais je reste plutôt en dette avec lui, car mon bannissement fut toute la récompense qu'il me donna.»

Sur ce entra Chimène : à voir sa désolation, les yeux de tous se mouillent, et le Cid cesse de parler.

XC

Dernières paroles du Cid aux siens.

Comme ce fameux Cid de Bivar gisait tristement, saint Pierre lui apparut et lui dit qu'il venait lui annoncer son

départ pour l'autre monde ; saint Pierre lui dit qu'il vivrait encore trente jours, et pas davantage.

Le Cid s'est levé de grand matin, il a réuni ses chevaliers, et les yeux en pleurs, il leur parle de la sorte :

« Bons parents et amis que j'avais ici-bas, il vous souvient bien comment ce roi de Castille, don Alphonse, mon seigneur, me jeta en cet exil, où, par courtoisie, vous me tenez compagnie.

« Dieu nous a donné grande protection, et comme il était notre guide, nous avons gagné beaucoup de richesses. Chrétiens, nous avons vaincu les Maures, parce qu'ils voulaient me renverser malgré la protection que Dieu m'accordait. Mais de si mauvaise entreprise nul ne put venir à bout, et voici que le nom du Christ exalté a conquis Valence.

« Je ne dois hommage à personne en ce monde, si ce n'est au bon roi don Alphonse, que j'aimais beaucoup. Car je sais que mon corps ne doit plus durer que bien peu : je vous le dis en vérité, je touche déjà à la fin de ma vie. Mon corps ne retiendra plus mon âme que trente jours et pas davantage. Car, il y a sept nuits, j'ai eu une vision ; c'étaient Diègue Laynez, mon père, et mon fils qui m'apparaissaient, et ils m'ont dit : « Vous êtes demeuré bien long-« temps en cette triste vie : venez avec nous vers le peuple « qui vit éternellement. » Je ne crois pas à ces visions, mais la mort n'en est pas moins toute proche.

« Vous savez comment le roi Bucar marche avec assurance contre nous, amenant à sa suite trente-six rois maures. Si grande puissance ne peut vous attaquer qu'elle ne vous prenne Valence. Je vous conseillerais donc de la vaincre en bataille rangée avant mon départ de cette terre, puis de retourner vaillamment en Castille avec Chimène Gomez, sans vous laisser arrêter par personne. »

XCI

Dernières dispositions du Cid.

Cet heureux front du bon Cid tant de fois couronné par la victoire est à frissonner sous l'enceinte de la mort. Saint Pierre se trouve présent, qui a voulu montrer par sa présence quelle fin joyeuse méritait cette vie. Doña Chimène le pleure, car elle est grandement affligée de sa perte, et si elle l'aima dans sa vie, dans sa mort elle l'aime beaucoup plus.

Alors le bon Cid a commencé de faire ses dispositions, comme il a vu que cela convenait pour l'avantage de son âme, de ses biens, sa famille et ses serviteurs.

Il dit : « Parce que je sais que Bucar vient pour assiéger Valence avec une force considérable, j'ordonne qu'on mène mon corps à la bataille, avec son armure et monté sur Babieca, ma Tizona dans ma droite (1), et mon autre main tenant quelque insigne.

« Et j'ordonne, contrairement aux usages, qu'on ne porte aucun habit de deuil, mais au contraire des robes de soie, qu'on montre grande allégresse, que toute la musique ne cesse point de résonner, et que Chimène monte sur les remparts, y amenant avec elle ses dames et toutes celles qui lui paraîtront les plus nobles, et que mes gens soient vêtus en blanc, violet et vert;

(1)

Quant à moi, si je meurs, qu'un convoi me ramène
A travers les Païens, au tombeau de Chimène;
Que, droit sur les arçons et Tizonade au vent,
La face à l'ennemi, mon corps marche en avant,
Et si désir leur vient de vous barrer la route,
Mon ombre suffira pour les mettre en déroute.

Casimir Delavigne, *la Fille du Cid*, acte 3.

« La bataille terminée, j'ordonne qu'on emporte en Castille mon cadavre avec mon trésor, duquel je veux qu'hérite ma femme doña Chimène : et que l'évêque don Hiéronyme lui en abandonne la charge, pour qu'elle fasse toutes dépenses;

« J'ordonne que chacun de mes nobles chevaliers hérite après ma mort de cinq cents maravédis; et de mille s'il les a mérités;

« Que mon cousin Bermudes, partout où se trouve Chimène, lui serve toute sa vie de majordome.

« Item, j'ordonne que le roi Alphonse hérite des villes, manoirs et châteaux forts, aussi bien qu'il les possède à présent, puisque je n'ai jamais conquis de cités ni de villes fortes, si ce n'est au nom et comme vassal de mes seigneurs les rois.

« Mais je ne fais restitution aux rois de Castille d'aucune somme d'argent, car ils me devraient plutôt les richesses que j'ai dépensées à combattre avec les infidèles : mais tout cela, je le leur remets sans qu'ils m'aient rien rendu.

« Item, j'ordonne qu'on enterre Babieca après sa mort, pour que les oiseaux ne mangent pas ce corps qui a tant bataillé;

« Et j'ordonne qu'on porte mon corps à Saint-Pierre de Cardeña, monastère en Castille, où je désire qu'il soit enterré;

« Et je demande à Dieu de me pardonner quand je m'en irai de ce monde. »

XCII

Les derniers moments du Cid.

Les vieilles bannières que la victoire aima un temps, attristées, se tordent et gémissent sous le vent, puisqu'elles

ne peuvent parler. Aux sons rauques des tambours qu'on a détendus et aux chants superbes des clairons les rues et les places tressaillent.

Le Cid Campeador était couché en son lit, tranquille et patient, et soumis aux rigueurs de la Parque vengeresse.

Il voulut revoir les reliques de ses victoires passées et donna ordre qu'on lui apportât ses fidèles compagnes, ses épées. Et dès qu'on les lui eût remises, sur son séant il se plaça, et, les prenant entre ses mains, il leur adressa ces paroles : « Ma Tizona, ma Colada — Colada, épée rigide, trempée dans mille blessures, enfoncée dans mille cuirasses — qu'allez-vous faire sans moi? A qui vous confier, pour que votre honneur ne soit point terni, qui si facilement se ternirait? »

Incontinent après il commanda que Babieca lui fût amené : car il voulait aussi le revoir avant de se mettre en route. Plus docile que le docile agneau, le cheval est entré, et il ouvre de grands yeux, et, comme s'il ressentait son malheur, il se tait.

« Voici que je pars, brave ami, voici que votre maître va vous manquer. Je voulais vous donner belle récompense : mais comme récompense contentez-vous de voir votre nom immortel pour les exploits que j'ai accomplis. »

Et davantage il ne parla point : la mort l'avait frappé de son trait (1).

(1) On me permettra de citer encore ici l'imitation de la *Bibliothèque universelle des Romans :*

« Vieilles, vénérables et lamentables bannières, bannières que « j'ai si longtemps chéries, mon dernier regard vous voit encore « flotter aux vents, et pleurer, quoique vous n'ayez point de lar- « mes ni de plaintes à répandre. »

« C'est ainsi que parla le Cid, le foudroyant Cid Compéador, humilié sur le lit fatal et plus faible qu'un enfant.

« Adieu, montagnes d'Albaracin et de Terouel ; adieu, sa belle Valence; adieu, nobles reliques de son courage et de sa fortune ; adieu, la gloire et la vertu : la mort n'est rien, ne veut de rien,

XCIII

Testament du Cid.

Ce bon Cid Campeador, qui touche à sa dernière heure et qui repose sur son lit, très-fatigué, veut aujourd'hui

ne laisse rien; le brillant Cid va s'en aller comme un ver qu'il ne vaut pas.

« Pour dérober ses cendres aux vautours,
Allez, Guerriers, fouillez ces jeunes herbes
Que le zéphyr gardait a ses amours,
Enfermez-le dans des marbres superbes;
Hélas! les vers le trouveront toujours.

« Avant que de rendre son âme au Ciel, tout ce qui lui fut cher sur la terre occupa sa pensée. — A vous, ma pauvre Chimène, je vous laisse ma conquête, et pour la défendre, mon courage et mon épée : ne crains rien, *Tizonade;* je t'avais promis que tu ne passerais point entre les mains des femmes, tu n'y passeras point en effet. Ma Chimène est un homme qui sera bon ménager de ton honneur.

« Vous donnerez tous les ans mille maravédis pour marier des filles orphelines, et deux mille pour l'entretien d'une maison que vous consacrerez à l'hospitalité, dans ces montagnes de Teruel où j'ai tant eu soif.

« A vous, ma fille doña Sol; à vous, Elvire, tous les joyaux que j'ai pris aux Sarrasins, et la leçon de ma vie pour vous apprendre à choisir des époux! Ah! malheureuses!

« A toi, Minaya, mon armure, tous mes chevaux; et si tu m'as aimé, tu soutiendras ma renommée, tu protégeras ma femme et mes enfants; tu distribueras les lots à mes autres amis, et à mes soldats, avec la magnificence qui convient à un homme tel que le Cid, c'est-à-dire dont le cœur fut toujours tendre et généreux, si son bras et sa tête furent terribles.

« Qu'a-t-il dit, le terrible Campeador? il est étendu dans son lit plus faible qu'un enfant. Il n'a plus de tête ni de voix que pour demander à voir son ami Babieca.

« Il vint, le noble coursier du héros; on le fit entrer; et lors-

mettre ordre à ses affaires, et en présence d'Alvar Fañez, écrivain de renom, qu'ont accompagné deux témoins, il dicte ainsi ses dispositions :

« Pour mon âme, selon toute justice, qui la créa, doit l'avoir.

« Pour mon corps, je le rends à la terre dure, puisque de la terre il est le produit.

« J'ordonne qu'à ma Chimène bien-aimée on remette toutes ces terres conquises par ma valeur et mon épée;

« Item, qu'elle remplisse l'obligation de donner chaque année dix maravédis pour le mariage des orphelines sans soutien;

« Item, que l'on consacre ensuite sept réaux à construire

qu'il vit les vieilles, vénérables et lamentables bannières, honteusement inclinées sur le corps de son maître, il parut sentir que les courses de la gloire étaient finies : il se tenait là plus doux qu'une brebis innocente, ouvrant de larges yeux ; et pour montrer qu'il se pénétrait de douleur, il ne disait rien. Son maître a voulu le voir, et ne peut lui rien dire. Chimène et ses filles pleuraient sans parler ; le brave Fañez de Minaya se consumait de douleur en silence, et se serait battu contre la mort. Jusqu'aux bannières qui flottaient avec bruit, agitées par le vent des fenêtres, vinrent à se taire d'un noble silence de tristesse.

« Fifres, clairons et tambours, éclatez maintenant; étouffez les cris des femmes ; accompagnez l'âme du Guerrier ; la voilà partie. »

Voici l'imitation de Herder. On verra que cette couleur germanique que lui reprochent quelques critiques est en réalité une teinte française du dix-huitième siècle. Il est un peu plus sensé que son modèle, telle est la plus grande distinction qu'on puisse établir entre eux :

« Bannières, bonnes, antiques bannières, qui si souvent accompagnâtes le Cid dans ses combats et ses triomphes, ne bruissez-vous pas tristement dans les airs, que vous n'avez pas assez de gémissements, ni de sanglots, que vous n'avez pas assez de larmes ? car voilà que s'éteint son regard; il vous voit pour la dernière fois.

« Salut à vous, belles montagnes, Teruel et Albaracin, immor-

une maison où reçoivent l'hospitalité les pèlerins qui passeront;

« J'ordonne que doña Sol, ma fille aînée, soit avantagée de vingt maravédis et d'une *aljuba* (1) d'écarlate.

« Item, je lègue à doña Elvire un coffret ayant appartenu au roi de Valence, tout recouvert de cuir et garni d'une feuille de fer-blanc;

« A Martin Pelaez mon cheval et deux lances, ma saye et mon pourpoint, et pareillement mes chausses;

« Je lègue à Nuñez trois réaux, mais sous la condition de faire dire pour moi trente messes quand je m'en irai de ce monde;

« J'ordonne qu'entre mes soldats on partage six réaux,

tels témoins de sa gloire, de sa fortune, de sa bravoure; salut à vous, belles hauteurs, et à toi, vaste horizon des mers. Hélas! la mort nous enlève tous comme un voutour, elle nous enlève tous. Voyez, ses yeux tournent, il regarde pour la dernière fois.

« Qu'a-t-il dit, le bon Cid? Il est étendu sur sa couche. Où est son âme de fer? C'est à peine si on peut encore entendre qu'il demande son ami Babieca, qu'il veut le voir encore une fois.

« Babieca arrive, le fidèle compagnon du héros dans maint, maint combat. Comme il voit les bonnes vieilles bannières à lui si connues, qui se déployaient jadis dans les airs, penchées sur ce lit de mort (et) au-dessous d'elles son ami,

« Il sent que son cours de gloire est fini, il se tient là avec de grands yeux, muet comme un agneau : son maître ne lui peut pas parler, ni lui à son maître : Babieca regarde tristement le Cid, et le Cid Babieca pour la dernière fois.

« Volontiers Alvar Fañez se fût battu contre la mort; Chimène se tient sans voix : le Cid leur serre encore la main.

« Et maintenant bruissent les vaillantes bannières, à travers la fenêtre ouverte souffle un vent des hauteurs. Soudain vents et bannières se taisent d'un silence solennel : le Cid meurt.

« Allons, allons maintenant! Tambours, fifres, trompettes, sonnez; résonnez de plaintes et de gémissements; ainsi le voulut le Cid. Accompagnez l'âme du héros qui meurt.

« Il a expiré, le bon Cid, qui se nommait de Bivar. »

(1) Robe mauresque.

pour qu'à mon intention ils prient Dieu, en qui j'ai mis mon espérance;

« Item, j'ordonne que mon corps, aussitôt la bataille terminée, soit porté à Saint-Pierre dans un cercueil, ou sur une civière, et que devant le maître-autel on me fasse un riche sépulcre, au-dessus duquel soient toujours allumées trois lampes argentées;

« Pour la construction de ce temple et pour cette huile, je donne en legs quatorze maravédis que le roi de Cordoue payera. »

XCIV

Même sujet.

« Celle qui ne pardonne à aucun, aux rois non plus qu'aux riches-hommes, comme j'étais gisant à Valence, s'est présentée à ma porte et m'a appelé. Je me trouve prêt à suivre ses ordres, c'est pourquoi je fais ce testament où sont mes dernières volontés.

« Moi, Rodrigue de Bivar, nommé d'ailleurs le brave Cid Campeador des nations mauresques :

« Je recommande mon âme à Dieu, pour qu'en son royaume il la mette;

« Et quant à ce corps fait de terre, j'ordonne qu'à la terre il retourne : lorsqu'il aura trépassé, qu'on le prépare et l'embaume et le conserve avec les aromates des coffrets dont me fit présent le roi de Perse, et que, placé sur Babieca, derrière ma bannière(1) et mes pennons, on le montre au roi Bucar et à tous ses défenseurs;

(1) La bannière et l'écu du Cid sont conservés aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre; mais la bannière a perdu toute couleur,

« Et j'ordonne que mon Babieca soit mis en fosse et sépulture, crainte que les chiens ne mangent ce cheval qui à tant de chiens brisa les os;

« Et pour faire mes obsèques, que mes infançons se réunissent, ceux qui mangent à ma table mon pain, les braves conquérants;

« Et à la sainte *Confrérie du riche et pauvre Lazare*, je lègue le pré de Bivar, deçà et delà, avec les dépendances;

« Item, je défends que pour me pleurer on loue des pleureuses; les larmes de ma Chimène me suffisent sans qu'on lui en fasse acheter d'autres;

« Et qu'à Saint-Pierre de Cardeña, auprès du Saint-Pêcheur, on me donne une tombe avec son mausolée en bronze;

« Item, j'ordonne qu'au Juif que je dus tromper dans ma pauvreté, on rende un coffre d'argent du même poids que le coffre de sable;

« Et à Gil Diaz le déserteur, qui des Maures est venu à Dieu, je lègue mes brassards, mes grèves et mes cuirasses;

« Que le noble roi don Sanche, le bon évêque don Lope, et mon neveu Alvar Fañez me servent d'exécuteurs;

« Et ce qui restera de mon bien, qu'on le distribue parmi les pauvres, qui sont entre l'homme et Dieu parrains et intercesseurs. »

l'écu toute devise et tout emblème. Cependant, de nos jours, on a relevé heureusement ce noble étendard du héros castillan dans la guerre contre le Maroc, et l'on a crié avec enthousiasme : « Le monde a reconnu les enfants du Cid. »

XCV

Mort du Cid.

C'était pendant le courant de l'année mil cent trente-deux, le quinzième jour de mai, que le bon Cid gisait souffrant à Valence, la ville renommée, qu'il avait conquise sur les Maures.

Sa femme étant présente et aussi ses familiers, il se met à faire son testament, dans lequel il dit en substance :

« On enterrera mon corps à Saint-Pierre de Cardeña;

« Je lègue à chacun des gentilshommes que j'avais à mon service cinq cents maravédis, et mille à certains;

« A doña Chimène Gomez tous les biens que je possède : ma volonté est qu'elle vive en ce monde très-honorablement, et qu'elle habite au monastère dit de Cardeña;

« J'ordonne à Gil Diaz, mon familier, d'être son respectueux serviteur;

« Les exécuteurs testamentaires que je nomme sont doña Chimène, et l'évêque don Hiéronyme, et je leur adjoins Alvar Fañez : mon cousin Pèdre Bermudez prendra également ce soin. »

Puis il a demandé les sacrements, car pour lui la vie se termine, et ce bon Cid les a reçus avec très-grande dévotion.

Et ses yeux pleuraient, ses yeux versaient beaucoup de larmes.

Et il se coucha en son lit, appelant le Christ à son aide, etdisant :

« La puissance est à toi, fils de la Vierge Marie, tiens sont les royaumes, et le monde t'obéit : partout ta volonté s'accomplit, rien qui ne soit sous ton commandement.

« Je te demande en grâce de ne pas laisser mon âme se perdre, mais de la conduire au repos qui n'a point de fin.»

Et en disant ces mots, le noble héros mourait.

Dieu a reçu son âme, qui s'en va pure de toute tache.

XCVI

On ressuscite le Cid après sa mort.

Pendant que Chimène, dans le silence de la nuit, se prépare avec quelques-uns des siens à quitter Valence, et que les nobles Castillans, plus braves que nombreux, avec une feinte joie veillent à la défense des superbes remparts, Alvar Fañez de Minaya, don Ordoño et don Bermude, apprêtent pour la bataille le corps défunt du Cid.

Pour accomplir ce qu'il commanda à son dernier moment, ils ne lui mettent point la cuirasse qu'il portait dans les batailles, mais ils lui donnent heaume et écu de parchemin peint. Son cadavre embaumé a été placé entre deux planches, et revêtu d'un justaucorps vert, à teinte gaie. Sur sa poitrine sa rouge insigne, honneur et effroi du monde. Des culottes de couleur, agrémentées de desseins qu'on a figurés sur la toile crue, car de toile crue elles sont. Le bras droit levé, du moins autant qu'il se peut, et dans la main sa Tizona, le fer nu et brillant.

Ils l'apprêtèrent de la sorte, et quand il fut ainsi apprêté, ils ne le regardèrent pas sans peur, tant il se montrait furieux ! Ils amenèrent alors Babieca, qui à sa vue devint fort triste, comme s'il n'eût pas été une brute sans raison.

Puis ils attachèrent fortement les jambes aux arçons, et les pieds aux étriers pour les assurer davantage.

Et à la lumière de l'étoile du matin qui pour le contempler s'arrêta, avec leur capitaine inanimé ils s'élancèrent

tous au champ, où ils vainquirent Bucar par le bon plaisir de Dieu.

Et quand ils terminèrent la bataille, le soleil terminait sa course.

XCVII

Victoire du Cid après sa mort.

Il gît mort, ce bon Cid que l'on appelait de Bivar.

Gil Diaz, son bon serviteur, a rempli ses ordres. Le corps embaumé demeure tout roide. La figure reste pleine de beauté, très-belle et vivement colorée; les yeux s'ouvrent également : la barbe est fort bien arrangée. Il ne semblerait pas qu'il soit mort, mais tout au contraire il paraît vivant.

Pour que le corps se tînt droit, voici de quel expédient usa Gil Diaz. Il le plaça sur une selle, une planche contre les épaules et une autre contre la poitrine, qui arrivant toutes deux jusque sous les bras, se rejoignaient par les côtés. Celle de derrière couvrait le derrière de la tête, et celle de devant montait jusqu'à la barbe. Elles maintenaient ainsi le corps droit, sans qu'il pût incliner d'aucun côté.

Douze jours s'étant passés depuis la mort du Cid, ses gens s'apprêtèrent pour sortir au combat contre ce roi maure Bucar et toute sa valetaille.

Quand le milieu de la nuit fut venu, ils posèrent sur Babieca le corps ainsi préparé et l'attachèrent au cheval.

Se tenant droit et bien d'aplomb, il semblait être vivant. Il avait aux jambes chausses tissues de blanc et de noir, et aux bras brassards pareils à ceux qu'il portait étant en vie. On lui passa un vêtement dont l'arrière-point se voyait. Au cou on lui mit son écu avec sa devise flottante; et sur

la tête, un morion en parchemin peint, qu'on aurait dit de fer, tant il était bien imité. La Tizona lui fut habilement attachée à la main droite, et elle se dressait si bien que c'était merveille.

D'un côté s'avançait le fameux évêque don Hiéronyme, et de l'autre Gil Diaz, menant Babieca.

Cependant don Pèdre Bermudez est sorti, la bannière du Cid au vent, avec quatre cents gentilshommes qui forment sa garde. Derrière lui marchent les bagages, gardés par égal nombre de gentilshommes : puis le corps du Cid, au milieu d'une troupe fort vaillante. Ils sont ainsi cent à escorter et conduire l'honoré corps. Doña Chimène suit le convoi, en compagnie de six cents chevaliers qu'on lui a donnés pour cortége : ils vont en silence et si doucement qu'on ne les croirait pas vingt.

Et les voilà hors de Valence. Le jour s'annonçait brillant.

Alvar Fañez fut le premier à se précipiter avec grande ardeur sur le puissant parti de Maures qu'amenait avec lui Bucar.

Il rencontra tout d'abord une Mauresque fort intrépide et fort habile à lancer les flèches du carquois avec les arcs de Turquie. Elle avait été surnommée *l'Étoile* à cause de son adresse à frapper de ses dards. Elle allait en avant, montée sur un cheval, avec cent compagnes très-vaillantes et très-courageuses. Les gens du Cid les ont hardiment frappées et les laissent étendues à terre.

Le roi Bucar et les rois de son parti les avaient aperçus, et à considérer la gent chrétienne ils restèrent stupéfaits. Il leur sembla qu'ils s'avançaient sept cent mille cavaliers, tous blancs comme neige, et parmi eux, plus grand que tout autre, un guerrier merveilleux, porté sur un cheval blanc, ayant sur sa poitrine une croix écarlate, en sa main une blanche bannière : et de feu paraissait l'épée, dont il blessait les Maures, et il faisait d'eux grand carnage, mettant en fuite ceux qui ne l'attendaient point.

Le roi Bucar et ses alliés d'abandonner le champ, et de prendre le chemin de la côte, où mouillent leurs vaisseaux.

Les gens du Cid poursuivent en frappant : aucun ne doit leur échapper. Ils tombent tous dans la mer, et se noient plus de dix mille, car avec la hâte qu'ils y mettent, ils ne peuvent s'embarquer. Vingt de leurs rois sont morts : Bucar s'est sauvé par la fuite.

Les gens du Cid s'emparent des tentes et d'une grande quantité d'or et d'argent : le plus pauvre devient riche du butin qu'il ramasse.

Puis ils ont cheminé vers la Castille comme l'avait ordonné le bon Cid, et ils arrivent à Saint-Pierre dit de Cardeña.

C'est là qu'ils laissent le corps du Cid, celui que l'Espagne tant honorait.

XCVIII

Le corps du Cid est conduit à Saint-Pierre de Cardeña.

Le roi Bucar, avec tous ses alliés, avait été vaincu à la bataille du Cid, dans la plaine de Valence.

On suit le chemin de Castille.

Le bon Cid n'est plus en vie; mais il va chevauchant sur Babieca, avec les siens à son côté. Il ne porte aucune armure et n'a que ses vêtements : ceux qui ne savent point sa mort le croiraient vivant. Chaque fois qu'une journée est terminée, on le descend de sa monture; et il demeure roide et droit, à cheval sur la selle.

La bonne Chimène Gomez avait envoyé message aux parents du Cid pour qu'ils vissent lui rendre honneur; et aussi à ses deux gendres, qui étaient rois couronnés.

Comme ils faisaient route, Alvar Fañez proposa de mettre

le cadavre dans un cercueil fermé, qu'on recouvrirait de pourpre, et clouerait avec beaux clous d'or. Mais doña Chimène ne l'a point voulu, et elle parle ainsi :

« Le Cid a le visage beau et les yeux très-brillants. Tant qu'il restera en cet état, il n'y a pas de raison pour rien changer. D'ailleurs mes gendres comme mes filles aimeront bien mieux voir ce corps tel qu'il est maintenant qu'ensevelì. »

Tous reconnurent pour bonne la pensée de Chimène.

Don Sanche et aussi Garcie étaient à attendre le Cid : ils se sont tous rejoints à une demi-lieue d'Olmedo.

Ce bon roi d'Aragon amène des chevaliers armés, qui ont leurs écus renversés et suspendus à leurs arçons, et portent en signe de grand deuil des manteaux noirs dont les capuchons sont rabaissés, selon la coutume castillane.

Doña Sol et ses dames avaient mis mantilles d'étamine, et elles voulaient aussi vêtir grand deuil. Mais Chimène le leur a défendu, parce que tel est l'ordre du Cid, et que l'on doit agir suivant cet ordre.

Le Roi et sa femme sont arrivés auprès du Cid. Tous deux lui baisent la main, et à le voir ont grand étonnement, qu'il ne semble point mort, mais vivant et très-honoré.

Du royaume de Castille beaucoup viennent le voir.

Vint aussi don Garcie, roi du royaume de Navarre : il amenait avec lui sa femme, fille du bon Cid renommé. Ils baisèrent les mains au Cid en répandant maintes larmes.

Tous vont à Saint-Pierre, car c'est là qu'on doit l'ensevelir.

Ce bon roi Alphonse, l'ayant appris également, a quitté Tolède et est venu à Saint-Pierre. Toute la parenté du Cid a voulu sortir pour le recevoir. Le Roi fit grand honneur au corps du Cid honoré, et ordonna qu'on ne l'enterrât point, mais que son corps embaumé fût placé sur le côté de l'autel, Tizona dans la main droite.

Et il resta ainsi un long temps, un temps plus long que dix années.

XCIX

Douleur de Chimène aux obsèques du Cid.

Doña Chimène célébrait à Saint-Pierre de Cardeña les obsèques funéraires de Rodrigue de Bivar : avec elle ses deux filles que le ciel vient de faire reines, en réparation de l'outrage que ne méritait guère leur innocence.

Elle a placé le corps dans un cercueil aussi noir que son chagrin, et, comme s'il était vivant, éplorée, elle lui parle de la sorte :

« O appui des Chrétiens! Foudre du ciel sur la terre! Fouet de la Maurérie! Défense de la foi de Dieu!

« N'êtes-vous pas celui à qui ne virent jamais tourner le dos ces hypocrites amis, auteurs de votre bannissement?

« N'êtes-vous pas celui qui, exilé sur les calomnies des flatteurs, soumit à son roi mille châteaux et frontières?

« N'êtes-vous pas celui qui s'empara de Valence, et qui, dans six batailles, vainquit sans pitié mille âmes féroces?

« O amère solitude! comme tu apprends au cœur blessé à se révolter contre cette terrible justice de Dieu, contre cette séparation déchirante! »

Mais la très-noble dame ne put rien ajouter, car elle tomba sur le corps, défaillante et demi-morte.

C

Éloge du Cid.

A Burgos naquit la gloire, la valeur et le soutien de l'Espagne : car c'est coutume que sur la tête se trouve la plus brillante insigne.

Celui dont les triomphes d'éternelle mémoire ont gravé le nom aux deux pôles et dont l'âme est entrée dans la gloire des cieux ;

Celui de qui les rois espagnols ont reçu assez de sang, qu'ils en sont réveillés pour la guerre et les exploits, s'ils s'endorment ;

Celui qui fracassa les épées des fils d'Agar, et, déjà trépassé, vainquit encore au champ de bataille sept de leurs rois ;

Celui qui, vaillant et fidèle à son roi comme à sa patrie, rendit l'Hespérie fameuse, et jusqu'aux étoiles exalta sa renommée ;

Celui que les hommes sages proclament un guerrier unique, et pour ses grands exploits nomment prince des combats ;

Celui que ses ennemis, les Maures, appelaient l'invincible Rodrigue et le seigneur de la plaine.

Étant si bon qu'il l'était, l'envie lui a décoché son trait ; mais le bouclier de la vertu n'a point été transpercé de cette flèche, et, comme il arrive toujours, qui mal commence mal finit, et les coups d'une arme traîtresse tuent leur propre maître. D'aussi nombreuses perfidies n'ont pu tacher sa renommée : avec l'infamie de ses détracteurs, le ciel la purifiait.

saint (1) corps du Cid. S'attendant donc à la venue du Roi, il apprêta tout comme pour une procession solennelle, et se disposa à sortir avec la bannière du Cid sitôt que le Roi paraîtrait.

Voici, marchant sept à sept, au son rauque des tambours, les gens de don Sanche, qui amènent leur Roi au milieu d'eux : ils le regardent avec bonheur et fierté, tandis que lui-même tient gaiement ses yeux fixés sur les drapeaux qui flottent à ses côtés, comme sur son plus doux trésor.

Le vaillant don Sanche, s'avançant ainsi avec ses cavaliers, est arrivé au lieu où le saint abbé l'attendait joyeusement. Celui-ci met les genoux en terre, disant :

« Roi, ne dédaigne point ce discours, et ne ferme pas à ma voix ton oreille équitable.

« Tu sais bien, Roi valeureux, et vous le savez aussi, vous tous ici présents, que ce butin a été fait sur les Chrétiens et qu'il n'est point juste de l'emporter. Les guerres qu'ils entretiennent avec toi sont causes que tu remets sans cesse l'épée à la main pour leur mal, pour leur carnage. Le sang que tu répands chez eux pourrait fort bien s'épargner, et ton épée se retourner contre les Maures qui nous vainquent.

« Considère, ô bon Roi ! cette bannière, la bannière du Cid, de qui tu descends. Je la mets devant toi pour que tu abandonnes ce butin. »

Le Roi, reconnaissant la bannière, a quitté son cheval, et, les genoux en terre, il la salue de la sorte :

« O puissant étendard de cet excellent guerrier qui fut le

(1) Cette qualification de saint fut prise au sérieux. Plusieurs siècles après la mort du héros, les Espagnols portaient encore des reliques du Cid et se rendaient en pèlerinage à son tombeau. Le roi Philippe II chargea même son ambassadeur auprès du Saint-Siége de solliciter l'instruction du procès de canonisation.

rempart de la Castille et le couteau de la mort; qui fit trembler la Maurérie et écrasa ses forces, et après sa mort vainquit le roi Bucar; qui eut des rois pour vassaux; à qui les Saints parlaient et tenaient toujours compagnie, et obtinrent de Dieu de ne pas vous voir vaincu! A vous et devant vous, je consacre, ainsi qu'un hommage bien dû, ces dépouilles de guerre. Qu'en votre temple elles soient placées! »

Et après avoir dit ces mots, il ordonne qu'on délivre les prisonniers et qu'on remette au saint abbé tout le butin : cela, par amour et révérence envers le Cid, à qui proprement il l'offre, lui rendant ainsi honneur après sa mort.

Que jamais son nom ne meure!

CIII

Même sujet.

En Navarre se trouvait don Sanche, surnommé le Vaillant, arrière-petit-fils de ce bon Cid qui fit l'honneur de l'Espagne : il entretenait guerre avec le roi Alphonse, roi de Castille.

Don Sanche parcourut le pays jusqu'à la ville de Burgos, où il fit grand carnage. Il amenait nombreux cavaliers et il enleva maints troupeaux qui valaient un beau prix.

Il s'en retourne en Navarre avec cette très-orgueilleuse présomption, que nul ne saurait lui résister, que personne ne l'arrêterait.

Cependant il a passé auprès de Saint-Pierre dit de Cardeña, où se trouve le corps du Cid, celui qui pour la défaite de Bucar fut surnommé le vaillant Campeador, celui que tous vantent, parce qu'il n'eut jamais son second en bonté, force ni ruse.

Pour supérieur du monastère se trouvait là un vieil abbé

qui, chevalier dans un autre temps, avait conquis de l'honneur dans les armes : c'était un gentilhomme.

L'abbé s'affligea fort de voir emporter aussi grand butin que celui qu'emportait le roi Sanche. Il détacha la bannière du Cid de l'autel près duquel on l'avait mise, et se rendit auprès de don Sanche bannière haute.

Le Roi fut fort étonné de voir cet étendard, parce qu'à cette époque il n'y en avait aucun qui lui ressemblât, aucun dans toute l'Espagne.

Le moine dit au Roi devant lequel il s'était prosterné :

« Tu sauras, bon Roi et seigneur, que mes paroles sont la vérité, et mes paroles sont celles-ci :

« Ce monastère m'a été donné en garde : c'est là que repose le corps du bon Cid, le bon guerroyeur.

« Enhardi par ta bonté, et demandant ta bienveillance, j'apporte devant toi cette bannière du Cid, qui mérite respect, et je te prie de consentir à laisser là ton expédition par révérence pour le Cid et son étendard estimé. N'enlève point de butin cette fois : tu feras une chose louable, ô Roi, si tu accomplis ce que je demande. »

Le Roi demeura suspendu, et sans trouver de réponse, tout préoccupé de l'audace que l'abbé avait montrée à son endroit : il restait à considérer un bijou. Enfin il lui parle de la sorte :

« Je consens, bon père, à abandonner le butin que tu me demandes; je me sens poussé à le faire par de nombreuses raisons.

« Et la première, c'est que je viens moi-même du sang de ce bon Cid Campeador, qui s'appelait Ruy Diaz. Car je suis son arrière-petit-fils, étant fils du roi de Navarre, qui eut nom Garcie ; lui-même petit-fils de ce Cid dont je parle, comme fils de doña Elvire qui se maria avec mon aïeul; laquelle était fille du Cid et personne très-estimée.

« En second lieu, j'abandone mon butin pour faire hon-

neur à cette bannière et à ce corps que vous tenez en votre garde.

« Et je n'aurais point ces raisons que je devrais encore l'abandonner, car si le Cid vivait, je ne me serais point avancé jusqu'ici, et je n'oserais pas emporter cette proie.

« Pour toutes ces causes que je viens de dire, je vous accorde votre demande. »

Le Roi ordonne alors de rendre le butin et tout ce qu'il emporte.

Il est resté un long temps à Saint-Pierre de Cardeña, et il y a fait de grandes aumônes en l'honneur du bon Cid dont le corps s'y trouve.

CIV

Martyre des moines de Saint-Pierre de Cardeña.

A Saint-Pierre de Cardeña, où gît le Cid enterré, et aussi sa doña Chimène, car ils ont eu tous deux cette faveur, gisent aussi maints rois et maints gentilshommes qui, par leurs valeureux exploits, ont acquis renommée.

Entre toutes ces gloires, il en est une qui s'élève si haut que les cieux admirent encore sa merveilleuse grandeur.

Là, deux cents moines qui avaient ressemblé à saint Benoît par le vêtement et par la vie, moururent saints martyrs.

D'autres ordres bénis donnent leurs saints un à un; mais toi, en signe du grand nombre que tu en renfermes, tu en donnes deux cents pour un.

O bienheureux Cardeña! quoique tu sois resté sur la terre, par le sang de tes fils tu es monté jusqu'au ciel. Tous tes enfants sont hommes de guerre; mais dans leurs combats les uns ont vaincu en mourant, et les autres en tuant. Ces

Maures mécréants, lorsqu'ils sont entrés dans ta sainte maison, ne pensaient pas trouver un Cid : ils en ont trouvé deux cents.

Et vous, glorieux Benoît, vous pouvez bien être fier de voir que dans votre famille il y a de si braves soldats.

CV

Justification des prouesses du Cid.

De tous ceux qui parlent mal du Cid, aucun ne parle selon la vérité, car le Cid fut un bon chevalier et des meilleurs d'Espagne, grand serviteur de ses rois, grand défenseur de sa patrie ; ennemi des traîtres et ami de gent honorable, le Cid, dans sa vie comme dans sa mort, mérita digne louange, quoique des poëtes méchants s'attaquent à lui et le bafouent.

L'un dit : « Les faits que l'on rapporte de lui ne renferment point la vérité, mais nos histoires ne sont que contes et sornettes. » Le philosophe nous enseigne qu'il ne faut point discuter contre celui qui nie le principe, et c'est justice, puisqu'il nie par ignorance. Celui-là qui manque à la vérité a coutume de médire de l'histoire, pour faire confusion et réciter son mensonge.

Ils disent : « Aux sots à croire qu'il remporta des victoires après sa mort! » comme si c'était chose impossible pour celui que protégeaient les saints.

Ils nomment encore fausseté cette tradition, qu'il tira la moitié de son épée contre un juif voulant, après sa mort aussi, lui toucher la barbe. Ces vils poëtes, comme ils sont eux-mêmes éloignés de la grâce, n'entendent pas que Dieu se souvienne des siens et les défende. Oui, quand les lois de

la guerre ne lui auraient pas prescrit cette conduite, Dieu devait, parce qu'il avait gardé sa loi, après sa mort le délivrer de l'infamie.

Ils disent aussi que le Cid se fâcha beaucoup trop contre les comtes de Carrion, et qu'il n'agit pas selon l'honneur en les citant. Veux-tu donc, méchant poëte, que les comtes restent tranquilles après semblable trahison, et que l'offensé se taise?

Que peux-tu dire du Cid, si parce qu'il recourt à la justice pour le châtiment des déloyaux, tu t'élèves contre lui en outrages? Sans doute ton sens pervers permettrait qu'on exerçât pareilles infamies sur ta femme, sur tes filles, tu le souffrirais et tu garderais le silence, soit que le courage te manque, soit que vengeances si élevées ne conviennent point à ces lâches poitrines où la langue tient la place du cœur.

Quel diable, poëte à n'enfler qu'un chalumeau, te poussa à parler du noble Cid, de ses exploits et de sa maison? N'avais-tu pas auprès de toi d'autres hommes contre lesquels tu te serais rué, sans que jamais les faits fussent en désaccord avec tes injures?

Ta langue impitoyable ne pouvait-elle, réponds, parler de cet autre qui, sans savoir même le roman, discourt sur toutes sciences, et mange plus de bénéfices que dix ânes ne boivent d'eau?

Ou de cet autre flatteur, dont la voix connue ose maltraiter tout le monde comme gibier de potence?

Du fils de je ne sais qui, que l'on voit marcher parmi les gentilshommes : un livre de nouvelles est la plus haute question qui l'occupe?

C'est là qu'il conviendrait d'affiler ton rasoir. Tu peux bien parler en pantoufles, mais non de l'honneur de l'Espagne.

De ta folle audace, vengeance doit être prise. Je te cite et t'assigne à venir entendre ma sentence : « Que tes écrits

soient excommuniés, tes vers effacés et rejetés, ta méchante langue condamnée, tes paroles abominées. »

En récompense de tes œuvres et pour le funeste effet de tes paroles, je prie le ciel de te donner si beau palais, que tu n'aies ni feu ni lieu.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME

TABLE

—

ROMANCERO DU CID

Notice. 1
Livre I. Le Cid sous le roi don Ferdinand. 5
Livre II. Le Cid sous le roi don Sanche 65
Livre III. Le Cid sous le roi don Alphonse 133

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

375. — PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP. RUE DU BAC, 30.